

Bertrand Lagrange

Kuntz et Nortier

2023-2025, Bertrand Lagrange, auteur

blam@gmx.fr – 06 86 12 19 07

Table des matières

Un homme..... 3

Une femme.....47

Oudinot Assu..... 77

Un homme

1. D'Altys à Bauluard

Le téléphone sonna peu avant la fin de la pause café, la première de la journée. Il devait être neuf heures. J'avais ouvert la fenêtre de notre bureau, pour ne pas indisposer les autres avec ma cigarette. À cet étage de la police judiciaire, j'étais l'un des derniers à fumer. De temps à autre, notre cheffe, la commissaire Mélanie Kuntz, s'en grillait une petite... Une histoire de stress, disait-elle.

J'ai posé ma tasse de café sur le rebord de la fenêtre, à côté de ma clope presque finie.

— Eh, bande de nazes, faut arrêter la branlette, ça rend sourd !

— Ta gueule, Nortier, t'as qu'à aller décrocher toi-même plutôt que de te bousiller les poumons avec cette merde !

Mes quatre sympathiques collègues de bureau, inspecteurs comme moi, se tenaient debout devant la machine à café, tous penchés sur un téléphone portable qui déblatérerait les saillies d'un humoriste radio bien connu, humoriste dont ils n'auraient pour rien au monde raté la prestation quotidienne. En soupirant, j'ai franchi les quelques mètres me séparant du téléphone de Mélanie Kuntz, téléphone qui sonnait encore et toujours, en plein milieu d'un bureau déserté.

— Allô, non, la commissaire s'est absentée... Ici l'inspecteur Philippe Nortier, je peux lui laisser un message, si vous voulez...

À l'autre bout du fil, c'était un simple brigadier, de la gendarmerie d'Ostian, une ville située à une grosse demi-heure d'Altys, dans la montagne. Mais c'était du village de Bauluard qu'il appelait, et plus précisément du belvédère de Sialas, au début de la très touristique route des crêtes, un peu plus haut dans la montagne.

— Un mort, inspecteur, un grimpeur... Relativement connu dans le milieu, il paraît...

— Quelques détails sur les circonstances du décès ?

— Corde sectionnée, intentionnellement d'après les premiers éléments de l'enquête. Ce sont les colonels Pointreau et Dumoulin, de la gendarmerie d'Ostian, qui ont fait les premières constatations. A priori, le malheureux évoluait seul au bout de sa corde, à l'aube, pour repérer ou essayer une voie d'escalade, je n'ai pas tout compris...

— Des témoins ?

— Un seul. Un jeune de dix-neuf ans, grimpeur lui aussi, qui se trouvait là pour une histoire de photos et d'article pour un magazine spécialisé, mais ça reste assez confus... On vous le garde au chaud, bien sûr...

Je raccrochai, tandis que l'émission radiophonique préférée de mes quatre collègues s'achevait enfin.

— Messieurs, si ce n'est pas trop vous demander, sauriez-vous où se trouve la commissaire Kuntz ?

— Sûrement à la terrasse de l'Auvergnat, en train de prendre son café du matin, seule, loin des gros lourds comme nous !

— Parlez pour vous, bande de nazes...

On a pris l'habitude, mauvaise selon Mélanie Kuntz, de se parler comme ça, entre inspecteurs de la police judiciaire. Mais mes collègues ne sont pas de mauvais bougres, et nous formons une équipe soudée et appréciée.

Avec la commissaire Kuntz, nous savons nous tenir. Ce n'est pas tant qu'elle est la cheffe, c'est surtout qu'elle n'apprécie guère la vulgarité, en générale...

Elle est aussi mince et brune que je suis gros et blond. Elle a presque dix ans de plus que moi et file sur ses cinquante ans alors que je viens juste de passer la barre des quarante, mais nombreux s'imaginent l'inverse. Ce sont peut-être ses nombreux tatouages et autres piercings qui la rajeunissent, à moins que ce ne soit ma déplorable hygiène de vie, ou encore mes lunettes à grosses montures carrées, qui me vieillissent prématurément.

Quoi qu'il en soit, ce matin-là, comme souvent à vrai dire, elle prenait effectivement son double expresso à l'extrémité sud de la terrasse de l'Auvergnat. Ce café se trouve pile en face de l'hôtel de police, et cette table est l'une des rares qu'on ne voit pas depuis les fenêtres de notre bureau. Mélanie Kuntz aime la tranquillité, surtout quand elle lit de la poésie ou de la philosophie, ses deux grandes passions.

— Désolé de vous déranger, commissaire, mais il y a urgence... Un mort, du côté d'Ostian... Je viens d'avoir au téléphone un brigadier de là-haut. D'après lui, il s'agirait d'un grimpeur solitaire, qui a fait une chute mortelle, après qu'on eut sectionné sa corde...

— J'imagine que ça a eu lieu au canyon de Bauluad, vers la route des crêtes ?

— Oui, commissaire, c'est bien cela, au belvédère de Sialas plus précisément... Vous connaissez ?

— Un peu... J'y ai grimpé étant étudiante, à l'occasion d'un stage, comme beaucoup de jeunes d'Altys à l'époque... Et vous, Philippe, vous avez déjà fait de l'escalade ?

— Quelques fois, mais uniquement en salle... La falaise, c'est un peu démodé, non ? Et puis, moi, étant étudiant, j'étais plutôt skate et snowboard...

— Merci, Philippe, vous ne ratez décidément jamais une occasion de souligner notre différence d'âge !

— Hum, bref, commissaire, nous sommes attendus là-haut dans les plus brefs délais... Ah oui, il y a un témoin, un seul, qui se trouve toujours au belvédère de Sialas. Les colonels Pointreau et Dumoulin, de la gendarmerie d'Ostian, sont avec lui. Ils nous attendent...

— Très bien, JEUNE homme, je vous suis !

La cité d'Altys est coincée entre mer et montagne, entre le bleu de l'eau et le blanc du calcaire, et de la neige aussi, en hiver. On n'y était pas encore, en hiver. Seuls les plus hauts sommets, à près de trois mille mètres d'altitude, étaient saupoudrés par les premières chutes de neige de l'automne.

— Beau temps, pour une fin octobre...

— C'est vrai, mais les nuits sont déjà fraîches...

On s'imagine tout un tas de trucs fantasmagoriques sur les policiers, et tout particulièrement sur ceux de la judiciaire. Et pourtant, je peux vous assurer que nos journées ressemblent souvent à ce morne trajet automobile entre Altys et Bauluard...

Nous sortons de la ville et, sitôt les premiers lacets franchis, le paysage s'ouvre sur les lointains : la mer bleue au sud, les hauts sommets au nord. Entre les deux, un entrelacs de montagnes plus modestes, de plateaux, de vallées plus ou moins encaissées...

La ville d'Ostian est située à mi-pente. Les maisons, hautes et colorées, ont été construites serrées les unes contre les autres, comme pour mieux s'accrocher aux flancs secs et pelés de la montagne.

Encore dix kilomètres d'ascension et la route débouche sur un vaste replat, insoupçonné depuis Altys. C'est là qu'on trouve le village de Bauluard, à peine un hameau il y a trente ans, mais qui s'est beaucoup agrandi avec le tourisme, d'abord en lien avec l'escalade, ensuite avec le canyoning. Ici, les maisons, surtout des anciennes fermes, s'étalent sur toute la largeur du plateau.

Une courte côte débute juste après la sortie du village, avec trois virages bien raides et bien serrés, dont le dernier s'ouvre sur l'impressionnant canyon de Bauluard, comme un coup d'épée géant dans la montagne. Ici commence la route des crêtes, et on arrive déjà au belvédère de Sialas, le premier et le plus fameux parmi les huit qui ponctuent la dizaine de kilomètres d'asphalte surplombant la centaine de mètres de vide du canyon.

Tout autour du belvédère et des quelques places de parking attenantes, un périmètre de sécurité avait été délimité, au moyen d'un long ruban de signalisation en plastique noir et jaune, qui s'agitait et sifflait au vent léger... Les voitures de touristes étaient rares en cette saison, surtout en semaine, et un gendarme faisait circuler les quelques badauds qui tentaient de s'arrêter. Notre véhicule étant banalisé, le jeune brigadier nous héla comme les autres.

— On ne reste pas ici, y a rien à voir !

J'avais déjà ouvert la fenêtre et je passai ma grosse tête à l'extérieur.

— Inspecteur Nortier, et la commissaire Kuntz est à mes côtés, nous sommes de la police judiciaire d'Altys...

— Ah, mes excuses, j'avais pas vu... Attendez, je vais soulever le ruban pour que vous puissiez vous garer là-bas...

On ne pouvait pas rater les deux imposants quatre-quatre aux couleurs de la gendarmerie de haute montagne, qui possédait une petite unité à Ostian. Dans cette région du piémont, elle intervenait principalement dans le canyon de Bauluard, souvent pour secourir des grimpeurs et autres pratiquants des sports de pleine nature, comme on dit... Un crime et une enquête à mener, ça devait les changer de leur quotidien... Ce que nous confirma leur chef, le colonel Pointreau, un grand gaillard de près de deux mètres aux yeux gris et aux cheveux bien noirs, coupés en brosse. Il tenait entre ses mains un casque d'escalade blanc et profilé. Il avait enfilé un baudrier orange vif, qui tranchait sur le bleu foncé de son pantalon.

— Commissaire, inspecteur, bienvenue à vous... La corde a été sectionnée juste sous le belvédère. Approchez du bord, vous verrez mieux. J'ai deux de mes hommes qui travaillent actuellement sur le relais où était fixée la corde coupée. Quatre autres sont descendus au fond du canyon, là où le malheureux s'est écrasé, cent mètres plus bas...

— Et le témoin ?

— Il est avec le colonel Dumoulin, de la brigade d'Ostian. Ils sont dans leur fourgon, au bout du parking... Mes hommes et les siens partagent les mêmes locaux, à Ostian, mais chaque entité...

— Est bien distincte et indépendante de l'autre, avec chacune son commandement et ses missions !... Je sais tout cela, colonel... Et maintenant, avec nous, ça fera un troisième larron ! Plus on est de fous plus on rit, n'est-ce pas colonel Pointreau ?

— Si vous le dîtes, commissaire... Bon, je vous montre le fameux relais du drame, avant de vous laisser voir le colonel Dumoulin et le témoin. J'espère que vous n'avez pas trop le vertige ?

— Ah oui, quand même...

— Ah, ah, ah ! Ce bon vieux belvédère de Sialas fait toujours son petit effet, surtout quand on se penche au-dessus du vide, n'est-ce pas commissaire ? Regardez, votre inspecteur est tout pâlichon...

Peut-être m'étais-je penché un peu trop vite au-dessus du parapet que ce foutu colonel Pointreau enjambait déjà, comme si de rien n'était, après s'être tout de même préalablement attaché à une corde toute noire, qui filait ensuite droit dans le vide du canyon. Autour de moi, le paysage semblait s'être aggloméré en une étrange masse colorée et sonore, qui bourdonnait à mes tempes et clignait dans mes yeux, me faisant tourner la tête jusqu'à me faire oublier la réalité de mes sens les plus communs.

Bref, j'étais effectivement pris d'un bon gros vertige, et seule la main ferme de Mélanie Kuntz sur mon avant-bras me fit sortir de cette sensation cauchemardesque.

— Oh, Philippe, ça va ?...

— Oui, oui, commissaire, mais ça fait haut, tout de même...

Et ce connard de colonel Pointreau, avec son teint hâlé, avec son matériel rutilant, qui gesticulait maintenant au bout de sa corde, quelques mètres au-dessous du belvédère, avec les deux gendarmes de haute montagne à ses côtés, tous les trois comme autant d'anomalies grotesques dans cet univers minéral et vertical d'un blanc éclatant, coupé au couteau... Il parlait fort mais calmement, comme pour mieux souligner le caractère « normal » de son intervention...

— Voyez, c'est ce relais-là, juste au-dessus de nos têtes. On peut y accéder par le haut, depuis le belvédère, mais, sans une corde, faut être habile et pas peureux, car la moindre glissade est fatale... Celui qui a coupé la corde de la victime a pris des risques en venant jusqu'ici, surtout qu'il faisait encore sombre, d'après le témoin... La corde devait être accrochée sur le point bas, lui-même relié à celui du haut par une chaîne en inox. Tout le matériel est dans les normes, récent et en bon état. Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire de plus à ce stade de l'enquête...

— Je ne sais pas non plus... En tout cas, merci colonel pour toutes ces précisions, même si je doute que nous n'apprenions grand-chose, pour l'heure, de ce qui reste un peu de métal dans un océan de caillou... En plus, de là où nous sommes, on ne peut pas dire que la vue soit idéale !...

Sans plus de cérémonie, Mélanie Kuntz prenait congé des trois gendarmes de haute montagne et se dirigeait d'un pas décidé vers le fourgon de la brigade d'Ostian. Elle continuait à me tenir l'avant-bras, comme si elle sentait confusément que je n'avais pas encore totalement recouvré mes esprits. Elle n'avait pas tout à fait tort...

Elle finit par me lâcher pour toquer à la porte coulissante et tôleée du fourgon de la gendarmerie, qui s'ouvrit aussitôt sur l'espace clôt et restreint de l'habitacle, éclairé au plafond par une sorte de néon à la lumière blafarde. Deux banquettes se faisaient face. Sur l'une trônait le pachydermique colonel Dumoulin, et sur l'autre étaient assis un tout jeune homme avec, à sa droite et à sa gauche, deux gendarmes immobiles comme des statues. Le témoin ressemblait plus à un adolescent qu'à un adulte. Il était frêle mais musclé, habillé de vêtements bariolés et pas très propres. Dans ses yeux d'un joli vert, on sentait un mélange de peur et d'incompréhension.

— Nous vous attendions, commissaire, pour passer aux choses sérieuses... Avant cela, je vais vous faire un petit résumé de ce que nous a déclaré le jeune homme ici présent...

— Excusez-moi, colonel, mais je préférerais l'entendre, lui directement...

— Comme il vous plaira, commissaire, mais vu son état nerveux, il fait veiller à ne pas trop tirer sur la corde, si j'ose dire en pareille circonstance !

Les deux gendarmes gloussèrent dans leurs barbes, tandis que leur chef s'esclaffait bruyamment, son gros ventre s'agitant au gré de ses rires, son visage rond et rougeaud prenant une inquiétante teinte violacée.

— Désolé, commissaire, mais ça fait déjà plus d'une heure qu'on est confinés là, alors ça fait du bien de décompresser un peu... D'ailleurs, entrez donc, et venez vous asseoir à mes côtés, je vais essayer de vous laisser un peu de place !

Et le colonel Dumoulin repartait en rires tonitruants, alors que je voyais Mélanie Kuntz inquiète à l'idée de prendre place à côté de pareil personnage.

— Allez, mon petit, raconte au commissaire ce que tu nous as déjà dit...

Cet empaffé de Dumoulin semblait ostensiblement m'ignorer, alors j'osai une timide remarque, inhabituelle chez moi, surtout en présence de Mélanie Kuntz.

— Et commence par te présenter... Comment t'appelles-tu, où habites-tu ?...

Le jeune homme leva ses yeux d'un vert délavé, des yeux qui avaient dû pleurer il y a peu. L'intensité douloureuse de son regard était déjà difficile à supporter, et je préférais baisser le mien vers la moquette sombre du fourgon. Il se mit alors à parler d'une voix fluette et éraillée, comme celle d'un adolescent qui mue. Mais c'était surtout dû à l'émotion, palpable dans chacun de ses mots.

— Yanis, Yanis Martin. J'ai dix-neuf ans et je suis étudiant en seconde année d'histoire, à l'université d'Altys. Je fais des photos aussi, et c'est pour ça que je suis ici. Je travaille de temps en temps pour le magazine Ligne Verticale et j'avais un projet d'article sur Anthony Marquet, à l'occasion de ses cinquante ans, dans quelques jours... Mais je vous jure, commissaire, je n'ai rien fait, je...

— Allons, allons, Yanis, c'est en qualité de témoin qu'on t'interroge, pas de suspect... Parle librement, on est là pour t'écouter, rien de plus...

Mélanie Kuntz avait usé de sa voix de chatte pour égrainer ces quelques mots. Sa mince silhouette semblait presque inexistante à côté de celles, plus qu'épaisses, du colonel Dumoulin et de moi-même. Pourtant, elle en imposait, et nul n'osa moufter. Mieux, le jeune Yanis renifla un grand coup, et se mit à parler bien plus calmement, et d'une seule traite.

— Je suis arrivé à Bauluward il y a trois semaines. Je me suis installé au camping du Cairn, dans ma petite tente, comme la plupart des grimpeurs ici. Au départ, je ne devais rester que deux ou trois jours, le temps d'une interview et de quelques photos avec Anthony. C'est une icône, une légende de l'escalade, et s'il a été délaissé par les médias pendant plus d'une vingtaine d'années, ma génération de grimpeurs se reconnaît en lui, ça c'est sûr !... La falaise et rien que la falaise, le style avant tout, l'audace toujours, le solo à gogo, des choses un peu folles dans lesquelles on aime se

replonger, aujourd'hui encore ! Alors je voulais lui rendre une sorte d'hommage, mettre en lumière ce qu'il pouvait encore représenter et apporter à des jeunes comme moi, alors que lui allait bientôt avoir cinquante ans... Je l'ai rencontré dès mon premier soir à Bauluard, au café du Cairn, et ça a été un choc... Je savais qu'il avait des problèmes d'alcool, de dépression, que cela avait fini par le marquer, physiquement aussi. Mais c'est autre chose que de voir ça pour de vrai ! Son visage était bouffi, couperosé, ses traits tirés, avec des cernes profondes sous les yeux. Et il buvait, beaucoup, beaucoup trop, comme un trou, sans limite, j'ai pu m'en rendre compte dès notre première rencontre, oh ça oui ! Pourtant, ce même soir, il m'a assuré que mon projet d'article le motivait, qu'il aimait bien le magazine Ligne Verticale, et surtout que je lui étais très sympathique. C'était un peu décousu, l'alcool aidant, mais il y avait une telle foi dans ce qu'il disait, il semblait tout autant convaincu que convaincant... Il m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'inquiète par rapport à son sale état du moment, qu'en deux ou trois semaines maximum il serait remis sur pieds, frais et disponible pour refaire un de ces solos qui avaient fait sa légende. Il m'a tout de suite parlé de l'Ange, une des voies les plus célèbres qu'il ait faite dans le canyon de Bauluard, voici près de trente ans, et à l'époque sans corde ni chaussons ! C'est justement ici, sous le belvédère de Sialas, là où a eu lieu le crime... Car Anthony Marquet a bien été assassiné, commissaire, j'ai vu le meurtrier couper sa corde ! Enfin, je l'ai juste aperçu, d'un peu trop loin, car j'étais au belvédère suivant, et en plus le jour n'était pas encore levé... Mais je n'ai pas rêvé, commissaire, je l'ai bien vu sur le relais de l'Ange, couper la corde d'Anthony ! J'ai crié, commissaire, j'ai couru, mais je suis arrivé trop tard, je n'ai rien pu faire... C'est affreux, commissaire, tellement affreux !...

La voix du jeune Yanis déraillait à nouveau, et on voyait à ses yeux exorbités qu'il était au bord de la rupture. Les trois gendarmes, rigolards tout à l'heure, paraissaient tout gênés, comme incapables de savoir comment réagir face à ce gamin un peu hystérique... J'ai eu l'idée de sortir ma bouteille d'eau de mon sac à dos.

— Tiens, petit, bois un coup.

Il s'est saisi de la bouteille et Mélanie Kuntz a profité de la diversion pour le ramener calmement dans son récit. La chatte ronronnait, histoire d'amadouer le jeune souriceau...

— C'est bien Yanis, continue comme ça... Pourquoi étais-tu ici, au petit matin, à épier Anthony Marquet ?

— Pour les photos que nous devions faire ensemble, pardi ! À Altys, le magazine Ligne Verticale commençait à se demander ce que je foutais, depuis bientôt trois semaines... Hier soir, Anthony est passé au café du Cairn, pour boire des canons, et pas qu'un peu... Sa période d'abstinence était toute relative, mais malgré quelques écarts, il s'était bel et bien mis à regrimer, à courir, à s'entraîner, avec son énergie habituelle, légendaire, quasi surnaturelle ! Il avait parfois besoin de

décompresser, c'est comme ça qu'il justifiait ses quelques beuveries... Je le voyais progresser, alors je me disais qu'il serait bientôt prêt pour son solo de l'Ange, malgré tout... Il avait aussi arrêté de manger n'importe quoi, n'importe quand... Sa transformation physique était réellement impressionnante : en moins de trois semaines, il avait dû perdre pas loin de dix kilos, ses muscles saillaient à nouveau, partout sur son corps. Il s'est vanté, hier soir, après quelques verres de trop, de faire son solo dès le lendemain, même avec « la tête dans le cul », disait-il... Il se sentait prêt, je le voyais bien ! En entendant ça, je me suis approché de lui, et je lui ai rappelé sa promesse pour les photos, pour l'article de Ligne Verticale... J'avais peur qu'il n'en fasse qu'à sa tête, et que je rate un super solo ! Mais il n'a pas apprécié ce qu'il a pris pour un « rappel à l'ordre »... Il avait horreur de ça, alors il m'a envoyé bouler, me traitant de sale petit profiteuse, d'être encore un de plus à le surveiller, à être sur son dos, nuit et jour, et qu'il avait déjà ses parents et son frère pour cela... J'ai bien cru qu'il allait en venir aux mains, il faut dire qu'il était dans un sale état... Ma foi, le personnage était comme ça, surtout après avoir trop bu, j'avais pu m'en rendre compte durant mes trois semaines ici !... Et puis il s'est excusé, comme ça, tout à coup, me disant qu'il faisait tous ces efforts en escalade pour moi, pour mes photos et pour l'article de Ligne Verticale, et que ce « putain de solo », il le ferait devant moi, sans faute... Il avait les yeux humides en me parlant. Il passait si vite du rire aux larmes, des colères à l'abattement... Mais j'ai senti, dans son regard, au moment où il quittait le café du Cairn, à minuit passé, que l'animal avait besoin de sa dose d'adrénaline, une drogue que seule l'escalade était en mesure de lui apporter, lui-même le concédait, et qu'il fallait donc que je le suive à la trace si je ne voulais pas rater les meilleurs clichés de son prochain solo... Et puis, avant-hier, je savais qu'il avait posé une corde fixe dans l'Ange, histoire de répéter les mouvements de la voie avant un solo, du moins c'est ce que j'imaginais... Cela avait d'ailleurs provoqué la colère des Blancs, le bureau des guides de haute montagne de Bauluad, qui n'avaient pas trop apprécié qu'Anthony se permette de laisser une corde fixe, plusieurs jours, sur « leur » falaise... Même si c'était dans une voie difficile, où ils n'emmenaient que très rarement des clients, ce genre de liberté passait mal chez les Blancs. Il faut dire qu'Anthony Marquet avait été, voici une vingtaine d'année, l'un des artisans de la formation de moniteur d'escalade, diplôme concurrent de celui des guides de haute montagne, et l'un des fondateurs des Verts, bureau concurrent des Blancs... Mais bon, vous aurez certainement l'occasion de vous entretenir avec les uns et les autres, qui ont pignon sur rue, à Bauluad... Pour en revenir à hier soir et au moment où Anthony Marquet a quitté le café du Cairn, sachez, commissaire, que j'ai décidé de le suivre. Au lieu de dormir dans ma tente, au camping, j'ai récupéré mon sac de couchage et, avec mon scooter, j'ai roulé jusqu'à la ferme des Marquet, entre Bauluad et ici, à deux kilomètres à peine... Discrètement, je me suis installé juste en face du portail d'entrée, en bordure d'un champ. Et mon intuition était bonne ! À

même pas six heures du matin, alors qu'il faisait encore nuit noire, j'ai été réveillé par la voiture d'Anthony, qui sortait de la ferme familiale puis tournait à droite, direction Bauluud. Je savais que l'animal, dès le matin, avait l'habitude de boire quelques coups au Commerce, un vieux café sur la place centrale du village, avant d'aller grimper, « à la fraîche » comme il disait... Effectivement, une demi-heure plus tard, je l'ai vu revenir, et filer cette fois en direction de la route des crêtes, du canyon et de ses falaises d'escalade. J'avais déjà enfourché mon scooter, prêt à le suivre, phares éteints... Anthony s'est garé sur le parking du belvédère de Sialas, ici-même. Moi, j'ai continué jusqu'au suivant, d'où je savais qu'on bénéficiait d'une vue imprenable sur la voie de l'Ange. J'ai préparé mon appareil photo, avec le zoom le plus puissant, puis je suis allé me poster tout au bout du belvédère, sur une espèce d'éperon rocheux bien dégagé. Un peu plus au nord, je devinais Anthony en train d'enfiler son baudrier, puis enjambrer le parapet, et enfin descendre jusqu'au relais de l'Ange. Il y est resté quelques minutes, accroupi, peut-être pour vérifier que la corde était bien fixée... J'imaginais qu'il faisait tout ça pour se préparer avant son solo, qu'il allait repérer une dernière fois la voie, tous les mouvements, en sécurité... Effectivement, il a fini par glisser le long de sa corde fixe, sur une cinquantaine de mètres. Sans doute était-il alors à peu près au départ de l'Ange, qui se situe à mi-hauteur de la paroi sud du canyon. Il s'est stabilisé, puis est resté à nouveau quelques minutes suspendu au bout de sa corde, pendulant vigoureusement d'avant en arrière, peut-être pour rejoindre le relais du départ de la voie, un peu décalé par rapport à celui du sommet... C'est alors que le meurtrier est arrivé, en voiture, car j'ai entendu des pneus crisser sur le gravier du parking du belvédère de Sialas. Aussitôt après, j'ai vu une masse sombre débouler de derrière le parapet et regarder rapidement vers le bas. Puis l'homme a franchi le parapet tout en hurlant « connard ! » en direction d'Anthony. Il est descendu précipitamment vers le relais de l'Ange et j'ai bien cru qu'il allait se casser la gueule tellement il se dépêchait... Puis tout est allé encore plus vite : le meurtrier a hurlé la même insulte, « connard ! », et moi aussi j'ai crié, je ne sais plus quoi, comme en écho, pour faire quelque chose, car je sentais que ça tournerait mal... C'est alors que j'ai entendu un claquement sec : la corde venait de rompre et elle est partie aussitôt dans le vide, avec Anthony au bout, comme un immense et monstrueux serpent tombant du ciel, tout cela dans un silence brusque et total. L'impact du corps au fond du canyon n'a fait presque aucun bruit, à peine un bruissement dans les arbres, et Anthony n'a pas crié une seule fois durant toute sa chute... Là-haut, la masse sombre du meurtrier s'était tournée vers moi, me fixant quelques instants dans une immobilité de statue, tout comme je l'étais moi-même après ce cauchemar absolu. Puis l'homme, brusquement, a fait volte-face, remontant vers le parking du belvédère de Sialas, avec une rapidité et une agilité de grimpeur, je peux vous l'assurer, commissaire... Quelques secondes plus tard, alors que je courrais dans sa direction, j'ai entendu la voiture redémarrer et partir en trombe en

direction de Bauluard. J'étais trop loin et il faisait trop sombre pour que je puisse voir quoi que ce soit et qui que ce soit... Voilà, c'était fini, le meurtrier avait réussi à couper la corde d'Anthony et à s'enfuir... Je n'ai rien pu faire pour empêcher tout ça d'arriver, commissaire, rien du tout... J'ai juste appelé la gendarmerie, quelques secondes plus tard...

Un silence de cathédrale régnait dans l'habitacle du fourgon. Mélanie Kuntz mit fin à ce silence pesant.

— Pas d'autre chose à ajouter, jeune homme ?

— Non, sauf que j'ai tenté de prendre quelques photos du meurtrier, dans la précipitation...

— Fais voir ça...

— Tenez, c'est tout petit sur l'écran de mon appareil photo... Et puis c'est flou, pris de loin, dans la demi-obscurité de l'aube, mais peut-être que sur un écran plus grand, en zoomant davantage, en éclaircissant les couleurs...

— Effectivement, là, on ne voit pas grand-chose, et certainement pas le visage de cet homme. Bien sûr, Yanis, pour les besoins de l'enquête, nous allons garder ton appareil, qui sera envoyé à un expert de la police judiciaire d'Altys, pour essayer d'en tirer quelque chose... Il te sera rendu dès que possible. Quant à toi, jeune homme, tu vas devoir te tenir à la disposition de la police et de la justice, au moins jusqu'à ce que l'enquête soit bouclée. Tu as un endroit où aller, je veux dire autre que le camping du Cairn ?

— Oui, chez mes parents, ils habitent à Altys.

— Très bien, on te contactera là-bas si besoin. Et tu y restes, sans faute, c'est bien compris ?

— Parfaitement, commissaire...

Mélanie Kuntz venait de se lever et d'ouvrir la porte coulissante du fourgon. Le soleil vif, en cette fin de matinée, éclaira avec une certaine brutalité l'intérieur du véhicule. Tout le monde plissa des yeux, sauf Mélanie Kuntz, qui s'était retournée vers nous cinq, toujours assis sur les banquettes.

— Colonel Dumoulin, je vous laisse raccompagner le jeune Yanis jusqu'au domicile de ses parents. L'inspecteur Nortier et moi allons manger un bout au village de Bauluard, ce qui nous donnera l'occasion de faire un point sur les premiers éléments de l'enquête.

— C'est vous qui décidez, commissaire, et vous savez où me joindre si besoin... Même si vous ne me le demandez pas, sachez que j'ai des hommes qui ont prévenu les parents d'Anthony Marquet, ainsi que son frère aîné, Antoine – oui, c'est un peu curieux, mais les deux frangins ont presque le même prénom... Bref, cet Antoine et ses parents habitent ensemble, dans la ferme familiale, juste avant Bauluard. C'est aussi là qu'habitait Anthony Marquet. Pour ce matin, ils ont tous les trois des alibis solides. Les parents ne conduisent pas, ou plus, et le frère était au café du

Commerce à l'heure du drame, le patron nous l'a confirmé. Je vous laisserai choisir le moment le plus opportun pour les entendre à nouveau, si besoin... Pour ça aussi, c'est vous qui décidez...

Le colonel Dumoulin attendit à peine que je sois sorti de son fourgon pour claquer sèchement la porte derrière moi. Manifestement, il avait peu apprécié la volonté d'indépendance de Mélanie Kuntz, à moins que ce ne soit la tâche subalterne qu'elle lui avait confiée, qui le froissait...

— Sacré Dumoulin, toujours aussi soupe au lait ! Il n'est pas méchant, mais je préfère ne pas l'avoir constamment dans mes pattes...

— Et sinon, commissaire, qu'avez-vous pensé de ce premier interrogatoire ?

— Franchement, Philippe, pas grand-chose... Note quand même sur ton petit carnet à spirales quelques mots à éventuellement creuser : « Commerce et Cairn, Blancs et Verts, connard. » Pour le reste, j'ai eu la désagréable sensation d'écouter les élucubrations vaseuses d'un jeune fan envers son idole, quand bien même ce fût pour témoigner de ses derniers instants... Le gamin a l'air sincèrement retourné par ce qu'il a vu, c'est vrai, mais avec quelque chose d'émouvant et de grotesque à la fois, de mignon et d'horripilant en même temps... Un vrai groupie !

— Ah bon, à ce point-là ?... Il y a quand même des faits, une victime, un témoignage, un homme qui a coupé cette corde...

— Tout cela est pour l'instant aussi peu clair que ces quelques photos prises par ce brave Yanis... Et surtout, nous n'avons pas de mobile, pas même de piste pour en chercher un...

— Il y a quand même cette corde qui gênait les guides de haute montagne, les Blancs de Bauluard... Peut-être que l'expertise technique de Pointreau et de son équipe nous en dira davantage ?

— Peut-être, Philippe, encore et toujours des peut-être...

2. Le café du Commerce et la ferme des Marquet

C'était l'un de ces bistrots de campagne qu'on imaginait immuable, et qui pourtant survivait à peine de nos jours. Il suffisait pour s'en rendre compte de pousser la lourde porte un peu grinçante. À l'extérieur, on se trouvait pile en face de la mairie de Bauluard, sur l'unique place du village qu'on appelait la « centrale », une place ombragée par la présence d'une dizaine d'énormes platanes, dont la frondaison passait bien au-dessus des plus hauts toits. À l'intérieur, on faisait aussitôt face à un large comptoir en zinc et à la propreté douteuse, un comptoir bordé de cinq petites tables désertées.

— On peut manger ? On est deux...

— Oui. Mettez-vous où vous voulez, y a encore personne. Je vous préviens tout de suite : je n'ai que le plat du jour, du bourguignon avec des patates sautées. Je peux aussi vous faire une omelette salade, si vous préférez...

— Non, deux plats du jour, ça ira très bien, n'est-ce pas Philippe ?

— Parfait.

On s'est assis sur la table la plus proche de l'unique fenêtre, qui donnait sur la place centrale. Malheureusement, le verre des carreaux était dépoli et sale, ne laissant dès lors passer qu'une pâle lumière blafarde. Et puis, il y avait, dehors, les larges feuilles des platanes, qui n'étaient pas encore toutes tombées et retenaient un peu plus la lumière.

— Et voilà, je vous laisse vous servir directement dans les plats. Et n'hésitez pas à y revenir, y a du rab dans la cuisine...

La viande du bourguignon était brûlante et fondante, les patates sautées à la fois croquantes à l'extérieur et fondantes à l'intérieur, juste salées et poivrées comme il faut. Le patron du Commerce, après nous avoir servis, chuchotait à une extrémité de son zinc, avec deux vieux habitués, qui devaient s'interroger sur le pourquoi du comment de notre présence ici.

Initialement, Mélanie Kuntz avait voulu manger au café du Cairn, qui s'occupe aussi du camping du même nom, le seul à Bauluard, celui des grimpeurs et de notre jeune témoin, Yanis Martin. Mais on avait trouvé porte close. Quelques très jeunes grimpeurs, filles ou garçons, de différentes nationalités, nous dirent que le café n'ouvrait jamais avant dix-neuf heures, et parfois bien plus tard...

Le Cairn se situait sur la longue rue qui partait de la place centrale de Bauluard pour remonter en direction de la route de crêtes. Le café était un chalet maronnasse et plutôt laid, et les murs en bois s'avéraient couverts de graffitis, ainsi que d'autocollants colorés plus ou moins sérieux, tantôt des logos de marques d'équipements d'escalade bien connues, tantôt des allusions très grossières... Il y avait aussi des guirlandes de tissu aux tons pastels qui virevoltaient un peu partout, autour du café et dans le camping... À bien y regarder, il s'agissait de prières bouddhiques imprimées en caractères noirs et mystérieux, des prières qui avaient dû être ramenées par quelques grimpeurs revenus d'expéditions en Himalaya. Leur nombre était impressionnant et faisait ressembler le chalet à une sorte de vieux bateau à voiles.

— Tu sembles bien songeur, Philippe...

— J'étais comme qui dirait emporté par ces premières images de l'enquête...

— Cela me fait penser qu'on n'a toujours pas consulté la moindre photo de la victime. J'en ai pourtant reçu toute une flopée, de la police judiciaire comme de nos amis gendarmes...

Mélanie Kuntz venait de poser son téléphone portable sur la table un peu grasse, entre nous deux. Sur l'écran, elle fit défiler les photos d'un homme à la physionomie étonnement changeante, un peu comme l'avait suggéré le jeune Yanis au cours de son témoignage. Anthony Marquet était blond, ça c'était sûr, mais ses cheveux étaient tantôt coupés très courts, en brosse, tantôt laissés mi-longs, voire très longs, défaits ou plus souvent maintenus par une sorte de lanière en cuir noir, ce qui le faisait ressembler, de profil, à un indien d'Amérique.

— Ils auraient au moins pu nous le montrer en train de grimper...

En quelques mouvements du pouce, Mélanie Kuntz chercha et trouva une vidéo d'Anthony Marquet en pleine action, justement dans le canyon de Bauluard, sa falaise fétiche.

— Ça doit bien dater de trente ans, il est tout minot là-dessus...

Effectivement, Anthony Marquet était bien plus jeune que sur la plupart des photos. Il était mince, presque maigre, musclé mais sans excès, et surtout son visage n'avait pas encore pris cet aspect bouffi et couperosé de ces dernières années.

Sur la vidéo, il grimpait exclusivement sans corde et souvent pieds nus, fidèle à sa légende. C'est ce qui l'avait rendu célèbre, à l'époque... Il ne semblait jamais forcer, ou alors si peu, ce qui lui permettait de grimper avec une extraordinaire agilité et souplesse, comme un chat. Il y avait du génie dans sa façon d'enchaîner les mouvements d'escalade les plus aléatoires avec une précision et une vitesse surnaturelles. Son visage était curieusement sans expression, toujours figé comme celui d'une statue grecque, même dans l'effort le plus violent. Quand il arrivait en haut de la falaise, et seulement à ce moment-là, miraculeusement vivant pour le commun des mortels, il souriait timidement à la caméra, comme un tout jeune enfant après avoir réussi un jeu de construction, et c'était presque drôle ce contraste. Puis il s'en allait aussitôt, dans la garrigue des grands plateaux dominant le canyon de Bauluard, tel un sauvage se fondant dans la nature. On repartait alors sur une autre ascension, dans une autre voie du canyon... Il devait y en avoir beaucoup, car la vidéo durait près de deux heures.

— Bon, on en a assez vu, non ?

— Oui, commissaire, c'est beau et impressionnant, mais un peu répétitif, à la longue...

Un message venait d'arriver sur le téléphone portable de Mélanie Kuntz, qui le consulta aussitôt.

— C'est le colonel Dumoulin, déjà lui... Il nous attend, avec le colonel Pointreau, à seize heures précises, à la gendarmerie d'Ostian. Un point presse, en présence du procureur d'Altys, est ensuite prévu, à dix-sept heures.

— Cela nous laisse un peu plus de deux heures, commissaire, à quoi souhaitez-vous les consacrer ?

— Les conclusions du rapport technique de Pointreau et de ses gendarmes de haute montagne m'épuisent déjà, sans parler de celles du médecin légiste et de l'expert photos...

— On apprendra peut-être quelques détails intéressants...

— J'en doute, Philippe, j'en doute... Allons plutôt faire un tour du côté de la ferme des Marquet, j'ai hâte d'un peu mieux connaître les parents et le frère d'Anthony.

Nous nous sommes levés pour nous diriger vers le zinc, afin de payer nos deux repas. Mélanie Kuntz me laissa faire ce genre de formalité.

— Combien vous doit-on, monsieur ?

Le patron leva un regard incisif de son journal. Il avait un visage vieux et fatigué, mais on sentait qu'il ne se laissait pas aller, surtout dans son bistrot, sa tanière.

— Vous pouvez m'appeler Alfred, comme tout le monde, plutôt que monsieur... Et vous, vous êtes de la police, hein ? Vous venez enquêter sur la mort d'Anthony, n'est-ce pas ? On dit qu'elle n'est pas accidentelle, et même que sa corde a été coupée, intentionnellement...

— Si c'est ce qu'on dit... Pour l'instant, monsieur Alfred, on enquête, et un point presse sera fait ce soir, à dix-sept heures. Vous en saurez sûrement plus, dans votre journal de demain matin...

Le patron du Commerce me lança un regard hargneux, mais il n'osa pas répondre à ma courte tirade ironique, dont je n'étais pas particulièrement fier... Alors que je finissais de poser quelques pièces et billets sur le comptoir, il souffla nerveusement quelques mots en notre direction, sans toutefois nous regarder, comme s'il parlait à quelqu'un présent dans la salle pourtant vide.

— Espérons que mon journal de demain annoncera l'arrestation du salaud qui a fait ça. Je n'ai jamais apprécié les grimpeurs, mais Anthony c'était différent, et pas seulement parce qu'il est du village ! Couper une corde, comme ça, c'est pire que lâche, c'est SACRILÈGE !

Ce fut une voix venue d'outre-tombe qui lui répondit, la voix de Mélanie Kuntz quand elle sentait qu'une part d'ombre pouvait se déchirer, et qu'il fallait alors parler de très loin, un peu à la manière d'une invocation animale qui prendrait ses racines dans les profondeurs mystérieuses et cavernueuses de la terre...

— Anthony venait souvent ici, au café du Commerce, chez vous ?...

Alfred leva un regard à la fois suspicieux et heureux en direction de Mélanie Kuntz, c'était étrange à voir ce mélange.

— Anthony m'est toujours resté fidèle, même quand ça allait mal pour lui ou pour moi, et même quand ces prétentieux de grimpeurs, ces gamins de riches venus d'Altys, ont ouvert leur espèce de camping, le Cairn, avec ce soi-disant café à l'entrée, qui porte bizarrement le même nom... Vous l'avez vu ? Ça ressemble à tout et à rien, mais certainement pas à un café !

— On y est passé tout à l'heure, mais c'était fermé... Anthony s'y rendait aussi, n'est-ce pas ?

— Malheureusement oui, et au moins aussi souvent qu'ici... Mais qu'est-ce que vous voulez, Anthony, il était comme ça, incapable de dire non, comme un grand enfant, et puis c'était un grimpeur, comme eux... En tous les cas, oui, on peut dire qu'il bouffait à tous les râteliers, notre Anthony ! Enfin, il buvait surtout, si vous me permettez ce mauvais trait d'humour... Bah, ça aussi il n'en manquait pas, Anthony, du moins dans ses meilleurs jours...

— Il allait mal ces derniers temps ?

— Ces derniers temps !?... Ça fait bien vingt ans qu'il allait mal ! Il a eu son heure de gloire, sa jeunesse, puis après, l'escalade, ça a été déclinant, il n'avait plus vingt ans, ni même trente... Je l'entendais souvent dire « qu'on ne peut pas être et avoir été », ce genre de banalité qu'on dit tous, un jour... Sauf que lui, il avait connu le haut de l'affiche, des solos d'escalade incroyables ! Après ça, la vie lui paraissait terne, ça peut se comprendre... Mais bon, ça excuse pas le fumier qui lui a fait ça !

— Vous disiez qu'il ne savait pas dire non : selon vous, ce trait de caractère aurait pu lui occasionner des inimitiés capables d'expliquer...

— Des inimitiés !? Oh que oui, il en avait plein !... Mais de là à couper une corde, avec Anthony au bout, non, franchement, commissaire, je ne vois pas quel salaud pourrait faire ça... Mais il faut chercher, ça c'est sûr !...

Alfred ne semblait pas avoir remarqué qu'en évoquant son peu de sympathie pour ceux du Cairn, il pouvait se voir ranger du côté des éventuel suspects. Et pourtant, il parlait si librement, avec gouaille et naïveté, sans arrière-pensée, comme le jeune Yanis avant lui, du moins c'est ce qui semblait ressortir de nos échanges avec eux deux. Je voyais bien que Mélanie Kuntz le remarquait aussi, et qu'elle s'en amusait presque, comme si elle finissait par prendre tout ça pour un jeu, presque à la légère... Il est vrai que ce genre de comportement spontané n'était pas si courant lors d'une enquête criminelle, surtout au premier jour.

— Si je devais vous donner un conseil, commissaire, ce serait d'aller voir la famille d'Anthony, ses parents et son frère, à leur ferme, c'est juste à côté de Bauluard. Eux pourront vous détailler toutes les inimitiés d'Anthony, car eux l'ont vraiment suivi du début jusqu'à la fin, de sa naissance jusqu'à sa mort, et pas seulement quand il faisait la une des magazines d'escalade parce qu'il avait grimpé pieds nus et sans corde dans le canyon de Bauluard !

— Et bien, cher Alfred, les grands esprits se rencontrent ! Nous nous apprêtons justement, l'inspecteur Nortier et moi-même, à rejoindre la ferme des Marquet...

Alors que nous sortions de son établissement, le patron du Commerce nous crédita d'un premier et dernier sourire, un peu forcé, un peu triste aussi.

Nous avons repris la voiture et la direction de la route des crêtes. Peu avant la dernière côte, nous avons tourné à gauche, sur une petite route à peine goudronnée, presque une piste, qui s'achevait au bout d'un kilomètre sur la ferme des Marquet.

Il y avait une bâtisse ancienne et d'un seul étage, en pierre, qui servait d'habitation, mais aussi plusieurs hangars récents, en métal coloré, emplis d'équipements agricoles divers et variés. Trois chiens hargneux nous accueillirent bruyamment, nous empêchant de sortir de notre voiture. Derrière les aboiements, on entendait des cris et des jurons aigus, qui s'échappaient de la maison par des fenêtres laissées grandes ouvertes. Une vieille femme vêtue de noir apparut dans l'entrebâillement de la porte. Elle s'appuyait sur une épaisse canne en bois, avec laquelle elle faisait mine de vouloir corriger les trois chiens.

— Les gendarmes sont déjà passés ce matin ! Si c'est pour m'annoncer la mort d'Anthony, vous pouvez faire demi-tour, je le sais déjà !

— Commissaire Kuntz, inspecteur Nortier, madame Marquet, nous venons pour l'enquête... Nous avons quelques questions à vous poser, rien de plus... Est-ce que le frère d'Anthony est avec vous ?

— Mon fils Antoine a bien assez de quoi s'occuper ! Il est parti donner à boire aux vaches, si vous voulez tout savoir... À cette heure-là, vous le trouverez aux prés hauts...

— Et votre mari, il est avec son fils ?

— Mon mari ?! Si Jean pouvait seulement se lever !... Depuis son AVC, il y a deux ans, il va de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil à son lit...

— Dans tous les cas, nous aurions quelques questions à vous poser...

— Et bien, sortez donc de votre voiture et venez jusqu'au salon, nos chiens vont pas vous manger !

Nous sommes sortis, Mélanie et moi, en échangeant un regard peu rassuré. Les trois cabots grognaient mais restaient à bonne distance, et quand la mère Marquet leur a crié de rejoindre leurs niches, ils sont aussitôt partis, enfin silencieux, la queue entre les jambes.

La maison sentait le vinaigre blanc, car les sols venaient d'être lavés. Un courant d'air sifflait de pièces en pièces, jusqu'à un salon, tout au bout d'un long couloir sombre.

— Faites pas attention au bazar... Vous savez, depuis que mon mari a eu son AVC, tout est compliqué ici ! C'est pas qu'Antoine donne pas tout ce qu'il peut, mais deux bras en moins, dans une ferme comme la nôtre, c'est un sacré coup dur... Et maintenant, on nous a aussi pris notre Anthony, mon petit, et c'est encore un nouveau coup dur pour son grand frère Antoine...

— Et vous, madame Marquet, comment allez-vous ?

— Quelle drôle de question ! Je vais comme une mère qui a perdu son fils, allons donc ! Même si je m'étais préparée à cela depuis bien des années...

— Préparée ?!

— Oui, préparée ! Et cela depuis le premier jour qu'Antoine a emmené son petit frère grimper dans le canyon de Bauluard... Car c'est Antoine qui avait commencé l'escalade, avec le curé de Bauluard, figurez-vous ! C'était il y a bien longtemps, mes deux fils avaient pas dix-huit ans... Autant j'avais confiance dans l'aîné, autant avec le cadet, je savais que ça finirait mal !... Il était si casse-cou, un vrai fou furieux !

— Quelqu'un a coupé sa corde, madame Marquet... Ce n'est pas un accident, et l'imprudence de votre fils n'y est a priori pour rien. Connaissiez-vous des ennemis à Anthony ?

— Autant d'ennemis que d'amis ! Et, d'ailleurs, ils étaient souvent les mêmes...

— Que voulez-vous dire par là, et quels ennemis plus précisément ?

— Asseyez-vous donc dans le canapé, parce que vous faire la liste risque de durer un bon moment !...

— Commençons pas les ennemis les plus évidents, ou les plus récents, comme vous voudrez...

— D'accord, d'accord, mais je vais d'abord chercher mon mari, Jean. Il est dans la cuisine, et je n'aime pas le laisser seul trop longtemps.

La vieille Marquet revint dans le salon en poussant devant elle un fauteuil roulant dans lequel était assis un homme semblant bien plus âgé qu'elle, un homme au teint jaunâtre et aux yeux noirs et vacillants.

— Dis bonjour à madame et monsieur, Jean, ils sont de la police...

Le vieux Marquet nous tendit une grande et grosse main déformée par le travail de la terre, une main si blafarde et tremblante qu'on hésitait à s'en saisir. On finit pas le faire, l'un et l'autre un peu gênés.

— Depuis son AVC, mon mari ne parle plus, mais il entend encore, d'après le médecin... Bon, alors, les ennemis d'Anthony... Je dirais d'abord les Blancs, parce que les guides de haute montagne ont jamais digéré que mon fils monte un bureau concurrent au leur, ici, à Bauluard, l'un de leurs fiefs, avec le canyon pas loin ! Avant qu'il monte les Verts, Anthony avait aussi participé à la création du premier diplôme de moniteur d'escalade. Sa notoriété et quelques connaissances bien placées avaient facilité les choses, là-bas à Altys, et pour une fois les guides de haute montagne n'avaient rien pu faire pour empêcher cette nouvelle formation qui chassait sur leurs terres... Vous avez déjà interrogé les Blancs et les Verts ?

— Nous avons déjeuné à Bauluard, mais nous n'avons pas vu de bureau, ni celui des Blancs, ni celui des Verts...

— Normal, les Verts sont au camping du Cairn, et c'est fermé à cette heure-là... Encore une connerie d'Anthony que de s'être acoquiné avec cette bande de gamins de la grande ville, tous des fumeurs de haschich ! Quant aux Blancs, ils ont toujours été logés aux frais du contribuable, à l'office du tourisme, dans le même bâtiment que la mairie, un vrai scandale ! Les guides de haute montagne ont toujours eu le bras long, hier comme aujourd'hui... Il faut dire que la plupart travaillent plus haut, dans les stations de ski, là où il y a du pognon ! Ici, à Bauluward, et malgré l'escalade, on reste en marge de la montagne, la « vraie » selon beaucoup de guides ! Mais ça fait rien, il a fallu qu'ils fassent chier mon Anthony jusqu'ici, surtout quand il a voulu prendre son indépendance, avec les Verts !

— Jusqu'à l'éliminer, selon vous ? Et pourquoi maintenant, si longtemps après ?...

— Non, bien sûr, je ne crois pas une seconde que les Blancs aient pu faire ça... Mais vous vouliez connaître les ennemis d'Anthony, alors en voilà tout de même quelques-uns...

— D'autres, selon vous ?

— Et bien, aussi étonnant que ça puisse paraître, il y aussi les Verts...

— Et pourquoi donc ?

— Oh, pas les Verts du début, les quelques moniteurs d'escalade de l'âge de mon fils qui ont monté le premier bureau avec lui, ici à Bauluward... Non, ce sont ces gamins venus d'Altys, et qui ont repris le camping du Cairn voici cinq ans... Ils avaient des projets plein la tête et de l'ambition à plus savoir qu'en faire, sans compter qu'ils vénéraient Anthony pour ce qu'il avait fait en escalade, sans voir qu'il avait vieilli et qu'il avait bien d'autres problèmes à régler... Au lieu de le laisser aller vers d'autres activités, ils l'ont ramené encore et toujours vers cette foutue escalade... Et puis ils se sont vite rendu compte qu'ils n'avaient pas vraiment la même façon de concevoir les Verts qu'Anthony...

— Une simple querelle de générations, à vous entendre... Mais quelles étaient plus précisément les motifs de divergence ?

— Oh, tout, commissaire ! Le bureau des Verts est passé d'une dizaine de moniteurs d'escalade, tous quarantenaires ou plus, tous des copains du village de Bauluward et des alentours, à près d'une centaine aujourd'hui, en tout cas pendant la saison estivale... La plupart viennent d'Altys et beaucoup n'ont pas vingt ans... Vous savez, commissaire, Bauluward en juillet et en août, c'est maintenant devenu pire que les stations balnéaires au sud d'Altys ! Évidemment, en automne, on ne s'en rend pas compte, il ne reste au village que celles et ceux qui grimpent beaucoup, une petite cinquantaine tout au plus... Car ce n'est pas l'escalade des débuts qui a fait à ce point croître les Verts, comme les Blancs d'ailleurs, mais le canyoning !... L'été, tout le monde veut aller barboter dans l'eau, au fond du canyon, au frais, et les petits nouveaux venus d'Altys l'ont bien vite

compris ! Avec le canyoning, l'argent s'est mis à couler à flots, si j'ose dire, mais les frais aussi... Au final, la plupart des moniteurs ne gagnent pas plus qu'avant, et même plutôt moins, d'après ce que disait Anthony. Les quelques petits malins qui ont repris les Verts justifiaient leurs dépenses exorbitantes par la nécessité de rester compétitifs vis-à-vis des Blancs, qui eux aussi s'intéressaient au canyoning, bien sûr... Il fallait toujours plus de matériel, d'informatique, de communication, de publicité, et surtout plus d'honoraires pour payer la nouvelle équipe à la tête des Verts ! Anthony a fini par claquer la porte du bureau, de toute façon il n'avait déjà plus qu'une place honorifique au sein du conseil d'administration...

— C'était quand, ce clash ?

— Il y a trois ans, à peu près jour pour jour...

— Et pourtant, Anthony est retourné boire au Cairn, souvent, et pas plus tard qu'hier soir...

— Et oui, il était comme ça mon fils ! Un poète plus qu'un grimpeur !... Il était incapable de se fâcher avec quiconque, mais tout autant incapable de s'en tenir à quelques règles collectives... C'est pour ça que les gamins du Cairn, ceux qui ont repris la tête des Verts, ne voulaient plus travailler avec lui, et ma foi je les comprends bien ! On a vécu la même chose avec Anthony, ici à la ferme... Et pour autant, eux comme nous n'arrivions à lui en vouloir vraiment ! Il était notre fils et, pour les gamins du Cairn et des Verts, Anthony était un peu leur papa... Il était à l'origine de tant de choses autour de l'escalade, ici à Bauluard. Je n'y comprends rien à ce sport, mais il faut bien voir la réalité : Anthony a été célèbre, même très célèbre, et il a fait connaître le canyon avec ses solos, dans le monde entier paraît-il... Enfin, pour revenir à ceux du Cairn et donc aux Verts, on peut dire que les disputes ont parfois été musclées avec eux, mais la porte de leur café est toujours restée ouverte pour mon Anthony, il faut leur reconnaître ça, à ces sales gamins...

— Comme la porte du Commerce ?

— Vous y avez vu Alfred, le patron ? Il a dû charger ceux du Cairn comme il faut, plus que moi n'est-ce pas !? Il a jamais pu blairer ces gamins venus d'Altys, et il a toujours été jaloux comme pas possible, surtout quand il s'agit de son troquet !...

— Lui aussi pourrait être un ennemi d'Anthony ?

— Alfred ? Non, certainement pas lui ! À part quelques ardoises laissées par Anthony après ces trop nombreuses beuveries, il n'y avait aucun conflit entre eux deux, bien au contraire. Vous savez, ils sont tous les deux des enfants de Bauluard, alors... Et puis, pour les ardoises, Antoine s'est toujours chargé de les régler, et quand il fallait, c'est-à-dire dès le lendemain, jamais plus tard...

— Bon, madame Marquet, monsieur Marquet, nous allons devoir vous laisser, car nous sommes attendus à Ostian dans moins d'une heure. Nous reviendrons vers vous demain, au moins pour

échanger avec votre fils Antoine, et bien sûr pour vous tenir informés de l'avancement de l'enquête...

— Très bien, commissaire, mais je ne vous ai malheureusement parlé que de deux ennemis d'Anthony, alors qu'il y a aussi les chasseurs, deux de ses ex-femmes, un banquier véreux d'Altys... Il faut absolument que je vous en dise quelques mots !...

— Demain, madame Marquet, demain, là, ce n'est vraiment pas possible, car nous devons partir...

— Demain sans faute, alors ! Mon mari et moi, commissaire, on vous attendra, et Antoine aussi...

Le vieil homme nous tendait à nouveau sa main blême et tremblante, tandis que je sentais Mélanie Kuntz nerveuse comme rarement elle l'était. Nous avons refermé les portières de notre voiture sous les aboiements toujours aussi féroces des trois chiens.

— Allez, Philippe, filons à Ostian, on va finir par se mettre en retard...

Au son de sa voix, je savais que ce n'était pas le moment d'entamer une quelconque discussion avec Mélanie Kuntz. Quand nous avons rejoint la route bien goudronnée, je vis se lever au-dessus du canyon de Bauluard, un peu plus au sud, quelques nappes d'une brume grisâtre. Puis nous avons traversé le village avant de descendre vers Ostian, laissant derrière nous ce paysage évanescent de gorges, de plateaux, de montagnes, toutes et tous comme grignotés par la brume.

3. Des points, des Verts et des Blancs

Au point sur l'enquête succéda le point presse. Celui-ci fut au moins aussi éprouvant que l'entrevue avec les Marquet.

Les colonels Pointreau et Dumoulin écrasaient de toute leur présence physique – l'un en hauteur, l'autre en largeur – la frêle silhouette de Mélanie Kuntz, qui tentait mollement d'exister entre eux deux. Conformément au protocole du point presse, je m'étais mis en retrait, à côté de la vingtaine de journalistes massés dans une petite salle surchauffée de la mairie d'Ostian. Une sueur pénible coulait sous ma chemise hawaïenne pourtant légère.

Le nombre de journalistes présents était inhabituel pour une affaire de ce genre. Il est vrai que la corde coupée d'une ex-star de l'escalade sortait tout de même de l'ordinaire... C'était sans doute vendeur, aussi...

Mélanie Kuntz parla peu, contrairement à Pointreau et Dumoulin. Le premier inonda l'assistance sous une masse de détails techniques allant de la résistance de la corde aux normes du relais, de l'histoire de la voie d'escalade dénommée l'Ange à celle, plus ancienne, du canyon de Bauluard...

Le second fit de même avec le rapport d'autopsie, énumérant une à une les innombrables blessures de la victime, s'évertuant à citer tous les scénarii possibles de la cause première et définitive de la mort d'Anthony Marquet. La commissaire, elle, expédia en quelques phrases difficilement audibles le résumé de nos trois auditions du jour.

Le procureur venu d'Altys, un jeune homme tiré à quatre épingles, semblait lui aussi pressé d'en finir. Après avoir introduit de manière très protocolaire le point presse, il le conclut sans tarder.

— Comme vous pouvez le constater, mesdames, messieurs les journalistes, nous mettons, et nous mettrons, tout en œuvre pour que soit retrouvé au plus vite l'auteur de ce crime particulièrement odieux ! Et lâche ! Car qu'y a-t-il de plus abject que de couper une corde, symbole s'il en est de la vie...

Je ne sais pas très bien pourquoi, les mots « corde » et « cœur » raisonnaient et se mélangeaient dans mon esprit passablement engourdi par la fatigue et la chaleur excessive de la pièce... Tirer une balle de revolver à bout portant et en pleine poitrine, en plein cœur, était-ce un crime moins lâche que de couper une corde ? Le cœur, et la peine de cœur, n'étaient-ce pas aussi des symboles de la vie, comme la corde ? Avec Mélanie Kuntz, nous venions juste d'achever une enquête, autour de ce mot-là, le cœur...

Peu après le départ des journalistes, le jeune procureur nous serra la main.

— Vous avez fait du bon travail, madame, messieurs, du travail pointu et surtout collectif. Continuez comme ça ! Je vous donne rendez-vous demain, même heure, même endroit.

La journée était loin d'être finie... Il allait falloir passer à la morgue d'Ostian, pour s'occuper de diverses formalités autour de l'autopsie prochaine du corps d'Anthony Marquet, passer aussi voir l'expert chargé d'étudier les quelques clichés pris par le jeune Yanis Martin, expert qui se trouvait, lui, à Altys...

Mais on ne fit rien de tout cela. En effet, alors que nous sortions tous de la mairie d'Ostian, le téléphone du colonel Dumoulin se mit à sonner bruyamment.

— Allô, oui, vous dites, encore une histoire de corde coupée !... Ah, plusieurs cette fois, cinq exactement, mais sans victime, c'est déjà ça... Et ça s'est passé où ?... Dans le fond du canyon de Bauluard, juste après la centrale hydroélectrique ?... D'accord, il y a là-bas un petit site d'escalade, un site d'initiation dites-vous, en cours de rééquipement... Bon, très bien, nous arrivons, d'ici une demi-heure maximum...

Le colonel Dumoulin raccrocha et posa sur nous un regard moins goguenard que d'habitude. Lui aussi commençait à en avoir marre de cette journée, lui aussi n'aspirait sûrement qu'à rentrer chez lui, loin de l'humidité de ce fond de canyon qu'on ne tarderait pas à rejoindre, loin de la pénombre de cette fin d'après-midi d'automne, un peu trop fraîche au goût de tout le monde...

Question humidité et pénombre, nous fûmes gâtés ! Un épais brouillard avait envahi tout le canyon de Bauluard et ses alentours. L'étroite route qui serpentait au fond de la gorge me filait la gerbe, d'autant plus que le fourgon des gendarmes – nous avions laissé notre voiture à Ostian – roulait à très vive allure, sur ordre du colonel Dumoulin, dont la lourde masse corporelle menaçait de nous écraser à chaque virage, Mélanie Kuntz et moi.

Derrière le fourgon, le quatre-quatre des gendarmes de haute montagne peinait à suivre, et il me semblait que les puissants phares du véhicule tout-terrain nous intimaient l'ordre de ralentir, ou bien peut-être se plaignaient-ils de la vitesse excessive, à la manière de grands yeux expressifs...

Le cube de béton grisâtre de la petite centrale hydroélectrique surgit enfin du néant, au détour d'un virage comme les autres, comme par enchantement... Construite en aval d'un modeste barrage vieux d'une bonne centaine d'années, la centrale alimentait partiellement le village de Bauluard en électricité.

Malgré l'apparence lugubre des lieux, Mélanie Kuntz semblait soulagée d'arriver.

— Et bien, c'est pas trop tôt ! J'ai bien cru, Philippe, qu'on passerait la nuit sur cette foutue route...

Derrière l'édifice bétonné, un petit parking boueux accueillait déjà un fourgon des gendarmes d'Ostian, les premiers à être arrivés sur les lieux. Il y avait aussi quatre fourgonnettes civiles, plutôt délabrées et aménagées sommairement à l'arrière, pour pouvoir y dormir. Il devait s'agir de celles des grimpeurs ayant découvert les cordes sectionnées, ainsi que nous l'avait expliqué le colonel Dumoulin durant le trajet.

Un gendarme sortit du fourgon stationné sur le parking. Il était visiblement frigorifié et fatigué.

— Mon colonel, les autres vous attendent là-haut, à la falaise...

Habillés et chaussés comme nous l'étions, les quelques cinq cents mètres de marche sur une sente raide et boueuse en pleine forêt allaient être une vraie partie de plaisir... Et ce le fut, surtout pour le colonel Dumoulin, qui se vautra au sol pas moins de quatre fois, sans doute déséquilibré par son imposante bedaine. On pouvait dire qu'il se lâchait, jurant comme vrai charretier...

— Vérole de moine, ça glisse comme de la chiasse de poney !

Son homologue, le colonel Pointreau, plus habitué à ce genre de terrain, se retenait de franchement rire. Quant à moi, je jouais la prudence, arrivant bon dernier au pied de la falaise d'escalade.

Là, une douzaine de jeunes hommes et femmes, hirsutes et dépenaillés, semblaient attendre tranquillement, la plupart accroupis, un verre de thé ou de café fumant à la main, provenant de deux grandes bouteilles isothermes qu'ils se faisaient passer. Quatre jeunes grimpaient, malgré l'obscurité quasi totale, vers l'extrémité droite de la paroi. Rien qu'à l'odeur, je pouvais certifier, en

connaisseur, qu'il n'y avait pas que le thé et le café qui tournaient... Les bouts rougeoyants de joints de diverses tailles grésillaient dans la nuit.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel !? C'est Woodstock ici, ou bien quoi !? Et vous trois, ça va, pas trop surmenés par le travail !?

Le colonel Dumoulin s'adressait à ses hommes, ceux qui étaient arrivés les premiers sur les lieux... Tout penauds, ils tentèrent maladroitement de se justifier.

— On a bien essayé de les raisonner, mon colonel, mais y a rien eu à y faire...

— Bon, on verra ça plus tard. Montrez-nous plutôt ces foutues cordes coupées... Et, les jeunes, est-ce qu'il y en a un parmi vous en état de répondre à quelques questions ?

— Moi, monsieur. Benjamin Forques, secrétaire général des Verts et co-gérant du camping et du café du Cairn. Je suis aussi responsable du chantier sur cette falaise...

— Qu'entendez-vous par « chantier », monsieur Forques ?

— Eh, monsieur le colonel, appelez-le Ben, comme tout le monde !...

— Toi, l'Iroquois, je te ferai signe si j'ai besoin de toi, bien compris !?

Malgré le ton autoritaire et pour le moins furibard du colonel Dumoulin, ton destiné à l'espèce de punk qui avait proféré ces quelques mots insolents, un rire général s'empara de la douzaine de jeunes présents. Le fameux Ben dû toutefois sentir qu'il valait mieux ramener un minimum de sérieux dans les échanges...

— Excusez-les, excusez-nous, colonel, mais nous ne sommes pas habitués aux gendarmes et aux policiers, et encore moins ici, sur nos falaises... Alors, donc, ce chantier, c'est un projet de longue date et de longue haleine, en partenariat avec la mairie de Bauluard, le département et la région, et qui consiste à rééquiper cet ancien site d'initiation à l'escalade, sur une falaise qui présente un matériel vétuste et du coup limite en terme de...

— Bon, très bien jeune homme, abrégeons quelque peu, car nous n'y verrons bientôt pas plus que dans le trou du cul d'un...

— Oui, je rejoins le colonel Dumoulin quant à la nécessité de ne pas perdre de temps, monsieur Forques, et ce pour les besoins de l'enquête, avant tout... Mais laissez-moi me présenter : commissaire Kuntz, en charge des investigations faisant suite à la mort d'Anthony Marquet ce matin. Je travaille sur cette enquête avec l'appui des colonels Dumoulin et Pointreau, bien sûr...

— Les cordes coupées sont un peu plus loin, commissaire. Ce sont celles qu'on avait posées dans les cinq voies les plus à gauche de la falaise, là où l'accès par la forêt est aussi le plus facile. Même si le terrain est escarpé, celui qui a fait ça n'aura pas eu trop de mal à monter là-haut, en contournant la paroi par la gauche, dans la forêt donc...

Et nous revoilà à ahaner dans la boue et dans les racines, entourés de la douzaine de jeunes grimpeurs, tous bien plus à l'aise que nous, à l'exception du colonel Pointreau bien sûr, qui souriait moqueusement. On a fini par atteindre cinq petits tas blanchâtres posés au pied de la dite falaise, tous quasi identiques, tous espacés de quelques mètres les uns des autres.

— Et voilà les cordes coupées... Regardez, tout là-haut, on voit bien où elles ont été tranchées, dans la boucle de corde fermée par un nœud de huit qui passait dans les maillons successifs des cinq relais sommitaux... Notez qu'il s'agissait de points en inox tout neufs, de diamètre...

— Merci, monsieur Forques, merci, mais nous laisserons au colonel Pointreau et à ses gendarmes de haute montagne le soin d'analyser tout ça... Vous avez donc trouvé ces cinq cordes ici, en arrivant à la falaise, c'est bien ça ? À quelle heure précisément ?

— C'est bien cela, commissaire, et je dirais qu'il était dix-sept heures trente, mais vous savez, je ne regarde pas ma montre toutes les cinq minutes... Nous nous occupons de ce chantier après nos journées d'encadrement avec les Verts, et avant l'ouverture du café du Cairn dans la soirée. Enfin, pour les moniteurs qui travaillent encore ici à l'automne. La saison de canyoning est finie depuis plusieurs semaines et plus de la moitié des pros sont redescendus sur Altys, pour travailler en salle d'escalade, principalement...

— Vous n'êtes qu'une douzaine à rester toute l'année à Bauluard ?

— Oh non, une bonne quarantaine, et chaque année au moins cinq de plus ! C'est juste qu'aujourd'hui les autres sont allés grimper pour eux, en grandes voies dans le canyon de Bauluard, ou sur des spots de couennes, ici ou là... On reste des passionnés d'escalade, alors on garde un maximum de temps pour grimper, et on s'organise chaque jour pour tourner sur le travail à faire, on essaie de partager au mieux, que ce soit avec les Verts ou au Cairn... Anthony avait du mal à comprendre ce fonctionnement collectif, c'est l'une des raisons qui a motivé son départ... On a déjà dû vous dire qu'on a eu quelques différents, lui et nous ? Mais, quand même, on s'appréciait mutuellement, pour de vrai !... Anthony était resté si longtemps seul à la tête des Verts, avec deux ou trois copains d'enfance, tous du village de Bauluard, comme lui... Alors, forcément, quand ils ont vu débarquer des gamins d'Altys...

— Oui, oui, j'ai déjà eu vent de tout ça, du conflit de générations... Et sinon, vous, les jeunes et nouveaux moniteurs d'escalade venus d'Altys, vous logez tous au camping du Cairn, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, commissaire, même s'il y a toujours des allées et venues : certains partent voyager, pour la grimpe bien sûr, pour quelques semaines ou pour quelques mois, et puis d'autres reviennent, aussi...

— Il faudra tout de même me fournir une liste précise des occupants actuels du camping du Cairn, vous devez bien avoir ça sous la main ?

— Bien sûr, commissaire, et ne vous fiez pas aux apparences : nous sommes tous organisés, bosseurs et méticuleux, que ce soit pour le bureau des Verts, le camping ou le café du Cairn. Et il le faut pour bien grimper et bien réussir à vivre de notre passion pour l'escalade ! Anthony a été un précurseur et un modèle, pour certains aspects touchant à l'escalade, pour l'énergie qu'il a su mettre dans sa grimpe, pour son attachement viscéral au rocher, pour son talent à l'état brut... Mais pour ce qui était des affaires, du business si vous voulez, il n'y pigeait pas grand-chose, et ne faisait pas bien d'effort pour mieux comprendre... Anthony et les papiers ou les finances, ça faisait deux ! Tout cela le soûlait, si j'ose dire... Nous tous, ici, commissaire, on n'est pas des bouseux de la cambrousse, on a tous fait des études supérieures à Altys ! C'est par choix qu'on est venu s'installer ici, à Bauluard ! On sait, et on saura, utiliser ce qu'on a appris pour développer l'escalade, pour continuer à faire vivre la flamme insufflée par Anthony ! D'ailleurs, on le fait déjà, et il le savait bien, et nous appréciait pour cela, malgré les divergences...

À mieux l'écouter et le regarder, il y avait assurément quelqu'un d'autre qu'un simple hippie un peu branleur sous les habits bariolés et amples du jeune Ben Forques. Avec une cravate et une chemisette blanche, on l'aurait bien imaginé dans un cabinet d'avocats ou de médecins, ou encore dans une salle de traders. Mélanie Kuntz, contrairement à moi, ne se laissait pas disperser.

— Et pour revenir aux cinq cordes coupées : avez-vous idée de qui pourrait avoir intérêt à pareil sabotage ?

— Les Blancs, bien sûr, sinon qui d'autre ?! Je ne dis pas que ce sont eux qui ont assassiné Anthony, oh ça non, mais ici, je peux vous affirmer que ça les faisait vraiment chier que nous, les jeunes Verts, on ait réussi à décrocher l'appel d'offre pour le rééquipement de cette falaise ! Surtout qu'historiquement, il est vrai que ce sont eux, les Blancs, qui l'avaient découverte et équipée, mais c'était il y a plus de trente ans !... Et pourtant, ils la prenaient toujours pour leur terrain rien qu'à eux ! Croyez-moi, les vieux guides de haute montagne des Blancs, ils ne sont pas partageurs !

Mélanie Kuntz et moi avons échangé un regard qui hésitait entre lassitude, agacement, incompréhension et franche consternation. Pointreau et Dumoulin faisaient de même de leur côté.

C'est alors que nous avons entendu quelques cris, plus bas dans la forêt, des cris qui se rapprochaient, des cris qui précéderent l'arrivée d'une nouvelle douzaine d'individus, tous des hommes cette fois-ci, tous ayant bien quarante ans ou davantage, tous habillés du même pull-over un peu désuet en laine côtelée, un pull-over uniformément blanc, à l'exception d'une mince épaulette aux couleurs du drapeau tricolore français, et d'une petite médaille dorée, accrochée au niveau du pectoral gauche, représentant un flocon de neige. En tête de cortège, un homme un peu courtaud et au visage rougeaud vitupérait plus que les autres.

— Ça y est, les Verts, vous essayez de nous faire porter le chapeau de la mort d'Anthony ! Bande de salopards, bande de menteurs, bande d'irresponsables, bande de jeunes cons ! Tous des traîne-savates drogués à foutre dehors !

— C'est tout le contraire, bande de vieux débris, on disait justement à messieurs et madame de la police que vous n'y étiez pour rien, en tout cas pas pour la mort d'Anthony !... Mais, comme d'habitude, vous les Blancs, vous n'y comprenez rien à rien ! À l'EHPAD les vioques !

La rivalité entre Verts et Blancs éclatait au grand jour – même s'il faisait nuit –, pile face à nous, et dans toute sa splendeur, et c'était fascinant... Il y avait donc le diplôme qui les différençait – moniteur d'escalade d'un côté, guide de haute montagne de l'autre –, mais aussi la moyenne d'âge, de toute évidence... J'avais lu, ou entendu, quelque part, un jour, qu'il y avait aussi une histoire d'altitude, les moniteurs d'escalade ne pouvant exercer au-dessus de la sacro-sainte limite de mille cinq cents mètres, contrairement aux guides de haute montagne... C'était d'ailleurs peu ou prou l'altitude au sommet du canyon de Bauluard, ce qui ne devait pas simplifier l'entente entre les deux corporations...

Quoi qu'il en soit, et malgré la présence des deux plus hauts gradés de la gendarmerie d'Ostian, Verts et Blancs semblaient bien déterminer à en découdre, jusqu'aux mains s'il le fallait.

— Ramassis de sales gosses, menteurs, vous allez voir ce qu'il en coûte de s'en prendre aux Blancs !

— Venez donc, vieux croûtons ! Nous, les Verts, on vous attend !

— Messieurs, mesdames, du calme, du calme...

Le colonel Pointreau, bien qu'évidemment tout habillé de bleu, n'en était pas moins un guide de formation, condition sine qua non pour entrer dans le corps d'élite de la gendarmerie de haute montagne. Le colonel Dumoulin, lui, était en quelque sorte beaucoup plus neutre, et quand un Blanc tenta pour la première fois d'empoigner un Vert, la réaction de l'imposant haut gradé de la gendarmerie d'Ostian fut pour le moins éruptive...

— Putain de bordel de merde, vous allez vous calmer, bande de cons, et tout de suite, c'est moi qui vous le dit !

Joignant l'acte à la parole, Dumoulin venait de flanquer une monumentale baffe à l'agresseur Blanc. Celui-ci, sous l'effet de la violence du coup, s'étala de tout son long sur le sol boueux. Sans doute par souci d'équité, l'énorme colonel de gendarmerie saisit entre ses deux bras un jeune freluquet Vert qui tentait maladroitement de donner quelques gifles ici ou là, l'envoyant aussitôt valdinguer dans les airs. Dumoulin hurlait de plus belle, histoire de bien se faire entendre de toutes et tous.

— Le premier qui fait le guignol, je l'assomme et même je le tue, c'est bien clair !?

La violence la plus brutale produit parfois d'étonnants résultats. Un silence de cathédrale régna soudain dans le sous-bois jouxtant la petite falaise... Les uns et les autres s'observaient en chien de faïence. La nuit était maintenant tout à fait tombée et, le brouillard aidant, les corps avaient pris une apparence quelque peu fantomatique. Tous se ressemblaient, unis dans une même fixité et un même silence, tels des blocs rocheux erratiques tombés voici des millénaires depuis le haut du canyon...

Seul le corps du colonel Dumoulin faisait exception, comme s'il irradiait, sans doute parce qu'il venait juste de parler et d'agir, et d'imposer sa volonté, et pas qu'un peu... D'ailleurs, tous les regards se tournaient désormais vers lui, comme dans l'attente d'un ultime verdict.

— Vieux ou jeunes, gendarmes ou policiers, Verts ou Blancs, tout le monde va gentiment rentrer chez lui, c'est bien compris !?

On fit comme le souhaitait le colonel Dumoulin – avait-on le choix de faire autrement ?... Mélanie Kuntz avait son avis sur la question, qu'elle partagea avec moi seul, discrètement et un peu plus tard...

— Non, mon petit Philippe, nous n'avions pas le choix... Il y a des fois où il vaut mieux savoir fermer sa gueule, surtout quand celle qui ordonne appartient à un colonel de gendarmerie de cent-cinquante kilos bientôt à la retraite et pas prêt de se laisser impressionner par le premier venu... D'une certaine manière, je le comprends : cette enquête n'en est qu'à son premier jour et tout le monde est déjà fatigué ! Moi aussi, Philippe, je le suis...

Nous venions de rejoindre notre voiture, devant la mairie d'Ostian, et, avant de redescendre sur Altys, c'était l'heure d'un premier vrai point sur la journée, rien qu'entre nous deux.

— Moi aussi, commissaire, je suis fatigué, d'autant que nous n'avons aucune piste sérieuse, et ce ne sont pas ces cinq cordes coupées qui éclairent quoi que ce soit, bien au contraire...

Et ce n'était pas l'analyse des quelques photos prises par le jeune Yanis qui nous aiderait, je le sentais déjà. Mélanie Kuntz venait de recevoir les premiers résultats de l'expert d'Altys : il s'avérait pour l'instant impossible de reconnaître le moindre visage... Même la corpulence ou la silhouette de l'individu photographié par Yanis Martin étaient difficilement interprétables. Je me permettais une pointe d'humour, histoire de détendre un peu l'atmosphère, mais ma passagère ne sourit même pas.

— Si ça se trouve, commissaire, c'est un sanglier ou un écureuil qui s'amuse à grignoter ces foutues cordes...

Cette fois-ci, c'est le téléphone de Mélanie Kuntz qui sonna, alors que je venais juste de quitter le parking de la mairie d'Ostian.

— Oui, madame Marquet, c'est la commissaire Kuntz, je vous écoute... Venir vous voir, ce soir ?! Mais il est vingt heures passées, madame Marquet... Bon, si c'est important... Oui, nous

sommes encore à Ostian, l'inspecteur Nortier et moi-même, alors on peut être chez vous d'ici une petite demi-heure... Non, de rien, madame Marquet, c'est tout à fait normal...

J'avais déjà tourné à gauche, en direction de Bauluard, de son village et de son canyon, de la ferme des Marquet aussi. Nous avons échangé un bref regard, Mélanie Kuntz et moi, un regard qui ne signifiait rien d'autre que le sens du devoir, malgré la fatigue et l'incrédulité du moment présent...

4. Une affaire de famille

Avec cette purée de pois, on n'y voyait pas à cinq mètres devant soi. Le brouillard et la nuit formaient une seule et même masse, quasi impénétrable. C'est comme par hasard que nous sommes tombés sur la ferme des Marquet, après le village de Bauluard, après la piste à peine goudronnée finissant en cul-de-sac, avec au bout les trois chiens qui beuglaient déjà...

— Sortez donc, vous savez bien qu'ils vous feront rien...

La mère Marquet semblait plus nerveuse que lors de notre dernière visite, peut-être à cause de l'heure tardive. Non, il n'y avait pas que ça, on le voyait à sa mine soucieuse, à sa silhouette tassée et vacillante...

— Mon mari est déjà couché, mais il y a mon fils, Antoine, il est dans le salon. C'est lui qui voulait absolument vous parler, dès ce soir...

Le salon était mal éclairé, et c'était comme si un peu de nuit et de brouillard avait franchi les murs de la maison des Marquet.

— Asseyez-vous dans le canapé. Et voici Antoine, mon fils, le frère d'Anthony...

On ne l'avait pas vu en entrant, assis qu'il était dans un renfoncement de la pièce, entre un large buffet et le mur côté fenêtre. Il avait le même visage coupé au couteau que son frère, le visage du père aussi, mais lui était brun, comme sa mère. Il avait les traits moins marqués par l'alcool qu'Anthony, mais plutôt par les contraintes du travail en extérieur, par tous les temps, avec une peau tannée par le froid et le soleil.

— J'ai déjà vu vos collègues d'Ostian, ce matin. Ils sont venus nous annoncer, pour Anthony... Ils nous ont aussi posé quelques questions... Enfin, vous devez savoir tout ça, d'autant que vous êtes passés voir ma mère, peu après, pendant que j'étais aux prés hauts...

— Nous pensions vous interroger demain, monsieur Marquet, mais il semblerait que vous ayez des choses importantes à nous dire, dès ce soir...

— Oui, même si, de toute façon, vous l'auriez appris tôt ou tard, alors autant que ce soit clair entre nous, dès maintenant...

— Effectivement, et c'est pour cela que nous sommes là. Qu'avez-vous donc à nous dire, monsieur Marquet ?

Le fils lança un bref regard à sa mère, un regard où se mêlaient de la colère et de la peur, c'était difficile à déterminer... En retour, la vieille femme sembla acquiescer d'un léger mouvement de la tête.

— C'est au sujet de la ferme, madame la commissaire... Quand mon père a eu son AVC, il y a deux ans, c'est comme si tout s'était arrêté, d'un coup. La ferme lui appartenait à cent pour cent, il y avait investi beaucoup d'argent ces dernières années et il y travaillait comme un damné, pour rembourser ses dettes... Il était comme ça, papa : il dépensait, et il se dépensait, toujours sans compter ! Le même caractère excessif qu'Anthony, la même énergie, le côté poète en moins... Mon frère disait souvent que l'escalade était plus un art de vivre qu'un sport. Quant à l'agriculture, il suffit de voir le temps que mon père a passé dans sa ferme... Moi, je n'ai toujours été que salarié ici, écoutant et suivant scrupuleusement les ordres de papa. Du jour au lendemain, le chef de famille se trouvait alité, diminué pour toujours, un vrai légume... Excuse-moi, maman, de dire la vérité telle qu'elle est... On a tout de suite demandé à voir le comptable et le banquier de l'exploitation. Je pouvais m'occuper un temps seul des bêtes et des champs, pour dépanner, mais l'argent, lui, n'attend pas... Surtout que papa n'avait pris aucune précaution pour ce genre de problème de santé qui venait justement de lui tomber dessus !... L'imbécile !

— Antoine, tais-toi, ton père ne mérite pas ça ! Et il pourrait t'entendre, le pauvre...

Le frère d'Anthony s'est recroquevillé sur sa chaise, baissant ses yeux vers le sol, comme un gamin pris en faute.

— Continue, maintenant, il faut tout dire à la commissaire, tout, tu m'entends Antoine !?

Le fils Marquet a levé vers sa mère un regard noir comme la suie. Il semblait prêt à pleurer, mais ses yeux étaient comme encombrés par tout un tas de choses qui empêchaient les larmes de sortir. Je voyais Mélanie Kuntz immobile comme une statue, fixant attentivement la fenêtre du salon, avec la nuit pleine de brouillard juste derrière.

— En pratique, mon père n'avait souscrit à aucune assurance en cas de pépin de santé, c'est d'ailleurs la première chose que nous a annoncée le comptable. Il avait l'air navré, pour nous et surtout pour lui, le salaud, insistant sur le fait qu'il avait maintes fois essayé de convaincre papa de l'utilité d'un tel contrat... Le banquier, ce gros lard, embrayait là-dessus, c'est à peine si l'un comme l'autre ne nous demandaient pas, à maman et à moi, de les remercier pour leurs tentatives !
...

— Mon mari, commissaire, a toujours méprisé son comptable et son banquier, tout en multipliant avec eux les emprunts pour pouvoir développer sa ferme...

— D’ailleurs, c’est ce qui nous a été dit et répété durant ce rendez-vous : papa avait sur le dos pas moins de cinq crédits à rembourser, sur au moins dix ans, pour des nouveaux bâtiments, pour des nouvelles machines, pour les bêtes, les champs, les engrais... Et pas la moindre assurance qui tienne la route en cas de problème de santé !

— Il faut comprendre mon mari, commissaire : ses parents tenaient cette même ferme, et ses grands-parents avant eux... Il a toujours travaillé ici, il y est né bien sûr ! Il n’a presque pas fait d’études, commissaire, toute sa vie était ici, et une partie de lui y vivait comme avant...

— Sauf que ça ne fonctionnait plus comme avant, tu le sais bien maman ! Mais papa ne voulait pas voir la réalité d’aujourd’hui... Non seulement il ne possédait aucune assurance pour sa santé, mais il n’avait pas de réserves financières non plus ! Papa avait réinvesti son peu d’économies pour de nouveaux emprunts, et ce qui restait servait à nous payer chaque mois, chichement... L’équation présentée par le comptable et le banquier était simple, et j’ai eu tôt fait de la comprendre : il fallait de l’argent frais, tout de suite, au moins le temps de trouver quelqu’un pour remplacer papa à la ferme. Mais cela pouvait prendre des mois, ou même des années... Avec maman, on a décidé d’en parler à Anthony. On savait qu’il avait encore de l’argent, oh pas des millions, mais suffisamment pour sauver la ferme. Il en avait gagné pas mal, avec les films d’escalade, il y a vingt ou trente ans... On a aussi évoqué cette idée au comptable et au banquier. Pour eux, le plus simple et le plus efficace était qu’Anthony devienne propriétaire d’une partie de la ferme, sous forme de rachat d’au moins la moitié des parts sociales de papa. Cela réinjecterait automatiquement de l’argent frais dans l’exploitation...

— On a été très étonnés, Antoine et moi, de la réaction d’Anthony... Il était enthousiaste et surtout fier de nous aider ! Il disait même qu’il voulait venir travailler à la ferme, et pas seulement apporter de l’argent !...

— Il faut dire que mon frère venait juste de s’embrouiller une nouvelle fois avec la nouvelle équipe des Verts, les jeunes du Cairn, et il en avait de toute façon marre de travailler en escalade et en canyoning... Il se voyait déjà aux champs, dans une nouvelle vie, avec nous, à la ferme... On s’est tout de suite méfiés, maman et moi, de l’enthousiasme débordant d’Anthony... On avait l’habitude de ses sauts d’humeur, pour le meilleur et pour le pire... Et il y avait l’alcool, qui occupait toujours une place importante dans la vie d’Anthony, depuis longtemps, avec des hauts et des bas, là aussi... L’alcool avait en quelque sorte remplacé l’escalade, et il s’y adonnait souvent et sans compter, puis il en était dégoutté, à jamais disait-il, et c’était alors presque pire côté moral, et ainsi de suite...

On sentait Antoine tout à coup abattu, tandis que sa mère, à son tour, avait les yeux rouges. Mélanie Kuntz n'eut pas d'autre choix que de relancer la conversation, d'une voix presque inaudible, pour éviter un silence définitif qui menaçait à chaque instant de s'abattre ici.

— Et du coup, la transaction a eu lieu ? Anthony s'est retrouvé propriétaire de la ferme, avec son père ?

— Oui, c'est bien ça, commissaire, soixante pour cent pour mon frère, le reste pour papa.

Antoine s'était un peu redressé, et il regardait maintenant droit devant lui, parlant d'une voix plus claire et décidée, comme animé par un sursaut de volonté, pour achever son récit...

— Anthony a payé le prix fort, comme demandé par le comptable et le banquier, pour renflouer au mieux la ferme. Mon frère n'a pas rechigné, bien au contraire, il était même prêt à payer plus...

— S'est-il fait conseillé ?

— Oui, mais pas par quelqu'un de chez nous, et pas par quelqu'un de spécialisé dans le monde agricole...

La mère Marquet coupa la parole à son fils, s'exprimant elle aussi avec un brusque regain d'énergie, une énergie dans laquelle on sentait poindre une certaine colère...

— Quelqu'un qu'Anthony connaissait depuis longtemps ! Un Suisse, Robert Louvier, un courtier d'assurance, que mon fils avait rencontré du temps de ses films d'escalade, il y a presque trente ans. La compagnie où travaillait Robert Louvier était l'un des plus gros partenaires du producteur, et Robert aimait bien l'escalade, alors il a vite sympathisé avec Anthony... Par la suite, Robert s'est occupé de conseiller mon fils, car celui-ci a rapidement gagné pas mal d'argent, avec les sponsors plus encore qu'avec les films... Oh, je ne pourrais pas vous dire si Robert a bien conseillé Anthony ou pas, c'est juste qu'il venait d'un autre monde, toujours en costard cravate sombre, chemisette blanche, valisette en cuir noir, taxi de luxe entre Altys et Bauluard...

— Il venait souvent ici ?

— De moins en moins au fil des ans... Il faut dire que mon fils ne faisait plus de films depuis bien longtemps. Les sponsors sont partis les uns après les autres, et je pense que ça faisait mal à Robert de voir Anthony plonger dans l'alcool et la dépression... Ce n'était plus le grimpeur surdoué qui l'avait subjugué, au début... Mais vous savez, commissaire, il y avait une vraie amitié entre eux deux, ça se sentait quand je les voyais ensemble. D'ailleurs, c'est au nom de cette amitié que Robert a souvent aidé Anthony, au moment de créer le diplôme de moniteur d'escalade par exemple, ou au moment de créer les Verts, aussi... Robert Louvier était un courtier d'assurance connu et reconnu, avec des relais bien placés, dans de nombreux domaines, y compris juridiques et politiques... Avec les Verts, il a aussi pu fournir aux moniteurs d'escalade qui y travaillaient un contrat d'assurance béton et pas cher, trois fois moins que ce que les guides de haute montagne payaient avec les

Blancs, et à garanties égales, du moins c'est ce que nous disait Anthony... Ça a été un sacré coup de pouce pour lancer les Verts, au début en tout cas... Bon, bien plus tard, les jeunes du Cairn ont prétendu que tout n'était pas si rose, que le contrat de Robert pour les moniteurs d'escalade n'était pas si bon que cela... C'est l'une des raisons parmi bien d'autres qui a provoqué l'embrouille entre eux et Anthony... Mais bon, vous savez, commissaire, je ne comprends pas grand-chose à tout ça...

— Il faudra tout de même qu'on prenne le temps de creuser tout ça...

Mélanie Kuntz parlait avec une certaine lassitude, pour ne pas dire une lassitude certaine... Toutes ces histoires de fric et d'assurance, avec leurs infinies ramifications, avaient de quoi lasser, c'est vrai...

— Il faudra surtout en discuter avec Robert Louvier, commissaire, lui pourra vous éclairer, et vous donner un autre son de cloche que celui des actuels Verts !... Mais je crois qu'Antoine a encore quelque chose à vous dire, commissaire, quelque chose qui concerne plus directement Anthony...

— Allons-y, monsieur Marquet, je vous écoute...

Antoine parla cette fois sur le ton de la confiance, comme s'il craignait d'être entendu contre son gré.

— Toujours une histoire d'assurance, commissaire, et toujours par l'entremise de Robert Louvier... Quand ce dernier a su la situation pour le moins délicate dans laquelle s'était retrouvé papa, après son AVC, il nous a promis, à Anthony et à moi, que jamais plus cela ne se reproduirait. Dans la foulée, il a fait signer un contrat d'assurance à mon frère, couvrant tout un tas de risques, des accident aux maladies, bien sûr...

— Et en cas de meurtre ?

— De ce que j'ai compris, oui, c'est aussi couvert par le contrat signé par Anthony...

— Vous avez les documents, les conditions générales et tout le reste ?

— Oui, Anthony laissait tous ses papiers ici, dans un tiroir du buffet... Je les ai sortis, juste avant que vous n'arriviez.

Antoine s'était saisi d'une liasse de papiers posée sur ses genoux. Il l'a tendue à Mélanie Kuntz, d'une main légèrement tremblante.

Avant d'arriver à la police judiciaire, la commissaire avait travaillé près de dix années à la financière, alors elle était habituée à décortiquer ce genre de charabia, où chaque ligne et chaque chiffre comptent, surtout ceux écrits en tout petit, en bas de page...

— Nous vous rendrons ces originaux après consultation par nos services, monsieur Marquet...

Avec à nouveau son air de petit garçon pris en faute, Antoine poursuivit péniblement ses quelques explications.

— Il y avait une clause spécifique, du fait qu'Anthony était devenu propriétaire majoritaire de la ferme. Ses responsabilités, au moins financières, étaient évidemment importantes, surtout avec les cinq emprunts à rembourser...

— Depuis la mort d'Anthony, avez-vous eu Robert Louvier au téléphone, pour lui parler de tout ça ?

La mère Marquet fut plus prompte à répondre que son fils.

— Oui, pas plus tard que tout à l'heure, commissaire, juste avant qu'on vous appelle... Il nous a tout de suite dit qu'il prenait un train de nuit, pour arriver demain matin à Bauluard. Il habite et travaille à Zurich, et il ne pouvait pas faire plus vite. C'est quelqu'un de très occupé, vous savez...

Mélanie Kuntz embraya, assez rageusement.

— Il vous a dit que, côté assurance, la mort d'Anthony pouvait avoir de grandes conséquences pour vous, n'est-ce pas ?

La mère et le fils se sont regardés fixement, quelques secondes, et ce fut à nouveau la vieille Marquet qui parla, un peu trop vite, le souffle presque court.

— Oui et non, enfin pas précisément... Robert a dit qu'on verrait ça quand il serait là, et surtout pas avant. Mais de ce qu'on a pu lire dans le contrat, Antoine et moi, on aurait le droit à plusieurs millions, enfin pas nous directement, c'est pour la ferme...

Mélanie Kuntz balayait d'un regard rapide les quelques pages du contrat, tout en continuant la discussion, avec maintenant une certaine brusquerie.

— Robert Louvier vous a-t-il expliqué que le contrat d'Anthony avait été placé auprès d'une compagnie d'assurance suisse et panaméenne ?

— Oui, et que c'était pour ça qu'il fallait bien qu'on attende son arrivée, parce que tout ça était assez complexe, avec des législations différentes entre les trois pays...

— Rien d'autre, madame Marquet ?

— Rien d'autre, commissaire.

— Et vous, monsieur Marquet ?

— Rien d'autre non plus.

— J'imagine que vous mesurez tous les deux la portée de ce que vous venez d'apporter à l'enquête ? Avec l'existence de ce contrat d'assurance, vous fournissez d'une certaine manière un mobile à l'assassinat d'Anthony, même si vous n'êtes pas les bénéficiaires directs des éventuelles indemnisations...

— C'est bien pour cela qu'on vous a fait venir ce soir, commissaire, pour pas que vous puissiez croire qu'on cherche à vous cacher quelque chose ! N'est-ce pas Antoine ?

— Je n'ai rien à ajouter, maman... Et s'il faut, commissaire, que nous soyons traités comme des suspects, et bien je l'assumerai !... Ma foi, les choses sont comme elles sont, et les contrats d'assurance sont déjà écrits et signés... Tout est ici, entre vos mains commissaire, et c'est ainsi que l'a voulu Anthony... Nous n'avons rien à nous reprocher !

— Je l'entends bien, monsieur Marquet, et des contrats d'assurance, aussi avantageux soient-ils pour la ferme, ne font pas de vous des meurtriers !... Vous, monsieur Marquet, avez un alibi, n'est-ce pas ? Vous étiez au café du Commerce, ce matin, à l'heure du crime, et il y a un témoin, Alfred, le patron du bistrot... Quant à vous, madame Marquet, tout le monde peut témoigner que vous ne sortiez guère d'ici, que vous ne conduisiez pas, et qu'il serait impensable de vous voir crapahuter en haut du canyon de Bauluard, pour atteindre le relais de l'Ange... Enfin, il y a ces cinq cordes coupées, pas plus tard que ce soir, dans le fond de la gorge cette fois, mais sans aucune victime, heureusement ! Vous avez eu vent de ce nouveau rebondissement ?

La mère Marquet sembla tomber des nues, son fils moins, ce qu'il étaya aussitôt.

— Je suis passé au café du Commerce, juste après le dîner, et il y avait là-bas un gendarme d'Ostian, qui en parlait... Au moins, ça innocente le seul témoin du meurtre d'Anthony, ce jeune Yanis, n'est-ce pas commissaire ? Il était chez ses parents quand ça s'est passé, c'est ce que j'ai cru comprendre... Pour moi, c'est une très bonne chose, je ne vois pas ce pauvre gamin faire ce genre de connerie, couper des cordes !...

— Je dirais que ça rend encore plus complexe l'enquête, c'est tout... D'ailleurs, rien ne prouve que ce soit la même personne qui a agi ce matin et cet après-midi... Et pour le reste, il n'y a que de vagues suppositions autour d'un hypothétique règlement de compte entre Verts et Blancs... Et maintenant, cette histoire d'assurance !... Rien de très convaincant, rien de bien crédible... Mais alors qui, et surtout pourquoi ?

— Je ne le sais pas plus que vous, commissaire, mais il vous faut continuer à chercher le connard qui a fait ça à mon frère !

— Le chercher et surtout le trouver, monsieur Marquet !... Couper une corde, à cet endroit-là, à ce moment-là, ce n'est décidément pas banal...

Nul ne semblait en mesure de poursuivre la discussion, qui s'arrêtait sur cet espèce de flou désagréable. Il était vingt-trois heures passées. La mère Marquet et son fils devaient être fatigués, comme nous.

Quelque part entre Zurich et Altys, un train couchettes filait dans la nuit et peut-être le brouillard, avec à son bord un courtier d'assurance suisse, Robert Louvier, venu discuter des éventuelles indemnisations faisant suite à l'assassinat de son ami Anthony. L'Helvète portait-il un costard

cravate, comme indiqué par madame Marquet ? Prendrait-il un taxi de luxe pour venir jusqu'à Bauluard, ce trou perdu ?...

— Nous allons vous laisser, monsieur et madame Marquet, et nous repasserons demain, au moins pour rencontrer ce monsieur Louvier...

Nos pas crissèrent peu après sur le gravier de la cour. Plus loin, sans doute depuis leurs niches, les trois chiens se contentèrent de grogner. Peut-être s'habituèrent-ils à notre présence, comme nous commençons à l'être avec cet environnement de roc, de garrigue, de vide – le vide du ciel et du canyon, que nous ne voyions pourtant pas depuis la ferme des Marquet, pas plus que depuis le village de Bauluard, plus bas...

Sitôt dans la voiture, le téléphone de Mélanie Kuntz sonna. Décidément une habitude...

— Allô, monsieur Louvier, oui, c'est bien la commissaire Kuntz à l'appareil, je m'attendais à recevoir votre appel...

Elle ne parla plus, écoutant seulement le courtier d'assurance suisse, et se contentant de le saluer sobrement, avant de raccrocher.

— Du nouveau, commissaire ?

— Non, rien, une simple confirmation...

Un petit sourire se dessinait au coin de la bouche de Mélanie Kuntz, et elle agita très légèrement sa tête de droite à gauche, comme pour signifier que tout cela n'était peut-être pas si sérieux, ou, au contraire, d'une insoutenable gravité. Ce mouvement faisait bouger de manière presque imperceptible ses nombreux piercings, dont le plus voyant, une perle noire, était situé entre ces deux narines.

— Philippe, tu prendras à gauche au bout de la piste, j'ai très envie de humer l'air du canyon de Bauluard, depuis le belvédère de Sialas bien sûr... Et tu me rouleras une cigarette en arrivant, car j'ai aussi très envie de fumer. Une histoire de stress, sans doute...

Je sentais effectivement monter en elle une forme de tension, d'agitation intérieure, que seul un proche collègue comme moi pouvait déceler. Elle était sur une piste, une vraie, enfin, et c'était mieux ainsi, nécessaire...

5. Deux mensonges

Un vent venu du nord, léger mais glacial, s'était levé du côté de la route des crêtes, déchirant ici ou là l'épaisse couche de brouillard. On s'était garé exactement à la même place que ce matin, et on avait marché jusqu'au même parapet. Je ne ressentais presque plus le vertige, peut-être parce que le

vide du canyon n'était plus qu'un puits noir et sans fond, comblé par la nuit et le brouillard. C'était jouissif cette maîtrise, toute relative, d'une sensation auparavant pénible...

— Vous voyez, Philippe, je crois qu'on ne ment que pour ce qu'on aime, ou plus encore pour CEUX qu'on aime ! Quand c'est difficile, quand c'est douloureux, c'est qu'il y a de l'amour !

J'y voyais comme une allusion vaguement pertinente à mon vertige qui avait presque disparu, comme si Mélanie Kuntz pouvait lire dans mes pensées... Pour en quelque sorte me protéger de son influence sur moi, j'ai usé d'une répartie quelque peu pathétique...

— Celle-ci, commissaire, vous me l'aviez déjà servie, pas plus tard qu'il y a deux ans, pour une histoire de vengeance dans un couple, vous vous souvenez ?

— Non, Philippe, je ne me souviens pas de cette affaire, mais vous avez toujours eu une meilleure mémoire que moi...

Toujours me rabaisser à des qualités strictement intellectuelles !... Le flair, l'instinct, la poésie, c'était elle, comme d'habitude...

— Et celle-ci, Philippe, je ne pense pas l'avoir déjà servie, comme vous dites... Il me semble qu'à tout mensonge doit forcément répondre un autre mensonge, pour espérer casser la spirale sans fin de l'illusion, la fatalité de la vie...

— Vous êtes bien pessimiste, commissaire, ça ne vous ressemble pas ! C'est peut-être cette foutue météo, ou cet endroit vertigineux...

— Pessimiste ?!... Pas tout à fait, Philippe, pas tout à fait... Parfois, les intentions sont pures, mais les résultats catastrophiques...

Je ne savais plus si elle parlait de sa piste au sujet de l'assassinat d'Anthony Marquet, ou bien si c'était à elle-même qu'elle faisait allusion, et aux conséquences potentiellement tragiques de son enquête, conséquences qu'elle entrevoyait déjà...

— Vérité et justice, commissaire, ne vont pas toujours de pair, c'est cela que vous voulez dire ?

Mélanie Kuntz s'est contentée de grogner, avant de tourner les talons.

— La pause est finie, Philippe, car il nous faut achever le processus en cours... Pour commencer, tu vas appeler Alfred, le patron du Commerce : dis-lui qu'on arrive tout de suite, à son café. Il comprendra pourquoi. Et pour nous, ce sera bientôt l'heure de notre premier mensonge !...

Je savais que, dans ces moments-là, Mélanie Kuntz ne tolérait pas la contradiction, pas même une question, pas même un seul mot... Il était bientôt minuit et le silence serait désormais de mise entre nous deux.

C'est peu dire qu'Alfred fut remué par notre appel, puis encore plus par notre visite nocturne. Dès notre arrivée dans son café, Mélanie Kuntz lui porta en quelque sorte un coup fatal. C'était le premier mensonge...

— Cher monsieur, vous allez nous suivre dès ce soir à Altys, à l'hôtel de police, pour faux-témoignage et peut-être même pour complicité dans l'assassinat d'Anthony Marquet !... En attendant, vous allez répondre à quelques questions, ici et maintenant !...

Le vieil homme devint blanc comme un linge, et il dut s'asseoir bien vite sur l'une des chaises de son bistrot pour ne pas tomber au sol. Mélanie Kuntz poursuivait son étrange réquisitoire.

— Une des photos prises par le jeune Yanis Martin a été analysée par nos services et elle montre sans ambiguïté que c'est bien Antoine Marquet qui était au belvédère de Sialas ce matin, à six heures, au moment de la chute mortelle de son frère Anthony... Alors, monsieur Alfred, êtes-vous toujours aussi sûr de vous ? Confirmez-vous qu'Antoine Marquet se trouvait dans votre établissement, aujourd'hui à six heures, et qu'il ne l'a quitté qu'une demi-heure plus tard, comme tous les matins ?!

— Je savais que tout ça allait me retomber dessus ! Je l'ai fait pour Antoine, parce que je le connais depuis qu'il est tout minot, et parce que c'est un gamin du village, quelqu'un de la famille, pour ainsi dire... Mais je vous assure, commissaire, qu'il n'a pas pu tuer son frère, pas lui !

— On avance, monsieur Alfred, on avance... Mais vous ne me dites pas encore toute la vérité, n'est ce pas ?!...

Le patron du café du Commerce fit mine de se relever, comme pris d'un brusque sursaut de rage, mais il se ravisa aussitôt, se contentant de quelques paroles sifflées entre ses dents.

— Et vous, commissaire, à quoi ça vous avancera de connaître la vérité ?...

Puis il se prit la tête entre les mains et pleurnicha doucement. L'atmosphère, dans la salle obscure du café, devenait irrespirable. Mélanie Kuntz me chuchota à l'oreille quelques paroles, elle aussi...

— Philippe, sortez et appelez les colonels Pointreau et Dumoulin. Dites-leur de venir ici, immédiatement. Dites aussi à Dumoulin de faire venir le jeune Yanis, et tant pis s'il rechigne à la tâche !

Dehors, sur la place centrale du village, on voyait maintenant un ciel tout étoilé au travers de la haute frondaison des platanes. Le vent du nord avait fini de balayer le brouillard et des étoiles scintillaient doucement entre les larges feuilles frémissantes.

Comme prévu, les deux colonels râlerent, au moins pour la forme, mais ils obtempérèrent, et sans tarder. Ils étaient l'un comme l'autre des fonctionnaires consciencieux, et ils savaient sentir ce point de bascule propre à chaque enquête, ce moment précis qui ne tolérait aucune discussion, aucun manquement, j'étais bien placé pour le savoir...

À l'intérieur du café du Commerce, Alfred semblait somnoler sur sa chaise, puis il se remettait à sangloter, se mouchant parfois bruyamment, dans un grand mouchoir blanc. J'avais l'impression d'étouffer, littéralement.

— Commissaire, est-ce que je peux prendre l'air à nouveau, quelques minutes seulement ?... J'ai vu que le café du Cairn était encore ouvert, un peu plus haut dans le village...

— Allez-y Philippe, allez-y... De toute façon, il n'y a plus rien à faire maintenant, à part attendre, attendre de proférer notre second et dernier mensonge ! Celui-ci, on le fera au petit matin, à un moment bien précis, et quand nos deux colonels et le jeune Yanis seront là, avec nous...

Je n'ai rien trouvé à répondre à Mélanie Kuntz. Elle devenait si mystérieuse, presque inquiétante... J'ai traversé la place silencieuse, tout juste bercée par le frou-frou des feuilles et des étoiles, là-haut. Je suis arrivé devant l'entrée du camping du Cairn, avec son café du même nom, dans ce chalet moche et bariolé, dont la porte était grande ouverte. On entendait déjà le chahut des jeunes grimpeuses et grimpeurs, à l'intérieur.

Certains buvaient de la bière, assis au comptoir. Il y avait autant de monde derrière que devant. Beaucoup, d'ailleurs, passaient d'un côté à l'autre.

— Salut, monsieur le policier ! Une pression ? Demi ou sérieux ?

— Un sérieux, merci.

D'autres avaient poussé les chaises et les tables, tout au fond de la salle, et ils s'amusaient à grimper le long d'un mur, en s'agrippant aux fins interstices entre les planches du chalet, puis carrément au plafond, en pinçant les poutres du solivage. Parfois, un de ceux-là tombait lourdement sur le sol, plat-dos, mais toutes et tous étaient tellement imbibés d'alcool que cela finissait en franche rigolade.

— Alors, monsieur le policier, y a du nouveau sur l'enquête ?

— Ça se pourrait... Vous verrez bien, demain matin, si vous arrivez à vous lever !

Je laissais quelques pièces sur le comptoir et sortais dans la rue. Il y avait deux grands oriflammes verts qui encadraient l'entrée du camping. Ils claquaient au vent du nord.

Sur la place centrale du village de Bauluard, j'ai aperçu exactement les deux mêmes oriflammes, mais blancs, de chaque côté de l'entrée de l'office du tourisme, voisine de la mairie... Verts et Blancs n'avaient pas oublié de marquer leurs territoires, et ça me faisait bizarrement sourire. Peut-être l'effet doucement euphorisant de cette bière un peu trop fade ?...

— Vous auriez pu vous absenter un peu plus longtemps, Philippe, il va falloir encore patienter...

— Oh, je suis finalement bien ici, et je crois que je vais somnoler un peu, comme Alfred...

— Je vous réveillerai quand nos deux colonels seront là.

J'ai dormi d'un sommeil de plomb, impossible à quantifier côté horaire... Tout à coup, des phares jaunes et blancs s'agitaient dehors, sur la place du village.

— Les voilà ! Debout Philippe !

Le patron du Commerce, lui, demeurait recroquevillé sur sa chaise, comme à moitié assommé. Il ne réagit même pas à l'entrée tonitruante des deux colonels de gendarmerie.

— Ah, vous êtes là, commissaire ! Il va falloir nous faire un point précis de la situation, parce que quand même !...

— Asseyez-vous, cher colonel Dumoulin, et vous aussi cher Pointreau... Approche Yanis, n'ai pas peur ! Assieds-toi là, entre les deux colonels... Et vous, monsieur Alfred, allez donc nous faire des cafés ! Ce sera un double expresso pour moi, bien serré ! Et vous, messieurs ?

— Pareil, il faudra bien ça...

Mélanie Kuntz semblait animée d'une énergie quasi surnaturelle, surtout après bientôt vingt-quatre heures sans dormir. Peut-être à cause de cela, qui sait ?...

Le patron du Commerce a claudiqué jusque derrière son comptoir, puis nous a servi des cafés forts et brûlants, d'une main un peu tremblante. Avec l'arrivée des deux colonels et du jeune Yanis, on aurait presque cru que le café avait déjà ouvert ses portes. Ceci dit, il était cinq heures passées, et on ne devait pas être loin de la réalité...

Le jeune Yanis était abasourdi, mutique, blafard. N'eut été la différence d'âge, la ressemblance avec Alfred, le vieux patron du Commerce, était assez frappante.

— Bon, messieurs les colonels, il est l'heure de notre second mensonge !

— Commissaire, s'il vous plaît, cessons ces enfantillages et veuillez nous expliquer à quoi rime ce cirque !?...

— Oh, la ferme, Dumoulin ! Je ne vous ai pas fait venir jusqu'ici, en pleine nuit, pour vous entendre râler à tout bout de champ ! Soyez donc un peu joueur, et patient, je vous en prie...

Nul n'osa plus répondre. Mieux, le colonel Dumoulin semblait rassuré par le ton que venait d'utiliser Mélanie Kuntz à son endroit, un ton sans fioriture auquel il était finalement habitué...

— Et maintenant, messieurs, je vous demande de vous taire ! Et pas un mot tant que je ne vous aurai pas fait signe !...

Dans un silence total, la commissaire composa un numéro de téléphone. Tout le monde était assis autour de la même table, tasse de café en main, et regardait fixement Mélanie Kuntz. Alfred venait de se rasseoir, à ma droite.

— Oui, allô madame Marquet, ici la commissaire Kuntz. Oui, c'est urgent... Oui, je sais que votre fils n'est plus avec vous, car c'est l'heure de la traite... Ce n'est pas grave, vous lui répéterez juste ce que je vais vous dire, à savoir que nous avons fini par faire avouer le jeune Yanis... Au bout d'une longue garde à vue, il a reconnu avoir coupé la corde de votre fils Anthony. Il était bien sûr le principal suspect, car le dernier à avoir vu votre fils vivant, et le seul à prétendre avoir aperçu l'assassin... Mais un faisceau d'indices concordants a fini par nous convaincre de sa probable

implication dans le meurtre d'Anthony, jusqu'à ce qu'il finisse par avouer... J'espère que c'est un soulagement pour vous, madame Marquet, comme ça l'est pour nous, et comme ça le sera pour votre fils Antoine, quand il l'apprendra... D'accord, madame Marquet, nous passerons vous voir tout à l'heure, à la ferme, comme promis... À très bientôt, madame Marquet...

Le silence paraissait suspendu aux lèvres menues de Mélanie Kuntz. Sur son cou et ses avant-bras, jusque sur ses mains, les étranges tatouages de sa peau semblaient s'animer, sans doute à cause de la lumière un peu vacillante de l'ampoule du plafond, la seule du café du Commerce. Un sourire presque carnassier déforma cette même petite bouche de Mélanie Kuntz et mit fin à l'insoutenable tension de ce grand vide sonore.

— Le second et dernier mensonge a été proféré, messieurs, vous pouvez maintenant parler ! Ah, et bien, vous voyez, je commence presque à m'amuser, pas vous ?!... Malheureusement, je sais que nous sommes là pour travailler, et que la partie qui vient sera sans nul doute la plus délicate à gérer, vitale à bien des égards !... Je compte sur vous, messieurs, et vous allez vite comprendre pourquoi ! ...

Sur ordre de Mélanie Kuntz, nous avons pris nos véhicules, pour rouler jusqu'au belvédère de Sialas. Là, elle a demandé au colonel Pointreau et à l'un de ses gendarmes de haute montagne de se positionner derrière le parapet, juste au-dessus du relais de l'Ange, bien accroupis, de manière à ne pas être vus depuis le haut.

Les autres, dont moi, ont roulé avec tous les véhicules, jusqu'au belvédère suivant, à moins de cinq cents mètres de distance. Nous avons quitté le parking pour marcher jusqu'au bord de la falaise, vers un promontoire situé pile en face du belvédère de Sialas, avec une vue imprenable sur la voie de l'Ange, exactement là où le jeune Yanis se trouvait, vingt-quatre heures plus tôt...

L'aube pointait à peine. De là où on était, on percevait les masses sombres des deux gendarmes de haute montagne, sous le parapet, bien cachés.

— Et maintenant, messieurs, patientons encore un peu...

Nous avons dû attendre une petite demi-heure à peine, mais elle sembla durer toute une journée, presque toute une vie... Et puis, soudain, on entendit des pneus crisser sur le gravier du parking de Sialas, et le moteur d'une voiture s'arrêter. Aussitôt après, une silhouette d'homme est apparue au-dessus du parapet, le franchissant sans tarder. Se dressant alors de tout son haut au-dessus du vide du canyon de Bauluard, au-dessus de la voie de l'Ange, tel un Christ en croix, l'homme fut prêt à sauter...

On a juste eu le temps d'entendre le jeune Yanis crier « c'est lui ! » et l'homme hurler « connard ! », sans toutefois savoir de qui exactement l'un et l'autre voulaient parler, puis tout s'est précipité... Le colonel Pointreau et le gendarme de haute montagne présent avec lui ont jailli de leur

cachette, tels deux tigres sur leur proie, ceinturant in extremis l'homme avant qu'il ne fasse le grand plongeon, fatal...

— Ah, ben quand même, on y arrive !...

Ce fut la seule réaction du gros colonel Dumoulin, mais je savais, comme Mélanie Kuntz, qu'il fallait prendre ces quelques rares mots comme une marque de contentement de sa part, peut-être même d'admiration... Les mots devaient lui manquer, face à tant de surprises... Et ce n'était pas fini !

Tout le monde se retrouva bien vite sur le parking du belvédère de Sialas. Là, assis par terre, il y avait Antoine Marquet, le visage un peu tuméfié, pleurant misérablement, comme un enfant malheureux.

— Il s'en est fallu de peu pour qu'il réussisse à se foutre en l'air, ce connard ! Bravo pour votre intervention Pointreau, bravo, un vrai plaquage de rugby !

— Je ne suis pas certaine, colonel Dumoulin, que l'adjectif « connard » soit le plus approprié, en tout cas pour ce qui concerne monsieur Antoine Marquet, ici présent...

— Décidément, commissaire, vos méthodes et vos paroles se ressemblent : mystérieuses les unes comme les autres, pour ne pas dire franchement incompréhensibles ! Et je crois que, pour une fois, Dumoulin n'a pas tort : il s'en est effectivement fallu de peu qu'on ne maîtrise cet homme... Et alors, si ça n'avait pas été le cas, je n'aurais pas donné cher de nos carrières à tous...

Mélanie Kuntz coupa sans ménagement le chef des gendarmes de haute montagne.

— Oh, la ferme Pointreau, vous n'allez pas vous y mettre aussi !

Le colonel de la prestigieuse gendarmerie de haute montagne fut tout aussi mutique que le bon gros Dumoulin tout à l'heure, au café du Commerce. Ce dernier tenta d'ailleurs d'amadouer son collègue, en le créditant d'une petite caresse sur sa joue, un geste un peu curieux en pareille circonstance, entre deux hauts gradés de la gendarmerie nationale...

— Allons, Pointreau, madame la commissaire nous a permis d'arrêter le coupable, c'est bien là l'essentiel...

— « Coupable », dites-vous colonel ? Pas plus que « connard », assurément... Mais ça, je crois que seul le passager suisse, en provenance de Zurich et arrivant dans moins de deux heures à la gare d'Altys, sera en mesure de nous le confirmer...

— ?

— ??

6. De Bauluard à Altys

Le soleil dardait ses premiers rayons de derrière les montagnes quand nous sommes arrivés, au grand complet, à la gare d'Altys. Les deux colonels faisaient semblant de boudier, mais on commençait à les connaître, alors on ne s'inquiétait plus... Le jeune Yanis et le vieil Alfred, tels un fils et son père, demeuraient silencieux, tout comme Antoine Marquet, plus renfermé que jamais. Seule Mélanie Kuntz parlait et parlait encore. Elle le fit durant tout le trajet, expliquant dans les moindres détails les tenants et les aboutissants de notre enquête, ce qu'elle avait pressenti aussi, depuis un moment, et qui expliquait sa petite mise en scène finale...

Nous cueillîmes Robert Louvier, le courtier d'assurance suisse, à la sortie de son train, sur un quai de gare plutôt désert. Avec sa grande veste marron, son costard cravate sombre et sa belle chemisette bien blanche, il détonait dans cette ville entre mer et montagne, plutôt sportive et décontractée... Ah, il avait aussi une mallette en cuir noir, très classe...

Et il aurait certainement appelé un taxi de luxe si nous n'avions pas été là, à l'attendre. Il ne fut nullement affolé, ni même surpris, par cet accueil policier. C'était le genre d'individu à ne jamais perdre son sang-froid, avec ce visage impassible, un peu comme Anthony Marquet pendant ses solos d'escalade. Concentré et ailleurs. Concentré car ailleurs, peut-être...

Durant sa garde à vue, en présence de Mélanie Kuntz, des colonels Pointreau et Dumoulin et de moi-même, Robert Louvier se montra d'ailleurs très coopératif et très précis dans ses explications.

À vrai dire, lui n'avait rien à se reprocher, pas plus que les autres dans cette affaire peu banale... Le courtier d'assurance suisse finit par nous convaincre, au moins sur l'étrangeté de tout ça, en nous lisant l'une des nombreuses lettres que lui envoyait régulièrement son ami Anthony Marquet. Celle-ci datait de moins d'un mois, et il s'agissait de sa toute dernière, la dernière avant sa mort.

« Mon cher Robert, mon ami, mon frère de mes débuts en escalade, ma vraie vie, la seule... Dans un mois, c'est mon anniversaire : cinquante balais, tu te rends compte !? On peut dire que je suis vieux, oh oui, ça on peut le dire... Je suis même un vieux CONNARD !... Antoine me le dit souvent, et il n'a finalement pas tort, comme toujours ! Et oui, je ne suis plus que le reflet de moi-même, c'est comme ça, je le sais depuis longtemps, et tu le sais aussi bien que moi... L'alcool ne fait que dissoudre encore un peu plus ce semblant de vie qui me reste... La ferme de papa ne m'a pas redonné le goût de continuer, bien au contraire, et je sens que je suis un poids pour tout le monde, ici aussi... Je n'ai su leur apporter que mon fric, rien de plus, et ça ne suffit pas pour être heureux... Les jeunes de Bauluad essaient de me raccrocher tant bien que mal à l'escalade, au rocher, encore une fois, alors je fais semblant, je mens... Je ne sais faire que ça, mentir, à eux comme à moi !... Hier, je suis tombé, à la ferme, sur le contrat d'assurance que tu m'as fait signer, juste après l'AVC de papa, il y a deux ans... Avec une fascination morbide, j'ai épluché les conditions en cas de décès. Je ne sais pas comment tu fais pour travailler dans les assurances, c'est

tellement sinistre, beurk !... Enfin, figure-toi que le suicide n'ouvre droit à aucune indemnisation, rien, que dalle... Pourtant, je te le dis haut et fort, Robert, mon ami, je vais quand même me suicider, on en a déjà parlé, tu sais que je le ferai, avec la même détermination que pour mes solos ! ... Ce n'est finalement pas si différent, à quelques millimètres près, presque rien du tout !... Mais pas question de me faire entuber par cette saloperie de compagnie d'assurance qui a pondu ce putain de contrat que j'ai signé quand même !... Tu m'entends bien, Robert : PAS QUESTION !... J'en ai parlé à Antoine, qui m'a traité de fou et de connard, comme d'habitude... Maintenant, il me surveille encore plus, jour et nuit, pour pas que je fasse ma grosse connerie, comme il dit... Il a aussi parlé d'un séjour en hôpital, pour me soigner... Crois-moi qu'il n'aura pas le temps de m'envoyer chez les fous, je me foudrai en l'air avant !... Quand je lui ai dit ça, il a menacé de faire pareil que moi, quelle originalité !... Ma foi, on a bien commencé l'escalade ensemble, notre vraie vie, la seule, alors pourquoi ne pas mourir ensemble ? Mais je ne suis pas sûr qu'il ait le cran faire ça... C'est comme pour le solo, il n'osera jamais... Mais pour me surveiller, là, il est le champion ! Pour tromper mon monde, je me suis mis à regrimper, à m'entraîner, comme pour de vrai, et j'ai même promis à un petit jeune bien sympathique, un photographe qu'il dit, de refaire le solo de l'Ange... Tu te souviens ?!... On l'a faite ensemble, cette putain de voie !... Oh, c'était il y a bien longtemps, et c'était l'un de mes premiers succès, devant la caméra, en solo bien sûr, et pieds nus ! ... Ici, au village, je vois bien qu'on me surveille, sûrement à la demande de mon frère : il a jamais pu me faire confiance, toujours à me protéger, pire que papa et maman !... Même ce bon vieux Alfred, le patron du Commerce, me surveille depuis son troquet, et comme j'y passe toujours autant de temps, crois-moi qu'il m'a bien à l'œil !... Ah, tu vois, mon Robert, je deviens parano, complètement fou en plus d'être un vieux connard !... Encore mon frère qui a raison, comme toujours !... Bref, il est grand temps d'en finir... Tu leur diras, à tes collègues de Suisse ou du Panama, à tous ces enculés d'assureurs qui m'ont fait signer leur merde de contrat, qu'Anthony leur pisse à la raie !... Ils le cracheront, leur fric, crois-moi !... Car mon suicide n'en sera pas un, et je sais que toi, mon ami, mon frère, mon Robert, tu sauras garder le secret... Adieu mon pote. Ton Anthony, pour toujours. »

Mais l'amitié avait ses limites, du moins pour quelqu'un comme Robert Louvier.

Notre enquête fut bouclée, Antoine, ses parents et Alfred condamnés à quelques mois de prison avec sursis pour faux-témoignage et tentative d'extorsion à l'assurance, le contrat suisse et panaméen d'Anthony annulé, la ferme des Marquet vendue, les deux vieux placés en EHPAD, leur fils en hôpital psychiatrique, où il mourut quatre ans plus tard, peu après ses parents et dans un état de démence avancée, clamant toujours et encore qu'il avait bien tué son frère en coupant la corde de ce dernier, alors que toutes les expertises techniques et autres analyses plus poussées des photos du

jeune Yanis montraient sans ambiguïté aucune qu'il avait au contraire tenté, ce matin-là, au belvédère de Sialas, et après avoir été prévenu par Alfred du départ précipité de son frère, de sauver Anthony d'une mort certaine, alors même que ce dernier venait de cisailer volontairement sa propre corde, aux trois quarts, juste assez pour qu'elle rompe une fois qu'il serait suspendu au bout et qu'il se serait suffisamment agité, faisant alors croire à un meurtre plutôt qu'à un suicide, tout cela pour que la ferme familiale puisse bénéficier d'une indemnisation de l'assurance suisse et panaméenne...

Quant au cinq cordes coupées, l'après-midi de ce même jour dramatique, sur cette petite falaise située au fin fond du canyon de Bauluard, et bien les spécialistes conclurent qu'elles l'avaient été par la lame du couteau de chasse d'Anthony Marquet, qui là encore nia tout en bloc. On supposa qu'il avait fait ça pour essayer d'écarter le jeune Yanis de la liste des potentiels suspects, ou bien encore pour accréditer un peu plus la thèse d'un mystérieux coupeur de corde, dans le but de définitivement convaincre la police et la compagnie d'assurance du meurtre d'Anthony... Allez savoir ce qui s'est passé dans sa tête... Quoi qu'il en soit, cette partie de l'enquête fut classée sans suite. Il faut dire qu'il n'y avait pas de victime, seulement quelques menus dégâts matériels, c'est-à-dire les cinq cordes coupées. Les Verts ne portèrent pas plainte, contrairement aux Blancs, mais eux contre le colonel Dumoulin, qui, estimaient-ils, avait ce soir-là outrepassé ses droits... Lui n'en a rien à foutre : il est confiant du verdict et sera à la retraite en fin d'année... Et puis, il peut compter sur le témoignage de son collègue et ami, le colonel Pointreau, qui vient d'être promu général, toujours au sein de la prestigieuse unité de gendarmerie de haute montagne.

Peu après cette affaire de « l'étrange suicide d'Anthony Marquet », Mélanie Kuntz et moi, nous nous sommes inscrits à une salle d'escalade, qui venait d'ouvrir, à moins de cinq cents mètres de l'hôtel de police d'Altys. Cela lui plaît de reprendre la grimpe, et moi j'essaie de perdre quelques kilos, tout en soignant mon vertige...

Entre deux voies, nous regardons parfois de vieux films d'Anthony Marquet, du temps où celui-ci grimpait en solo sur les falaises du canyon de Bauluard. On a toujours autant de mal à croire qu'un être humain puisse s'adonner à de telles folies.

Inspecteur Philippe Nortier – PJ d'Altys

Une femme

1. Un mort français et un téléphérique suisse

Si ce monde est aussi stupide et brutal qu'on le dit, alors Jo aurait certainement pu en être le roi. Jonathan Boisleury, le roi des cons et des violents... Surtout quand il avait bu un coup de trop, c'est-à-dire tous les jours, ou presque. Pour s'en convaincre, il nous avait suffi de quelques témoignages, de ses voisins notamment.

— De là, commissaire, à se faire poignarder de la sorte...

— Légitime défense, mon petit Philippe, légitime défense... Tu verras qu'il y a, dans tout ça, quelque chose de ce genre...

Peut-être Mélanie Kuntz avait-elle raison... D'ailleurs, les premières expertises, menées sur la scène du crime, allaient plutôt en son sens.

Là où nous nous trouvions, au cœur d'un quartier populaire du nord-ouest d'Altys, dans un petit appartement loué par Jo – un logement social –, il y avait du sang un peu partout, de la salle à manger à la cuisine en passant par l'unique chambre, là où le corps de la victime avait été retrouvé, au pied de son lit. Du sang en abondance, donc, et pas seulement celui de Jo.

D'après le docteur Paul Naref, qui supervisait sur place l'équipe médico-légale, le corps de Jonathan Boisfleury présentait, en plus de ses nombreuses plaies, de multiples ecchymoses. Sans compter que ses habits avaient été déchirés, et ce en plusieurs endroits. Tout cela laissait à penser qu'il y avait eu lutte, juste avant les dix-huit coups de couteau, fatals pour Jo.

Quant à l'arme du crime, un solide cran d'arrêt retrouvé dans ce même appartement, il appartenait, sans aucun doute possible, à Jonathan Boisfleury. Ses empreintes avaient d'ailleurs été retrouvées, sur le manche du couteau. Mais il y avait aussi celles de sa compagne, Jenny Cortoni, une jeune femme d'origine italienne, déjà connue de la police pour quelques faits de vols à l'étalage. Désormais, elle était la principale suspecte du meurtre de Jo. Elle était donc activement recherchée, évidemment.

Il y avait aussi les empreintes d'une troisième personne, pas encore identifiée celle-là. Contrairement à Jo et Brindille – le surnom de Jenny Cortoni, du fait de sa faible corpulence –, cette personne-là n'était a priori pas encore connue des services de police. Et pourtant, il allait bien falloir la retrouver, elle aussi...

On a laissé le docteur Paul Naref et son équipe effectuer leurs derniers relevés, dans le petit appartement de Jo. Le corps de la victime, lui, n'allait pas tarder à être emmené jusqu'à l'institut

médico-légal, pour son autopsie. À Mélanie Kuntz qui refusait d'écouter plus longuement l'une de ses sempiternelles litanies quant à l'état du cadavre et autres descriptions cliniques des nombreuses plaies de la victime, le docteur se mit à chantonner à tue-tête, et ce avec le plus grand sérieux.

— C'est une poupée, qui fait non, non, non, non, non, non...

Sacré Paul Naref, il ne se contentait pas d'être le sosie quasi parfait du célèbre chanteur pop, il le jouait aussi, avec la même perfection !

— On se rappelle demain, cher docteur, en fin de matinée, quand vous aurez fini l'autopsie du corps...

Les hautes silhouettes grisâtres des immeubles se découpaient dans le ciel azur de cette belle fin de journée. On était le vingt septembre, premier jour d'automne. Ma montre affichait presque dix-neuf heures. Le docteur Paul Naref estimait que Jonathan Boisfleury avait été poignardé aux alentours de dix-sept heures. Maintenant, la nuit ne tarderait pas à tomber. Pourtant, il y avait encore, dans l'air encore limpide, comme un parfum d'été.

C'était peut-être dû à la présence, toute proche, du canal de Richaume, qui relie d'est en ouest les deux rivières traversant Altys, la Meuvre et la Savogne. Mélanie Kuntz et moi, on a suivi, à pied, le chemin de halage. De grands peupliers, plantés de part et d'autre du canal, froufroutaient. Malgré l'absence du soleil, déjà couché, il y avait, à nos côtés, l'eau, belle, calme, scintillante...

— Commissaire, vous ne voulez vraiment pas prendre la voiture ?

— Non, non, mon petit Philippe, c'est à moins d'un kilomètre, on peut bien faire le trajet à pied ! Et puis, à en croire leurs voisins, Brindille et Jo ont dû emprunter ce même chemin, tout à l'heure, pour rejoindre leur appartement, après leur journée de travail...

On a donc continué, à pied, jusqu'à la zone commerciale de la Confluence, là où Jonathan Boisfleury et Jenny Cortoni travaillaient, lui au Carrefour, elle au Decathlon. Un peu plus à l'ouest, le canal de Richaume rejoignait la Savogne, d'où le nom de cette zone commerciale.

Le Decathlon fermait ses portes à dix-neuf heures, mais la commissaire avait fait appeler la gérante, pour qu'elle reste un peu, le temps qu'on l'interroge. Elle nous attendait, seule sur un grand parking, devant le rideau baissé de son magasin. Nous voyant arriver, elle jeta, sur le bitume, une cigarette à moitié consumée, puis elle l'écrasa, à la hâte.

— Bonjour madame. Commissaire Kuntz.

— Inspecteur Nortier. Enchanté.

— Bonjour. Maëlys Luret. Je vous attendais. Entrons, nous serons plus au calme à l'intérieur, dans mon bureau...

Elle était jeune, à peine la trentaine, blonde, fluette et plutôt nerveuse, sans doute à cause des responsabilités inhérentes à son poste de gérante. Il faut dire que notre présence, à ses côtés, ce soir-

là, n'était pas de nature à la rassurer. Quant aux circonstances de notre venue, elle en avait eu brièvement connaissance, par le biais du collègue de la PJ qui l'avait eue par téléphone, tout à l'heure.

— Ça fait longtemps que madame Jenny Cortoni travaille dans votre magasin ?

— Presque six mois. Son CDD devait s'achever le cinq octobre.

— Tout se passe bien avec elle ?

— Avec elle, oui...

— Pas avec son compagnon, c'est cela ?

— Oui, c'est exactement cela. En plus d'être alcoolique au dernier degré, il était infect, tout le monde ici vous le dira, et pas seulement les salariés de mon enseigne ! Mais bon, lui était en CDI, donc pas facile à déloger... Ceux de Carrefour, aujourd'hui, doivent s'en mordre les doigts !

Je m'abstins de toute remarque – ironique – quant à l'absurdité de cette dernière phrase prononcée par Maëlys Luret, ou quant à la solution – radicale celle-ci – trouvée par la compagne de Jo et la mystérieuse troisième personne ayant laissé ses empreintes sur le couteau du crime. La gérante du Decathlon, elle, tenta maladroitement de rectifier le tir, au moins sur le premier point...

— Enfin, je voulais dire qu'ils *devaient* s'en mordre les doigts, malheureusement pour monsieur Boisfleury...

— Est-ce qu'il se montrait violent avec sa compagne, quand il était saoul notamment ? D'après leurs voisins, cela arrivait souvent...

— Oh que oui... Et il l'a même été jusqu'à l'intérieur de mon magasin ! Cette année, j'ai d'ailleurs dû déposer deux mains-courantes, à la gendarmerie la plus proche, histoire de marquer le coup, si j'ose dire...

Petit silence gêné après ce bon mot, pas tellement du goût de Mélanie Kuntz, à voir son visage crispé...

— Oui, madame Luret, nous avons eu vent de ces deux mains-courantes... Et sinon, Jenny Cortoni, durant ces presque six mois à vos côtés, et malgré ce compagnon infect, comme vous dites, avait-elle pu nouer des contacts avec certains autres salariés de votre Decathlon ?

— C'est bien ce qui provoquait les colères de son compagnon ! En plus de son goût immodéré pour les alcools forts, il était jaloux de tout le monde, une vraie teigne ! Jenny, elle, était plutôt du genre discrète et timide, mais dès qu'elle adressait la parole à un collègue, ou même à un client, monsieur Boisfleury le savait, et se mettait aussitôt en rogne... C'est à croire qu'il la faisait surveiller, ou bien qu'il avait dissimulé une caméra, ici, dans mon magasin !

— Revenons-en plutôt à ces deux mains-courantes, que vous évoquiez tout à l'heure... Qu'est-ce qui a motivé leur dépôt, par vous, à la gendarmerie la plus proche ?

— Vous n’avez pas eu le détail, par le biais de vos collègues brigadiers ?

Mélanie Kuntz leva les yeux au ciel. Elle savait comment ce genre de main-courante était traitée, que ce soit par la gendarmerie ou par la police... Quant à la communication entre ces deux vénérables institutions, inutile de préciser qu’elle s’avérait toujours aussi compliquée, pour ne pas dire conflictuelle.

— Disons que non, et c’est bien pour cela que je vous pose la question...

— La première fois que monsieur Boisfleury a dépassé les bornes, c’était en avril de cette année, quelques jours après l’arrivée de Jenny. Elle, je l’avais mise au rayon des chaussures de sport pour hommes, avec Adrien Romantin, un jeune stagiaire, qui s’était proposé de l’aider, parce que lui s’y connaissait mieux qu’elle pour ce genre de produits... Enfin, bref, Jonathan Boisfleury a eu vent qu’ils travaillaient ensemble, dans le même rayon, et il est allé s’imaginer un je-ne-sais-quoi entre eux deux... Résultat, il s’est pointé, puant l’alcool à plein nez, dix minutes avant que Jenny n’ait fini sa journée de travail. Il a piqué une crise, au beau milieu du rayon, alors qu’il y avait là une bonne dizaine de clients...

— Il en est venu aux mains avec elle ?

— Mais oui, il a essayé de gifler Jenny ! J’ai su plus tard qu’il la frappait, assez souvent, et particulièrement quand il avait bu. Ce jour-là, c’est surtout avec le jeune stagiaire que ça a failli tourner vinaigre...

— Seulement *failli* ?

— Oui, heureusement... Un de nos vigiles, Mamadou Koualy, est intervenu à temps. Il a réussi à calmer tout le monde.

Je voyais Mélanie Kuntz hocher de la tête tout en tournant imperceptiblement cette dernière vers moi, par intermittence. C’était sa façon à elle – discrète – de me dire de prendre des notes, et surtout des noms, ceux du jeune stagiaire et du vigile, par exemple, ce que je faisais, consciencieusement, sur les pages de mon petit carnet à spirale.

— Et la deuxième fois que Jonathan Boisfleury a dépassé les bornes, c’était quand ?

— Au début de cet été, il y a un peu plus de deux mois. Je venais juste d’embaucher quelqu’un pour le rayon montagne, Agnès d’Authier il me semble, j’irai vérifier son nom de famille... Enfin, bref, elle et Jenny se sont tout de suite très bien entendues. Pourtant, tout semblait les opposer. Jenny avait vingt-cinq ans et Agnès dix de plus. La première était plutôt effacée, écrasée par son imbécile de compagnon, la seconde était une femme forte, et même dure. D’ailleurs, ça n’a pas du tout fonctionné, avec la clientèle, et surtout avec moi ! Elle était beaucoup trop cassante, sans compromis, toujours à remettre en cause les ordres et les consignes. Un peu vulgaire, aussi... Bref,

elle est partie, moins d'un mois après être arrivée, avant la fin de sa période d'essai. Elle a rigolé moqueusement quand je lui annoncé que son contrat s'arrêtait là...

— Vous n'aviez pourtant rien décelé au moment de l'embauche ?

— Elle était guide de haute montagne, l'une des rares femmes en France à avoir ce prestigieux diplôme. Pour le rayon montagne, dans un Decathlon, c'était inespéré... Alors j'ai signé, tout de suite, mais quand même pas un CDI ! Elle prétendait avoir besoin d'un travail et d'un revenu stables, au moins pour un temps, parce qu'elle venait de se séparer de son conjoint, et que lui avait la garde de leur fils de dix ans, ici à Altys, et qu'elle n'avait plus de logement fixe, pour l'instant... Je n'ai pas insisté, c'était sa vie, ses affaires personnelles, ses problèmes à elle... Sa connaissance du matériel de montagne était évidente, et, pour être tout à fait franche, il n'y a que ça qui m'intéressait.

— Et donc, son amitié avec madame Jenny Cortoni, ici dans votre magasin, a de nouveau provoqué l'ire de monsieur Boisfleury ?

— Et oui, même topo ! Il est arrivé en fin de journée, complètement ivre, incontrôlable, racontant tout et n'importe quoi, et ce en plein milieu du magasin, et en présence de la clientèle, comme d'habitude... Pour cette seconde fois, c'est un autre de nos vigiles, Lubomir Azoureff, qui a évité le pire.

Je continuais à prendre des notes, maintenant le nom de cette guide de haute montagne, puis celui de ce deuxième vigile... La gérante du Decathlon de la Confluence, elle, dans cette zone commerciale au nord-ouest d'Altys, derrière ses petites lunettes toutes rondes, nous regardait d'un œil mauvais, comme si sa présence, ici, ce soir, près d'une heure après la fermeture de son magasin, était de notre seul fait. Mélanie Kuntz continua pourtant, sans sourciller, mais sur un ton nettement plus hargneux, histoire de ne pas se laisser marcher sur les pieds par cette petite jeunette, sans doute.

— Après le départ d'Agnès d'Authier de votre Decathlon, est-ce que vous savez si Jenny Cortoni et elle ont continué à se voir ?

— Je serais tentée de vous répondre, commissaire, que ce qui se passe en dehors de mon établissement ne me regarde pas... Mais bon, comme vous l'auriez de toute façon appris tôt ou tard, autant donc vous rapporter ce que m'a confié Jenny lorsqu'elle s'ouvrait à moi, ce qui était rare...

— Alors, quoi ?

— Alors oui, cet été, Jenny a revu Agnès d'Authier, et même plusieurs fois...

— Où ?

— À la Boîte Noire, là où habite actuellement Agnès d'Authier, de ce que j'ai compris... Enfin, je devrais plutôt dire là où elle *squatte*...

La Boîte Noire, toute une histoire, vieille de plus de vingt ans ! Squat, ZAD, atelier en plein air, repère d'anars, d'écolos, de gauchistes, de cultivateurs de cannabis, aussi... Mélanie Kuntz avait à nouveau levé les yeux au ciel, et elle soupirait bruyamment à la simple évocation de ce lieu problématique d'Altys, à savoir cette friche industrielle coincée entre deux bretelles d'autoroute, et située non loin d'ici.

— Est-ce que Jonathan Boisfleury était au courant que sa compagne continuait de voir Agnès d'Authier en dehors de votre magasin ?

— J'imagine que non, sinon on aurait déjà eu à subir ses foudres... Agnès d'Authier ne travaillait plus ici, et ce depuis plus d'un mois, mais cet imbécile m'aurait quand même rendue personnellement responsable des fréquentations de sa compagne, y compris en dehors de mon Decathlon, soyez-en sûr !

— Bon, très bien, on va en rester là pour ce soir. Évidemment, madame Luret, je vous demande de vous tenir à la disposition des enquêteurs, au cas où ceux-ci, dans le cadre des investigations sur la mort de monsieur Boisfleury, soient amenés à vous recontacter...

— Évidemment. Vous avez mon numéro, n'est-ce pas ?

— Oui.

On s'est quittés ainsi, froidement, pour le moins, dans ce sinistre Decathlon de la non moins sinistre zone commerciale de la Confluence. Mélanie Kuntz était de mauvais poil, ça se voyait à son visage tendu, ses yeux mi-clos, son regard noir. Une fois dehors, mutique, elle m'a ordonné de passer devant, d'un geste du bras passablement brusque. Le chemin de halage était plongé dans une demi-obscurité. L'eau du canal était très sombre, presque noire. Je sentais, dans mon dos, la frêle silhouette de la commissaire, raide et silencieuse, marchant tel un robot.

Après une dizaine de minutes, interminables, nous avons atteint l'immeuble où avait été poignardé, trois heures plus tôt, celui qu'on appelait Jo. Toutes les voitures de police étaient parties, sauf notre petite C4, bien sûr.

— Direction la Boîte Noire, Philippe.

— On ne passe pas à la PJ auparavant, commissaire ?

— Non, Philippe, on va essayer de gagner du temps. On en a déjà trop perdu, sans doute...

Mélanie Kuntz avait une intuition qui devait la torturer quelque peu, et il ne fallait certainement pas la contredire en ces moments-là. J'ai donc démarré la voiture, sans attendre, et ce dans une nuit déjà pleine d'étoiles. Rapidement, j'ai pris la direction du périphérique nord d'Altys.

Il fallait quitter celui-ci à la sortie numéro sept, puis longer le bâtiment flambant neuf abritant le siège social d'une grande banque régionale, puis traverser le parking désert d'une salle de concert électro récemment rénovée, puis parcourir une centaine de mètres le long d'une piste défoncée et

parallèle à l'autoroute, pour enfin arriver aux premiers bâtiments de cette friche industrielle d'Altys qu'on appelait, pour je ne sais quelle raison, la Boîte Noire.

Ici, à la fin du dix-neuvième siècle, une vaste usine avait été construite, pour les besoins de la sidérurgie, et plus particulièrement pour fabriquer les canalisations utilisées par l'industrie hydroélectrique et ses barrages, très nombreux dans les montagnes au-dessus d'Altys. Tout ça s'était cassé la gueule peu après la Seconde Guerre mondiale, notamment avec le développement – massif – de l'énergie nucléaire. Certains des bâtiments avaient été brièvement utilisés par une entreprise d'électronique, japonaise paraît-il, et ce dans les années mille neuf cent soixante-dix, mille neuf cent quatre-vingt. Tout ça aussi, ça s'était cassé la gueule.

Depuis vingt ans, donc, un nombre indéfini et fluctuant de squatteurs en tout genre occupait les lieux. Il y avait, parmi les bâtiments squattés, ceux qu'on appelait le Transfo, le Grand Chaudron ou la Bâtisse Longue. Il y avait, aussi, des jardins potagers, qui s'étiraient en bordure d'autoroute, ainsi que des arbres fruitiers, et même un bassin, où nageaient mollement quelques grosses carpes maronnasses.

À peu près tous ceux qui vivaient ici avaient un surnom, et nul n'aurait eu l'idée de demander l'identité réelle de quiconque. Heureusement, on venait de recevoir une photographie d'Agnès d'Authier, ce qui faciliterait nos investigations. Mélanie Kuntz m'avait demandé de l'afficher, bien visible, sur l'écran de mon téléphone.

Pas très grande, large d'épaules, une tête carrée, les traits anguleux, un regard bleu acier, dur, froid et déterminé, des cheveux châtain clair, presque blonds, coupés court, plutôt raides. Sur le cliché, qui datait d'un peu plus d'un an, elle se trouvait au sommet d'une montagne enneigée, sous un soleil éclatant. Elle avait l'air mal à l'aise, ou grognon, ou les deux. Peut-être était-ce un client pénible qui, arrivé au sommet, avait voulu photographier sa guide de haute montagne ? Pourquoi, un an plus tard, celle-ci s'était-elle retrouvée à squatter du côté de la Boîte Noire ? Mystère...

— Oh, Philippe, c'est pas le moment de rêvasser !

— Oui, commissaire, j'arrive...

On s'étaient garés sur le parking de la salle de concert électro toute neuve, puis on avait marché le long de la piste défoncée, parallèlement à l'autoroute. Une sono, du côté du bassin avec les carpes, braillait de vieux airs de reggae. On a croisé deux jardiniers – un homme et une femme, plutôt jeunes – qui arrosaient des lignes de haricots verts, et surtout de cannabis. Ils nous ont salués, très poliment.

— Faudra qu'on dise au commissaire Janvier d'envoyer un drone, histoire de vérifier qu'ils n'abusent pas un peu trop des espèces prohibées...

— Hum, oui, commissaire, c'est bien noté...

Pierre Janvier dirigeait le service des stupés à la PJ d'Altys. Il avait remplacé le fameux Dominique Minvielle, dit Tchoupi, mort et enterré depuis cette retentissante affaire de ripou dans laquelle il avait malheureusement joué le premier rôle... Quel fumier, ce Tchoupi ! Enfin, bref, tout cela, c'était du passé.

Pour l'heure, tardive donc, nous nous trouvions au bord du bassin de la Boîte Noire. Il y avait là trois grandes tables en bois, toutes un peu bringuebalantes, et, autour de celles-ci, une dizaine d'individus, moitié d'hommes, moitié de femmes, tous plutôt jeunes, sauf un. Deux ou trois joints tournaient, ainsi qu'une bouteille d'alcool, sans doute du rhum, à en croire l'odeur, très sucrée. Mélanie Kuntz s'était approchée du plus vieil homme, un rasta qui semblait somnoler sous sa délirante casquette, très haute et presque totalement recouverte d'innombrables pin's multicolores.

— Mesdames, messieurs, commissaire Kuntz, bien le bonsoir à toutes et tous... Salut Teuteuf, tu me reconnais ? Est-ce qu'on peut discuter cinq minutes ?

— Ouais, commissaire, asseyez-vous donc. Vous voulez boire quelque chose ? Manger peut-être ?

— Un verre d'eau, Teuteuf, ce sera suffisant, hein Philippe ?

— Oui, commissaire, très bien...

— D'ac. Momo, s'il te plaît, tu peux aller chercher deux verres d'eau, pour ces madame et monsieur de la police...

Un jeune nord-africain à l'épaisse tignasse noire et bouclée a tiré une dernière latte avant de passer le joint à son voisin de gauche. Il s'est levé, silencieusement, puis a marché jusqu'à une pompe à eau, rudimentaire, située au bord du bassin.

— C'est la flotte qui vient de la nappe phréatique ?

— Et oui, commissaire, ici, on n'a pas trop le choix...

— Alors vous mettrez une goutte de votre breuvage alcoolisé dans mon verre, histoire de désinfecter tout ça...

— Vous savez, commissaire, j'en bois tous les jours, depuis plus de vingt ans, et, pourtant, je suis toujours là...

— Je sais, Teuteuf, je sais, mais je sais aussi que tu ne bois pas que de l'eau fraîche, et que tu ne respirez pas que de l'air pur, si tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois surtout, commissaire, que vous avez un service à me demander, un service sans doute important et urgent, sinon vous ne seriez pas venu me voir ici, à cette heure-là... Je me trompe ou pas ?

Christophe Lagarde était le rejeton d'une riche famille d'Altys, des notaires, de pères en fils, sauf lui. Ado, il avait adoré écouter du reggae, jusqu'à devenir rasta pour de vrai. Il était l'un des

premiers squatteurs de la Boîte Noire, et en quelque sorte l'un de ses fondateurs. L'un des seuls, aussi, que l'on connaissait bien à la PJ, et pas que pour des bonnes raisons... Teuteuf, comme on l'appelait généralement, s'était spécialisé, et ce depuis longtemps, dans la culture du cannabis – la ganja disait-il plutôt – et il en tirait d'ailleurs de confortables revenus. Mais il se savait surveillé, et, comme le bonhomme était loin d'être stupide, il savait ne pas trop tirer sur la corde.

— Philippe, montre à monsieur Teuteuf la photo de la dame qu'on cherche activement. On a cru comprendre qu'elle avait séjourné par ici, à la Boîte Noire, et peut-être qu'elle y est toujours, avec un peu de chance...

J'ai déplié mon bras jusqu'à mettre l'écran de mon téléphone sous la visière de la délirante casquette du vieux rasta. Il sembla mettre une éternité à réagir. S'était-il assoupi ?

— Oh, Teuteuf, tu dors ou quoi ?

— Doucement, commissaire, doucement, faut le temps que je me souvienn... Elle est pas restée longtemps par ici, celle-là, deux ou trois semaines, peut-être un mois, peut-être deux, vers juillet et août je crois, pas davantage... En tous cas, elle est partie d'ici, et cela avant septembre, j'en suis à peu près sûr...

— À peu près seulement ? Parce que tu sais, Teuteuf, nous, les flics, on a besoin de choses sûres et certaines. C'est comme toi, quand tu fais arroser ta ganja, là-bas, au milieu des haricots verts, faut une quantité précise de flotte, et pas de l'à peu près, n'est-ce pas ?

Momo venait de déposer nos deux verres d'eau sur une des tables en bois. Une black pleine de piercings y versait déjà un peu de rhum. Le regard du jeune nord-africain était resté accroché sur la photo d'Agnès d'Authier, quelques fractions de seconde seulement, mais quelques fractions de seconde de trop pour l'œil avisé de Mélanie Kuntz...

— Et toi, petit, tu la connais celle-là, n'est-ce pas ?

Teuteuf a grogné, un signe à destination de Momo que n'a pas du tout apprécié la commissaire.

— Toi, le vieux, ta gueule ! Tu laisses parler le gamin, ce sera mieux pour tout le monde...

Teuteuf a souri moqueusement, dans sa barbe, qui était longue, grise, épaisse et un peu sale.

— Rien, commissaire, j'ai rien de plus à dire que ce que vous a déjà dit Teuteuf, je vous le jure...

Le mal était fait, le vieux chef avait fait taire son jeune adjoint. Mais Mélanie Kuntz ne comptait pas en rester là.

— Très bien, très bien, je vois que vous vous êtes ligüés pour nous faire perdre notre temps... Mauvais calcul de votre part, les amis, très, très mauvais calcul !

La commissaire venait, à son tour, de dégainer son téléphone, et elle brandissait ostensiblement l'écran de celui-ci en direction de Christophe Lagarde, avec sa casquette toujours rabaissée sur ses yeux.

— Regarde donc plutôt par ici, mon vieux Teuteuf, et dis-moi vite si, celui-là, tu le connais de manière un peu plus certaine ? Pierre Janvier, ça te dit quelque chose, hein ? Mon collègue, à la PJ d'Altys, qu'on appelle l'intraitable commissaire Janvier, le directeur des stupés, le remplaçant de ce bon vieux Tchoupi, avec qui, jadis, tu t'entendais si bien, n'est-ce pas Teuteuf ? Bon, il était un peu beaucoup pourri sur les bords, ce Tchoupi, mais lui savait fermer les yeux sur tes petits trafics de merde, Teuteuf, et même que vous travailliez pour ainsi dire ensemble, parfois, lui et toi, ce qui n'était pas bien réglo de la part d'un flic comme Tchoupi, c'est sûr... Enfin, bref, pas évident que l'intraitable commissaire Janvier, lui, soit aussi compréhensif avec toi, surtout si j'insiste un peu, en l'appelant ce soir, par exemple... Hein Teuteuf, tu ne crois pas que je dis vrai ?

— Tout de suite, commissaire, faut que vous montiez sur vos grands chevaux !

— Aux grands maux, Teuteuf, les grands remèdes, y a que ça que tu comprends, tu le sais aussi bien que moi !

— Si vous le dites, commissaire, si vous le dites... Bon, rangez plutôt votre téléphone, et toi, Momo, vas-y, raconte ce que tu sais de la dame sur la photo... Vous dormiez tout les deux dans le même bâtiment, le Transfo, alors tu en sais plus que moi sur elle, n'est-ce pas Momo ?

Sacré Teuteuf, rusé comme un vieux renard qu'il était ! Il préférait refiler la patate chaude à son subalterne, du classique... Les autres, autour de la table, continuaient à boire et à fumer, comme si de rien n'était, comme si nous n'étions pas là, à parler sérieusement.

Momo, lui, s'était assis, pile en face de Mélanie Kuntz et moi. Il avait baissé sa tête, comme un élève pris en faute, mais ses yeux, noirs et étincelants, montraient que le gamin gardait en lui une part sauvage et incontrôlable, comme beaucoup de celles et ceux qui vivaient ici, à la Boîte Noire.

— C'est Perroquet qui l'a amenée ici, début juillet.

— Qui c'est ce Perroquet ?

— Un homme, enfin non, plutôt une femme, arrivée ici un mois plus tôt. Elle venait de Suisse, son pays d'origine. Là-bas, il paraît qu'elle est recherchée par la police, suite à l'affaire du téléphérique du Mont Gris, à laquelle elle aurait participé. C'est ce que j'ai cru comprendre...

— Ce Perroquet, à la fin, c'est un homme ou une femme ? Quel est donc son nom ?

— Elle est trans, plutôt femme, à l'écouter... Lionel, de son prénom de naissance, c'est ce qu'elle m'a dit. Je ne connais pas son nom de famille, je vous jure, commissaire... Maintenant, elle se fait appeler Lio, en référence à la chanteuse, qu'elle adore. Ici, on l'appelle plutôt Perroquet, à cause de son goût pour les tenues très colorées, et aussi à cause de son étrange voix, très haut perchée, comme une voix de ténor...

L'habituel signe du menton, imperceptible, de Mélanie Kuntz, en ma direction... Je rouvrais aussitôt mon petit carnet à spirale. À présent, Lionel, dit Lio, dit aussi le Perroquet, citoyen helvète

et trans recherchée pour avoir, peut-être, participé à l'attentat du téléphérique du Mont Gris... Notre enquête se compliquait encore un peu plus !

En tout cas, cette affaire-là, arrivée en Suisse, j'en avais déjà entendu parler. Il faut dire que, sans jeu de mots, elle avait fait grand bruit... Un pylône de quatre-vingt mètres de haut, planté à trois mille cinq cents mètres d'altitude dans le raide versant nord d'une mythique montagne suisse, et, lors d'une belle journée de mars, boum, ledit pylône pulvérisé par une puissante charge explosive minutieusement placée à sa base... Autant dire que ça avait fait passer ce que nos gouvernants appelaient l'écoterrorisme dans une toute autre dimension ! D'un seul coup d'un seul, les fauchages de maïs OGM et autres démontages de McDo de ce bon vieux José Bové semblaient appartenir à un très lointain passé...

Car oui, il y avait eu revendication, d'un obscur et inconnu groupuscule clandestin – Roc You – dont les membres, pas encore identifiés, prétendaient, comme tant d'autres militants de ce genre, défendre notre belle planète terre contre les ravages des activités humaines... Sauf qu'eux se disaient prêts à tout pour réveiller l'opinion, et qu'ils étaient effectivement passés à l'action, ce qui n'était finalement pas si courant.

Cet attentat suisse du Mont Gris n'avait cependant tué personne, les deux cabines se trouvant, au moment de l'explosion, tout en bas et tout en haut, dans les gares de départ et d'arrivée du célèbre téléphérique suisse. Fort heureusement, car les deux cabines étaient l'une comme l'autre pleines à craquer, de touristes et autres skieurs, tous venus profiter des derniers jours ensoleillés et enneigés de ce bel hiver helvète... L'objectif des terroristes n'était peut-être pas de semer la mort, à moins que ce fût le hasard, qui...

— Dis donc, mon petit Philippe, tu es toujours avec nous ?

— Heu, oui commissaire, bien sûr, je suis là...

Teuteuf ricanait dans sa grosse barbe, et Momo, lui, semblait de plus en plus tendu, les sourcils froncés, le front plissé, les yeux noirs comme l'ébène. Il aurait aussi bien pu, dans l'instant même, se mettre en colère, ou bien encore pleurer à chaudes larmes, c'était difficile à dire.

— Dis-moi, Momo, est-ce que tu as vu Agnès d'Authier se lier avec d'autres squatteurs, ici à la Boîte Noire ?

— À part Perroquet, non commissaire, pas à ma connaissance... Agnès était plutôt discrète, et pas très causante...

— Était ? C'est donc qu'elle n'est plus ici ?

— Non, elle est partie précipitamment, pas plus tard qu'aujourd'hui, avec Perroquet et une jeune femme, qui, elle, n'est pas de la Boîte Noire. Je l'avais quand même déjà vue, deux ou trois fois, traîner par ici, avec Montagne et Perroquet...

— Montagne ?

— C'est le surnom d'Agnès à la Boîte Noire. On savait qu'elle était alpiniste, et, d'ailleurs, elle nous a initiés à l'escalade, regardez, là-bas...

De son bras droit, Momo nous montrait une grande cheminée en briques rouges, un peu plus loin dans la friche, cheminée sur laquelle une corde verte avait été installée, du bas jusqu'en haut.

— L'ascension ne doit pas être facile... Enfin, bon, on n'est pas venus là pour parler escalade... Donc, elles sont parties toutes les trois, aujourd'hui, et précipitamment... À quelle heure exactement, et où ?

Momo jeta un dernier regard, noir et interrogateur, en direction de Teuteuf. Le vieux rasta acquiesça, dans un soupir.

— Y a même pas trois heures. Oui, c'est ça, il faisait encore jour, même si le soir commençait à tomber... Je ne sais pas où elles sont parties, je vous jure, elles ne m'ont rien dit, même pas un au revoir...

Mélanie Kuntz venait de se lever, d'un bond. Elle s'était penchée au-dessus du vieux rasta, tout en fixant le jeune Momo de ses petits yeux plissés, en forme d'amande. Mais il n'y avait rien de doux dans son regard.

— J'espère que, cette fois, ton aide de camp m'a tout dit, n'est-ce pas Teuteuf ?

— Il l'a fait, vous pouvez me croire, commissaire... J'ai cru comprendre que c'était dans mon intérêt de jouer franc-jeu avec vous, n'est-ce pas ?

— On verra, Teuteuf, on verra... Pas de promesse trop hâtive tant qu'on n'aura pas retrouvé ces trois donzelles...

Une lune, pleine et laiteuse, éclairait d'une lumière blafarde les bâtiments sombres de cette friche industrielle qu'on appelait ici la Boîte Noire. Nous avons démarré sur les chapeaux de roue, direction la PJ d'Altys, histoire de coordonner la suite de cette tortueuse enquête, ainsi que de cette traque – car il fallait bien l'appeler ainsi – des désormais trois principales suspectes du meurtre de Jonathan Boisfleury.

2. Qui est pris qui croyait prendre

À cette heure, presque minuit, il n'y avait guère de présent, à notre étage de la PJ d'Altys, que les deux inspecteurs de garde, José Remoulin et Marie Godot. Ils regardaient, sur l'écran d'un ordinateur portable, un absurde documentaire sur des bûcherons du Grand Nord canadien.

— Salut, les cocos, vous allez pouvoir m'arrêter cette niaiserie et reprendre une activité normale...

L'inspectrice Godot a levé sur nous un regard torve. Le bon gros Remoulin, lui, s'était déjà empressé de refermer l'ordinateur portable, qui devait donc être le sien.

— Marie, tu vas contacter de ma part le commissaire Oliver Jouplane, de la PJ fédérale de Berne, en Suisse. Demande-lui un maximum d'informations sur l'attentat du téléphérique du Mont Gris. Est-ce que les membres de la bande des Roc You, qui a revendiqué les faits, ont été identifiés ? Est-ce qu'il aurait, dans ses petits papiers, le nom d'une certaine Perroquet, une trans prénommée Lionel, ou Lio ? S'il rechigne à partager ses infos, dis-lui de m'appeler, directement...

— C'est urgent, commissaire ?

— Oui, c'est pour tout de suite. Tu verras la fin de ton passionnant documentaire plus tard !

— Et le numéro de ce commissaire suisse, où je le trouve ?

— Sur ton téléphone, si tu y prêtais plus attention ! Il y est déjà, je te l'ai envoyé voici cinq minutes... Toi, José, tu vas prendre ta veste, ta voiture et le petit Antoine Brun, que tu passeras récupérer chez lui, car c'est lui qui est d'astreinte cette nuit, n'est-ce pas ? Tous les deux, vous allez me faire une petite virée nocturne, à Altys, histoire d'interroger dès à présent quelques personnes possiblement en lien avec le meurtre de Jonathan Boisfleury... Le temps que tu enfiles ta veste et tu auras la liste desdites personnes. Enfin, il y aura quand même un peu de recherche... On fait comme d'habitude : un qui conduit, l'autre qui turbine. Donc, cette liste... D'abord, vous chercherez si notre poignardé du jour, Jonathan Boisfleury, a de la famille à Altys : des parents, des frères, des sœurs, que vous irez voir s'ils existent... Ensuite, vous vous rendrez chez un certain Lubomir Azoureff, vigile au Decathlon de la Confluence, où il a été témoin, début juillet, d'une intrusion, passablement violente, de ce même Jonathan Boisfleury, dans le magasin où travaillait la compagne de ce dernier. Je veux des détails sur ce qui a pu être dit et entendu au moment de cette intrusion et de l'altercation qui a suivi, particulièrement de la part de Jenny Cortoni et d'Agnès d'Authier, toutes les deux salariées du Decathlon au moment des faits, et à cette heure les deux principales suspectes du meurtre qui nous intéresse...

— Ça marche, commissaire, je pars de suite chercher Antoine...

Le gros Remoulin dodelinait jusqu'à l'ascenseur. Sa veste était mal enfilée et il soufflait déjà comme un phoque. La Godot, elle, traînait des pieds jusqu'à son petit bureau, où elle serait au calme pour appeler le policier helvète, et, peut-être, finir de regarder son documentaire sur les bûcherons canadiens.

— Et nous, commissaire, qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous, mon petit Philippe, on va réveiller l'ancien compagnon de cette Agnès d'Authier, celui qui doit vivre ici, à Altys, avec leur fils de dix ans. J'aimerais creuser, et vite, du côté de cette mystérieuse guide de haute montagne, celle que ceux de la Boîte Noire appellent Montagne...

Mélanie Kuntz semblait se réveiller au fur et à mesure que la nuit avançait. Elle avait, au fond de ses petits yeux noirs et plissés, cet air un peu lunaire, énigmatique et presque inquiétant, vaguement artiste et franchement autiste ! Bref, il ne fallait pas déranger le processus obsessionnel qui semblait désormais la guider dans les méandres de cette tortueuse enquête...

Notre petite C4 noire, elle, s'enfonçait dans le dédale des rues étroites, au cœur des vieux quartiers d'Altys. On n'avait pas eu de mal à identifier l'ex-compagnon d'Agnès d'Authier, Richard Moire. Il était prof d'histoire-géographie, agrégé s'était-il empressé de nous préciser, dès notre arrivée chez lui. Il habitait un quartier qu'on pourrait qualifier de bobo, situé entre le port de plaisance et la cathédrale Saint Joseph, un quartier jadis peuplé de pêcheurs. L'appartement était biscornu, comme le bonhomme, une sorte de grand échalas aux longs cheveux filasses, très noirs, le front dégarni. D'épaisses lunettes, carrées, faisaient ressortir le côté passablement ahuris de ses yeux sombres et tout ronds, comme ceux d'une chouette.

— Ça ne pouvait pas attendre demain ? J'ai mon fils qui dort et...

— Si on est venus cette nuit, monsieur, c'est que les circonstances l'imposaient, croyez-le bien...

— Bon, ben, venez à la cuisine alors, c'est là qu'on sera le plus tranquille. Attendez-moi un instant, je vais rassurer mon fils...

Le gamin chouinait derrière une porte entrouverte, au fond d'une espèce de couloir étrangement courbe. Le père revint rapidement à la cuisine, avec nous. Le gamin s'était déjà rendormi.

— Je vous en prie, asseyez-vous... Un café, un thé ?

— Un café, merci. Et toi, Philippe ?

— Pareil.

La cuisine était pleine de tout un tas de babioles colorées et d'un nombre invraisemblable de pots de fleurs, la plupart vides de toute espèce vivante. Le rangement et le ménage ne semblaient pas des spécialités de notre agrégé, ce qui n'arrangeait rien quant à l'impression de fourbi généralisé qu'on avait en entrant chez lui, et ce dès le premier coup d'œil.

— Agnès d'Authier habitait aussi cet appartement, du temps où vous étiez ensemble ?

— Oui, mais ça n'a jamais été le sien, si c'est ça que vous vouliez savoir. Je l'ai racheté à ma mère, qui, elle, l'avait hérité d'une tante, qui se trouvait sans descendance...

— Peu importe. Je retiens que vous étiez le seul propriétaire, si c'est ça que vous vouliez me faire comprendre...

La discussion démarrait mal. Le gugusse était du genre cérébral et un peu parano, une espèce que Mélanie Kuntz détestait. D'ailleurs, à chaque fois qu'il nous regardait, on sentait que c'était pour essayer de savoir ce qu'on pouvait bien lui reprocher. À la fois, était-ce totalement faux ?

— Quand Agnès d'Authier a-t-elle définitivement quitté votre appartement ?

— Le premier octobre de l'année dernière, c'est facile à retenir... Elle est venue chercher toutes ses affaires, avec son petit utilitaire qui lui servait aussi à dormir, quand elle était en vadrouille, en saison, pour son travail de guide de haute montagne... Vous saviez qu'elle était guide ?

— Oui. Elle parlait souvent, du fait de son travail ?

— Une bonne moitié de l'année. Trois mois en hiver, trois mois en été... Ça a usé notre couple, c'est sûr, surtout quand notre petit Maxime a grandi, et qu'il y a eu l'école, les devoirs... Tout seul, ça faisait lourd...

— Pour votre couple ou pour vous ?

— Je ne comprends pas bien le sens de votre question, commissaire, à moins que vous ne vouliez savoir, plus précisément, depuis quand notre couple battait de l'aile ?

À vrai dire, moi non plus je ne comprenais pas toujours très bien le sens des questions de Mélanie Kuntz. Elle se contentait de regarder fixement Richard Moire. Le corps filiforme de la commissaire était comme statufié, sans doute à l'affût de quelque chose qu'elle ne semblait pas avoir tout à fait identifié.

— Oui, c'est vrai ça, depuis quand votre couple battait-il de l'aile ?

— Je serais tenté de vous dire depuis toujours... À la fois, nous n'étions ni mariés, ni même pacsés, et ce, dès le départ. Nous avions convenu de garder une certaine indépendance, Agnès et moi.

— Vous viviez pourtant ici, ensemble, et il y a eu ce petit Maxime, dix ans déjà...

— C'est vrai. D'ailleurs, on s'est installés dans cet appartement peu avant sa naissance. Maxime est arrivé par surprise, si vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois à peu près. Et auparavant, Agnès d'Authier habitait où ?

— Principalement dans sa voiture, déjà... À droite ou à gauche, chez des amis, des compagnons d'alpinisme, car, à l'époque, elle venait de commencer le cursus de guide de haute montagne...

— Et sa famille ?

— Elle est fille unique, et autant vous dire qu'elle a rompu tous les ponts avec ses parents, des Bretons très cathos, qu'elle n'a jamais pu supporter. Quand elle a décidé de venir vivre ici, à Altys, pour la montagne bien sûr, et ce à seulement dix-huit ans, ça a été le début de la fin, avec ses parents... Pour tout vous dire, elle ne les a plus jamais revus.

— Elle avait des amis ?

— Agnès est restée très secrète sur sa vie personnelle, même avec moi, et je vous assure que j'en ai souffert...

Mélanie Kuntz a marqué une pause. L'armure de Richard Moire semblait s'être fissurée, mais, bien sûr, ce n'était pas lui qui intéressait vraiment Mélanie Kuntz.

— Quand a-t-elle obtenu son diplôme de guide de haute montagne ?

— À trente ans, soit cinq années après la naissance de Maxime. Cela a été dur pour Agnès, je veux dire de s’y remettre, surtout après une grossesse et un accouchement. Et puis, une femme en alpinisme, dans ce milieu de mecs, ce n’était vraiment pas simple... Mais elle aimait profondément la montagne, et plus encore les défis, je m’en suis rendu compte au fil du temps.

— C’est-à-dire ?

— L’alpinisme lui plaît parce que le risque est constamment là, la difficulté toujours présente : avalanche de neige, chute de rocher, verticalité à dompter, sommet à atteindre, altitude éreintante, dénivelé épuisant... À la fois, tout ça la lassait très vite. Elle détestait refaire deux fois le même sommet, alors que, dans le métier de guide, la répétition, c’est plutôt la norme ! La plupart des clients veulent grimper les quelques mêmes montagnes, les plus prestigieuses, les plus hautes, les plus accessibles aussi... Bref, elle n’arrivait jamais à se poser durablement dans un bureau des guides. Elle devait être invivable, comme une lionne en cage à chaque fois qu’elle arrivait dans un nouveau bureau, comme elle l’a été avec moi, ici ! D’ailleurs, c’était sa phrase favorite : « mieux vaut vivre un an comme un lion que dix ans comme un mouton... »

Mélanie Kuntz souriait légèrement, un peu tristement. Sans doute pensait-elle, comme moi, à la discussion, quelques heures plus tôt, avec Maëlys Luret, la gérante du Décathlon de la Confluence, qui, elle aussi, avec dû travailler avec cette lionne d’Agnès d’Authier, avant de s’en séparer, exactement pour cette même raison.

— De là, tout de même, à quitter son foyer, vous, et son fils... Cela s’est fait brutalement, n’est-ce pas ?

— J’étais habitué aux secrets et aux sauts d’humeur d’Agnès. Une bipolaire, aurait sans doute dit un psy, si elle avait accepté d’en voir un ! Un jour, elle se trouvait trop jeune, un autre, trop vieille... Jamais à sa place ! Elle se plaignait beaucoup, surtout quand elle était là, à Altys, dans cet appartement, entre deux saisons, loin de ses chères montagnes, avec rien à faire, comme elle disait... Au fil du temps, cependant, elle se plaignait de moins en moins, et se murait de plus en plus dans le silence. Ça m’inquiétait encore davantage. Il y avait comme un truc de cassé en elle, quelque chose d’indéfinissable, d’incommunicable surtout, je m’en suis bien rendu compte... Peut-être, aussi, que j’acceptais moins ses silences, maintenant que Maxime était là, et surtout depuis qu’il était devenu un grand enfant, à l’écoute de tout... Je ne voulais pas qu’il voit sa mère comme ça, éteinte...

— Vous parlait-elle parfois d’écologie ?

Cette fois, ce fut Richard Moire qui marquât une pause. Il finit par sourire, un peu contraint, comme pour se soulager de quelque chose.

— Oui, évidemment, à sa façon, comme beaucoup d’amoureux de la montagne, j’imagine...

— C’est-à-dire ?

— Elle se désespérait surtout de la fonte des glaciers, lui-même provoqué par le réchauffement climatique, lui-même dû aux rejets de CO2 dans l’atmosphère, à cause des activités humaines, à en croire les scientifiques... Elle en parlait en quelques mots, à sa manière, cassante, un peu brutale, expéditive... Ce qui la désespérait le plus, c’était l’inaction face au changement climatique, alors que lui se montre si rapide et brutal... Elle voyait l’urgence, le mur, la paroi, et ne comprenait pas qu’on ne puisse pas au moins essayer de franchir l’obstacle, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois que je vois... Vous la saviez militante ?

— Non, enfin si, un peu, du côté de la Suisse, où elle travaillait depuis deux ans déjà, comme guide de haute montagne, après avoir usé à peu près tous les bureaux de France...

— Des actions dont elle vous aurait parlé ? Des contacts qu’elle aurait pu avoir, là-bas ?

— Non, elle restait très secrète sur tout ça, et comme les choses allaient de mal en pis entre nous deux, je n’ai jamais voulu insister...

— Vous saviez que, récemment, Agnès se faisait appeler Montagne ?

— Non, ça fait des mois que je ne l’ai pas vue... Par qui ? C’est vrai, ça lui va si bien...

Nouvelle pause, nouveau silence. Je voyais Mélanie Kuntz plus détendue, comme soulagée d’un poids. Avait-elle mieux cerné cette mystérieuse Agnès d’Authier ? Cet interrogatoire était-il bien utile, et même sérieux ? Alors que la principale suspecte demeurait tout de même Jenny Cortoni, la compagne de Jonathan Boisfleury, la seule dont on avait retrouvé les empreintes, sur l’arme du crime... En tout cas, les quelques minutes passées avec Richard Moire semblaient suffire à la commissaire.

À peine avons-nous quitté le domicile de l’agréé d’histoire-géographie que déjà le téléphone de Mélanie Kuntz sonnait. Elle mit le haut-parleur en marche et la voix traînante d’Oliver Jouplane, le commissaire suisse qu’elle connaissait a priori très bien, raisonna dans le hall d’entrée du vieil immeuble que nous nous apprêtions à quitter.

— Allô, chère Mélanie, je ne vous dérange pas trop j’espère ? Je viens d’avoir votre collègue au bout du fil, madame Grosdos, ou Goriot, c’est bien cela ?

— Godot, Oliver, l’inspectrice Marie Godot...

— Oui, très bien, donc, cette madame Godot, elle m’a demandé des informations au sujet d’une affaire sur laquelle il m’est pour le moins difficile de m’exprimer, et je vais tenter de vous expliquer pourquoi...

Au fur et à mesure de l’avancement de sa phrase, on sentait monter la gêne du commissaire Jouplane, presque physiquement. Par téléphone, c’était d’autant plus frappant.

— Alors, donc, déjà, cette histoire du téléphérique du Mont Gris... Bon, vous devez savoir qu'ici, en Suisse, les débats sont particulièrement houleux quant à savoir s'il faut, ou non, reconstruire ce fameux pylône sommital, détruit par cette explosion criminelle, l'hiver dernier...

— Non, cher Oliver, je l'ignorais... Mai bon, j'imagine que c'est un peu comme chez nous, en France, avec ces chantiers d'aéroports, de tunnels ou de mégabassines, occupés et parfois vandalisés par des zadistes et autres écoterroristes, et donc bloqués, sans doute durablement...

— Oui, en quelque sorte, même s'il n'y a pas encore de zadistes à trois mille cinq cents mètres d'altitude, Dieu merci ! Plus sérieusement, ma chère Mélanie, il faut bien comprendre qu'avec ce téléphérique du Mont Gris, tout est affaire de symbole, et surtout d'opinion... Et, chez nous, comme chez vous, pour tout ce qui touche à l'environnement et au social, elle a bien changé, l'opinion...

— Un simple téléphérique, c'est donc néfaste pour l'environnement ? Quand à la dimension sociale, en Suisse, j'ai dû mal à croire que l'opinion...

— Détrompez-vous, chère Mélanie, détrompez-vous ! La vague verte et rouge existe, y compris chez nous, et encore plus dans nos montagnes, c'est-à-dire quatre-vingt pour cent de notre territoire. Vous avez toutefois raison sur le fond, Mélanie, ce téléphérique du Mont Gris, aussi vieux soit-il, n'est sans doute pas la plus polluante de nos installations... Un peu de ferraille et d'électricité, celle-ci produite à cent pour cent par nos barrages hydroélectriques, ça suffit pour faire tourner cette bonne vieille machine ! Les milliers de camions qui passent chaque jour, plus bas dans la vallée, sont certainement plus néfastes pour la planète... Mais bon, eux sont moins visibles pour l'opinion, et sans doute plus difficiles à arrêter...

— Vous devenez cynique, cher Oliver...

— Simplement réaliste, chère Mélanie... En tout cas, ce qui compte le plus, avec ce téléphérique du Mont Gris, c'est encore une fois le symbole qu'il représente. Un équipement d'un autre âge, qui dénature l'aspect sauvage qu'on aimerait attribuer à ce sommet mythique qu'il permet d'atteindre, un équipement fréquenté qui plus est par de riches skieurs et, pire que tout, par des touristes étrangers... Quelle horreur ! Vous savez, chez nous, la vague verte et rouge n'aime pas trop tout ce qui n'est pas estampillé Suisse pure souche... Enfin, dernier point, non négligeable, cet équipement, aussi perché soit-il, ce n'est encore une fois qu'un tas de ferraille, quelque chose de bien plus simple à effacer du paysage que, par exemple, l'autoroute située plus bas, dans la vallée, avec tous ses camions dont je vous parlais tout à l'heure... Enfin, vous en avez autant, sinon plus, chez vous, n'est-ce pas ?

— C'est certain, Oliver, mais j'ai tout de même du mal à admettre que la dimension symbolique de ce téléphérique suffise à freiner l'enquête de ce qu'il faut bien appeler un attentat terroriste !

— Écoterroriste, Mélanie, écoterroriste ! N'oubliez surtout pas la dimension environnementale de l'acte, d'ailleurs revendiqué comme tel par ces hurluberlus de Roc You...

— Justement, avez-vous avancé quant à l'identification des membres de ce groupuscule ?

— Groupuscule, c'est le moins qu'on puisse dire ! Tout ce que je peux vous dire, Mélanie, c'est qu'il ne serait composé que de deux individus, dont l'un, de nationalité suisse, a d'ors et déjà été identifié... Il est d'une famille riche, et même très riche, des horlogers du Jura, mais lui exerçait comme guide de haute montagne, avant de basculer, voici deux ans, dans le militantisme écologique le plus radical. Il n'a plus aucun contact avec sa famille proche, notamment pour cette raison, mais aussi pour le côté quelque peu exotique de son appartenance sexuelle, comme on dit... C'est un, ou une, transgenre, de ce que j'ai compris... Il a toutefois quelques parents plus éloignés qui continuent de le soutenir, des parents bien placés, y compris politiquement, ce qui ne facilite pas les investigations policières, vous le comprendrez aisément...

— Cet individu se prénomme Lionel et se fait appeler Perroquet, n'est-ce pas ?

— Je ne peux rien vous dire de plus, chère Mélanie, et je vous en ai sans doute déjà trop dit...

Mélanie Kuntz avait un léger sourire crispé, sans doute à cause du fameux culte du secret, si cher à nos voisins suisses, et si bien incarné, en cet instant-là, par la phrase alambiquée du commissaire Jouplane...

— Et si je vous parle d'une Agnès d'Authier, française celle-là, j'imagine, mon cher Oliver, que vous ne me répondrez pas davantage ?

— Non, Mélanie, pour la simple et bonne raison que tout ce qui touche à cette enquête du téléphérique du Mont Gris est désormais entre les mains du contre-terrorisme, le Service de Renseignement de la Confédération chez nous, et la Direction Générale de la Sécurité Intérieure chez vous. D'ailleurs, je vous conseille fort de ne pas mettre votre nez là-dedans sans vous être rapprochée, comme on dit, des autorités compétentes...

— Merci du bon conseil, cher Oliver, et merci aussi pour ces quelques informations que vous avez bien voulu me fournir, malgré l'absence d'aval des autorités compétentes, comme vous dites...

— Je l'ai fait par amitié, très chère Mélanie, j'espère que vous l'aurez bien compris, et que vous excuserez mes silences, contraints par mes obligations professionnelles...

Avec son accent à couper au couteau, le commissaire Jouplane enfila encore quelques amabilités et autres formules d'au-revoir, toutes à peu près aussi indigestes que ce foutu chocolat suisse bourré de bon lait des Alpes.

— Bon, mon petit Philippe, on n'aura pas beaucoup avancé côté traque, mais quand même pas mal côté compréhension de cette affaire décidément bien merdique...

Sur ces belles paroles de Mélanie Kuntz, son téléphone se remit à brailler. Cette fois, c'était ce bon gros José Remoulin, qui invitait la commissaire à se retrouver au plus vite, à la PJ d'Altys, car il venait d'avoir du nouveau, suite à l'interrogatoire de Lubomir Azoureff, le vigile du Decathlon de la Confluence. Vue l'importance de ce que ce Bulgare venait de lui dire, l'inspecteur Remoulin l'avait embarqué, histoire qu'il s'en explique directement auprès de la commissaire Kuntz, à la PJ.

L'homme était entre deux âges, et sur le territoire français depuis trois ans. Sa demande d'asile traînait, comme souvent... Grand, plutôt sec, les cheveux courts, en brosse, gris et blancs. Il portait sur nous un regard inquiet, d'un vert très sombre, presque noir.

Nous étions dans le bureau de Mélanie Kuntz, autour de sa petite table de réunion, tout ronde et située à l'aplomb de l'unique fenêtre de la pièce. Dehors, un vent léger venait de se lever. Le ciel s'assombrissait. Des orages, dans la nuit, étaient annoncés.

— Allez-y, monsieur Azoureff, dites à la commissaire ce que vous m'avez dit tout à l'heure...

— Tout ce que j'ai entendu, au Decathlon de la Confluence, lors de l'altercation entre monsieur Boisfleury, sa compagne Jenny Cortony et madame d'Authier ?

— Oui, c'est cela...

— Et bien, c'était un lundi, le deux juillet, en fin d'après-midi, juste avant que madame Cortoni finisse sa journée. Monsieur Boisfleury était entré dans le magasin, sans se cacher, et avec des intentions très claires... Il criait qu'il allait raccompagner sa femme d'ici jusqu'à chez eux, par la force s'il le fallait, histoire qu'elle ne voit pas une minute de plus cette terroriste, c'est comme ça qu'il a appelé madame d'Authier...

— Terroriste, carrément ?

— Oui. Sur le coup, j'avoue, ça ne m'a pas choqué. Vue son énervement, j'ai juste pris ça pour une insulte de plus, une simple provocation... Quand il a fallu que je le maîtrise, parce qu'il commençait à en venir aux mains avec mesdames Cortoni et d'Authier, il a continué à traiter cette dernière de terroriste, et que ce qu'elle préparait se saurait, un jour ou l'autre, si elle ne faisait pas ce qu'il fallait ?

— Ce qu'elle préparait ? Ce qu'il fallait ? Soyez plus précis, monsieur Azoureff, qu'est-ce que monsieur Boisfleury a dit d'autre ?

— Sur ce qu'elle préparait, rien d'autre, je vous jure... Et moi, je vous assure, je croyais qu'il délirait en parlant de terrorisme, à cause de l'alcool, qu'il sentait à dix mètres... Sur ce qu'il fallait que madame d'Authier fasse, il a parlé d'une somme d'argent, vingt mille euros je crois, qu'elle devait lui remettre, en échange du service rendu, et aussi de son silence, ce qui était mal parti, évidemment... Il lui donnait jusqu'à la fin de l'été pour aligner la monnaie, et pas un jour de plus...

— Quel service rendu en échange de cette somme d'argent ?

— Il a parlé d'une planque, chez ses vieux, comme il disait pour parler de ses parents... Ça aussi, je vous jure, je l'ai pris pour du délire, dû à l'alcool...

Les grands yeux verts de Lubomir Azoureff étaient plein de vide et presque de larmes. La peur s'y lisait dans toute sa puissance, une peur qui l'accablait. Il était ici, en France, en sursis, et sans doute cela expliquait-il davantage son silence que ses prétendus doutes quant à la véracité de ce qu'avait pu lui dire cet imbécile de Jo, à cause de l'alcool que celui-ci consommait, effectivement en abondance...

— José, tu vas ramener monsieur Azoureff chez lui.

— Pas de rapport écrit sur l'entrevue de cette nuit ?

— Non, pas de rapport, ni écrit, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. On s'en passera pour cette fois, bien compris ?

— Entendu, commissaire.

— Antoine, est-ce que vous avez l'adresse des parents de monsieur Boisfleury ?

— Oui, je viens de regarder... Cinq, rue du Bœuf, à Picloitre.

— Philippe, Antoine, on y va, de suite.

— On ne prévient personne d'autre, commissaire ?

— Non, mon petit Philippe, personne d'autre que nous trois. Il faut aller vite, maintenant...

C'était dans une lointaine banlieue nord-est d'Altys, un ancien quartier ouvrier et commerçant, avec pas mal de petites maisons en pierre, serrées les unes contre les autres. On y est arrivés peu avant trois heures du matin, en toute discrétion, comme l'avait ordonné Mélanie Kuntz.

Tous feux éteints, j'ai doucement garé notre petite C4 noire, juste devant un garage jouxtant la porte d'entrée de la maison des parents de Jonathan Boisfleury, Jacques et Jacqueline, de leurs prénoms. La commissaire venait de dégainer son Sig Sauer. L'inspecteur Antoine Brun et moi-même l'imitions sans tarder.

— Philippe, tu restes au volant de la voiture et tu nous couvres, au cas où...

— OK.

Pas le moindre rai de lumière derrière les volets clos de la petite maison de ville. Une construction tout en hauteur, deux étages en plus du rez-de-chaussée, une fenêtre seulement par niveau, et un jardinet, du côté droit... Obscurité complète et silence total dans la rue, à part les légers grincements des deux portes de notre petite C4, au moment de les ouvrir...

Armés de leurs Sig Sauer, Mélanie Kuntz et Antoine Brun se sont alors approchés de la maison, ont essayé d'ouvrir la porte d'entrée, manifestement fermée à clé. La commissaire venait de faire signe au jeune inspecteur de la suivre, en direction du jardinet, sans doute pour voir si une autre

issue était possible, sur le côté ou vers l'arrière de la maison. Ils venaient d'escalader, facilement, le petit muret du jardinet.

Au moment où ils disparaissaient de ma vue, le même léger grincement que tout à l'heure, un seul, juste derrière moi. C'est marrant, j'ai cru, sans doute par mimétisme, que c'était le petit Antoine qui revenait, et reprenait déjà place, dans la voiture, sur la banquette arrière. Évidemment, c'était absurde, puisqu'il était en ce moment avec Mélanie Kuntz, et que je les avais vus, tous les deux, quelques fractions de seconde plus tôt, escalader le muret du jardinet des parents Boisfeury...

On a alors soufflé à mon oreille, une voix très haut perchée, comme de ténor, en même temps que je sentais, contre la peau de ma nuque, la froideur ronde et métallique du canon d'un pistolet.

— Bouge pas et tais-toi, sale fouille merde de flic, ou je te grille.

Juste un coup d'œil dans le rétro, en faisant gaffe de ne pas bouger la tête d'un millimètre. Une grande gigue aux cheveux blonds, longs et plats, vêtue d'une délirante salopette bleue customisée de quelques grosses fleurs multicolores, avec au cou une pomme d'Adam proéminente, et dans la voix un fort accent suisse. Perroquet.

— Le coffre est ouvert ?

— Oui.

— Je t'avais dit de te taire, connard de flic ! Non ?

— ...

— Ah, ah, ah, c'est mieux comme ça ! Allez, les filles, vous pouvez embarquer le chargement, monsieur le poulet va faire le taxi, rien que pour nous !

Claquement de la porte du garage des parents Boisfeury, puis du coffre de la C4, puis des deux portières de cette même voiture, tous se refermant inexorablement. Maintenant, à mes côtés, Agnès d'Authier, marmoréenne, silencieuse, yeux fixés vers l'avant, en tout cas pas vers moi. Une Montagne, c'était bien vrai... Sur la banquette arrière, à gauche de Perroquet, une jeune femme, maigre et très brune, l'air aussi absente qu'Agnès d'Authier, mais, à la différence de cette dernière, sans qu'on sente le moindre horizon pointer au bout de son regard si morne et si triste. Brindille.

3. Tout en haut et tout en bas

— Ton flingue, ton téléphone, ton portefeuille !

Tout a fini par passer par la fenêtre de la voiture, sauf quelques-uns de mes billets de banque. Seule Perroquet parlait, toujours de sa voix de ténor. Son visage blafard, incroyablement long et élastique, avait quelque chose de froid et de constant, de presque machinal. Et puis, tout à coup, ce

même visage s'animait d'émotions plus accessibles, mais toujours un ton au-dessus d'une certaine normalité.

Perroquet venait de finir de lire, en diagonale, quelques-uns de mes papiers, carte d'identité et carte de la police, notamment, avant de les balancer, eux aussi, par la fenêtre.

— Philippe Nortier, quarante-et-un ans, inspecteur... Tu aimes la montagne ?

— ...

— Réponds ! Tu peux, puisque je te le demande...

— Oui.

— Ah, c'est très bien, ça, hein les filles ? Parce que, tu vois, monsieur le poulet, c'est là-haut qu'on va aller !

Je m'en doutais un peu. Perroquet m'avait fait prendre la direction d'Avaliande, une ville que je connaissais bien, pour y avoir commencé ma carrière dans la police, quinze ans en arrière. C'était à une centaine de kilomètres au nord d'Altys, en pleine montagne. À part si on voulait se rendre en Italie, par son célèbre tunnel – le plus long d'Europe –, je ne voyais pas très bien ce qu'on pouvait faire d'autre que d'aller en montagne, à Avaliande...

Ma C4 était pucée, comme tous les véhicules de la PJ d'ailleurs, mais mes trois ravisseuses n'étaient pas nées de la dernière pluie. Peu après Altys, elles ont braqué la voiture d'un représentant de commerce, sur une aire d'autoroute, juste après avoir acheté quelques sandwiches, avec mes billets de banque. On a quitté l'autoroute à la sortie suivante, puis on a emprunté des petites routes, en suivant les hauteurs, dans les montagnes.

Ça tournicotait à n'en plus finir, jusqu'à ce qu'on aperçoive, enfin, les lumières blafardes d'Avaliande, tout au fond d'une vallée particulièrement longue et encaissée. Un peu au-dessus, on voyait d'autres lumières, rouges et clignotantes, qui marquaient l'entrée du fameux tunnel. Tel un gros œil noir maquillé vulgairement, il semblait sortir des profondeurs tout autant que d'y pénétrer.

Je conduisais la confortable Mercedes du représentant de commerce. Sur le tableau de bord, le cadran de l'horloge affichait presque cinq heures du matin. J'attendais avec impatience les premières lueurs du jour. On me fit prendre une petite route, bientôt une piste, moitié goudronnée, moitié terreuse, qui grimpait sec, à flanc de montagne. C'était Montagne – l'autre, celle à mes côtés – qui nous guidait désormais, en grognant de temps en temps quelques mots, d'une voix rocailleuse, un peu enrouée, le tout accompagné de rares gestes de la main, toujours rapides et précis.

Elle m'a fait stopper la voiture, peu avant un virage en épingle à cheveux. Mais c'est Perroquet qui s'est remise à me parler.

— On descend, inspecteur Nortier ! Et fais pas le guignol, sinon tu finis dans le ravin, avec la voiture... Allez mes cocottes et mon coco, maintenant, on pousse !

Perroquet me tenait en joue et s'exprimait fortement, avec sa même voix de ténor. Aidé de Montagne et de Brindille, j'ai poussé la Mercedes gris métal, jusqu'à ce qu'elle bascule dans le vide. Elle a rebondi quatre ou cinq fois, presque silencieusement, mollement même, avant le crac final, monumental, et bref. Pas de feu, pas d'explosion, juste le métal qui se broie, pendant quelques fractions de seconde. Puis, plus rien. Le silence de la montagne.

— Allez, tu prends au moins un sac, comme tout le monde ! On te dispense d'un deuxième, eu égard à tes chaussures de merde, joli petit citadin de mon cul !

C'est vrai que je n'étais pas chaussé pour aller randonner en montagne, avec ma vieille paire de tennis à la mode rétro... Mes habits, eux non plus, ne faisaient pas trop l'affaire : jeans larges, chemisette hawaïenne, sweat-shirt à capuche, un truc de jeune, informe et maronnasse.

Montagne et Perroquet avaient chacune pris deux énormes sacs à dos, l'un porté devant, l'autre derrière. Brindille en avait qu'un seul, mais qui semblait plus haut qu'elle. Montagne était passée devant, Brindille la suivait de près, puis mézigue lui emboîtait le pas, et Perroquet fermait la marche, son gros calibre toujours en main, le canon de celui-ci jamais loin de ma tête...

Le chemin qu'on avait emprunté était étroit et mal tracé. Il ne montait pas trop fort mais régulièrement. Sans doute était-ce un itinéraire utilisé jadis par les paysans, du temps où il y en avait encore, dans ces montagnes. Montagne et Perroquet avaient mis, sur leurs têtes, de puissantes frontales, qui projetaient un halo blanchâtre sur les troncs des sapins, puis bientôt sur les rochers et les prairies d'altitude.

L'aube pointait à peine, vers le sud-est, là où la vallée d'Avaliande s'ouvrait sur l'immense plaine qui filait jusqu'à la mer. Cela ne faisait qu'une heure qu'on marchait, mais, physiquement, j'aurais parié le triple... On a continué comme ça, à un rythme lent et régulier, pendant une heure encore. Le soleil peinait à sortir, caché qu'il était par l'autre versant de la montagne, aussi raide et aussi haut que celui que nous gravissions.

Un rayon, blanc et jaune, a percé le sommet d'une crête, avant d'aller se ficher dans la frondaison des sapins, puis, bientôt, d'autres rayons ont illuminé les troncs, les rochers, les prairies, et nous. Dans leurs vieilles salopettes de travail bleues et décorées de fleurs multicolores, mes trois ravisseuses demeuraient silencieuses, à moins qu'elles n'économisassent leurs forces, comme moi je le faisais, en restant tout aussi muet qu'elles.

On a fini par atteindre un replat, avec un alpage à moitié repris par les sapins, tout rabougris à cette altitude élevée. Tout en haut de cet ancien alpage, à l'orée d'un bois, il y avait une petite maison en pierre, grise et basse, avec un toit en tôle ondulée, piquetée de rouille.

— C'est là qu'on installe notre camp, flic Nortier... Tu vas pouvoir reposer tes jolies petites jambes de poulet !

La porte de ce qu'il convenait plutôt d'appeler une cabane était ouverte. À l'intérieur, une seule pièce, sombre et poussiéreuse, éclairée par une unique fenêtre, minuscule et carrée. Au centre, une table en bois, carrée elle aussi. Au fond, un dortoir, sur deux étages, avec une dizaine de couchages en tout, cinq en haut, cinq en bas. À droite de la fenêtre, un petit poêle à bois, inutile en cette saison, sauf pour faire cuire notre pitance.

Perroquet m'a ordonné de poser mon sac à dos avec les autres, dans un angle de la pièce, puis de m'asseoir sur un des deux bancs disposés de part et d'autre de la table. À la lumière du soleil, qui venait frapper les visages des trois femmes, on voyait que leurs traits étaient tirés.

— On va manger un bout et après tu vas sagement te poser sur une couchette. On te dira quand on aura besoin de toi. Nous, on a du travail sur la planche. Et t'avise pas de nous la jouer à l'envers, sale flicaille, sinon on te fait sauter ta petite tête de poulet !

Décidément, c'était bien la première fois qu'on voyait mes jambes, et maintenant ma tête, petites... Je n'osais sourire, même si Perroquet, elle, n'hésitait pas à déconner, par intermittence.

— Allez, détends-toi un peu, l'inspecteur Nortier, on va pas te manger ! Et puis, on n'est pas bien, là, à la fraîche !

— Si, c'est tranquille. C'est juste qu'avec ce flingue, je me vois mal rire avec vous...

— Tu vois que tu peux être marrant, quand tu veux ! Hein, Montagne, Brindille, vous avez entendu, notre poulet est un sacré comique !

— Ta gueule, Perroquet, et aide-moi plutôt à vider les sacs, on n'a pas que ça à foutre...

Pour la première fois, Montagne – Agnès d'Authier – avait daigné aligner une phrase entière. Perroquet s'est aussitôt exécutée, gardant toutefois son flingue en main, tandis que Brindille s'occupait d'allumer le poêle, puis de sortir un paquet de coquillettes, deux baguettes, de l'emmental et une boîte de pâté.

— Y a pas de casserole.

— Pas grave, on se passera de chaud.

Deuxième phrase de Montagne. Brindille a aussitôt étouffé le feu, qui commençait à prendre, dans le poêle. Elle a posé notre repas froid, ainsi que deux bouteilles pleines d'eau, sur la petite table carrée.

— C'est prêt !

Montagne et Perroquet sont venues, laissant sur le sol, à côté des sacs à dos ouverts, tout un bazar multicolore : des fils, des composants électroniques, des outils de précision, et des pains de dynamite, nombreux. Tous les quatre, assis autour de la table, on avait l'air d'une gentille petite famille prête à manger. Ça ne faisait marrer que Perroquet, ou presque...

— Avec nos airs de déterrés, manquerait plus qu'on se mette à prier, comme tout bon catho le fait avant de passer à table... Hé, toi, inspecteur Nortier, t'es baptisé ?

— Oui. Mais je me suis arrêté là... Pas de communion pour moi...

— Tes parents ont eu bien raison ! Moi, en Suisse, j'ai eu droit au protestantisme le plus strict. Quelle religion sinistre, on peut rien faire sans qu'on vous regarde de travers !

— Arrête ton cinéma de parano, Perroquet, tu vois bien que monsieur a besoin de manger dans le calme, comme moi d'ailleurs...

Montagne avait à nouveau parlé. Perroquet s'était tu. Brindille baissait la tête, silencieuse. Ça résumait assez bien cet étrange trio.

Le pain était un peu trop sec, le fromage de qualité médiocre, comme le pâté, mais j'ai mangé tel un ogre. Notre petite marche, jusqu'ici, m'avait ouvert l'appétit. Montagne a fini par briser le silence de notre repas.

— Bon, ben, c'est fini... Philippe, tu vas aller te poser sur la couchette du milieu. Si tu veux pioncer, tu pionces. Pour l'instant, tu vas nous laisser travailler un peu, là, sur cette table. On te fera signe quand on aura besoin de toi. Perroquet t'a averti : si t'essaies de te sauver ou de faire quoi que ce soit pour nous embrouiller, on te fume, c'est bien clair ?

— Très clair.

Je me suis calé, bien au fond de ce couchage rudimentaire. Il y faisait plus sombre que dans la reste de la pièce, mais je voyais quand même très bien ce qu'elles faisaient. Enfin, surtout Perroquet, assise à œuvrer pendant que les deux autres allaient et venaient, pour lui amener les composants de la bombe en cours de montage.

— Dix ans de bons et loyaux services dans la société d'horlogerie familiale, c'est formateur !

Même Brindille s'est fendue d'un timide sourire.

— Montagne, amène-moi le minuteur numéro trois avec le tournevis numéro six, et aussi huit vis de deux...

Elles s'affairaient et la bombe prenait forme.

— Ça va pas tarder à être bon, les filles... Montagne, occupe-toi de notre flic Nortier, avant qu'il ne s'endorme...

C'est vrai que j'avais une légère tendance à m'assoupir. À la fois, après vingt-quatre heures sans dormir...

— On va être bref, parce qu'on n'a pas que ça à foutre que de te parler... Et vous, Brindille et Perroquet, si vous avez quelque chose à ajouter à ce que je raconte, n'hésitez pas à l'ouvrir.

Les deux autres ont acquiescé, tout en continuant à aller et venir, autour de la table et de la bombe. Montagne s'était versé un verre d'eau. Elle me tournait presque le dos, regardant je ne sais quoi, par la fenêtre. Pourtant, c'était bien à moi qu'elle s'adressait.

— On va rien te demander, mon gros poulet, parce que ton avis, on en a rien à foutre. Ce qui nous intéresse, c'est que t'aies bien capté la raison de ce qu'on va faire, comme ça, si tu dois en causer plus tard, tu sauras à peu près quoi dire... Enfin, j'espère.

— Faut que je prenne des notes ?

— Ta gueule, on t'a dit ! Et non, c'est pas la peine. Donc, allons droit au but : dans trois heures, on va se faire sauter, nous les Roc You, avec cette jolie bombe que voilà, et ce en plein milieu de cette merde de tunnel d'Avaliande, histoire de le condamner, je l'espère, pour toujours... Alors, t'en dis quoi de cette merveilleuse idée ?

— ...

Toutes les trois me regardaient fixement. Perroquet s'est mise à rire, d'un rire démentiel.

— Regarde-moi sa tête de bon gros flic défenseur de la veuve et de l'orphelin ! Il s'inquiète déjà pour ces connards de routiers et de touristes qui paient une somme astronomique pour emprunter cette putain de merde de tunnel ! Je me trompe ou pas, monsieur le poulet ?

— ...

— Allez, ferme ta gueule, Perroquet, et laisse-moi plutôt continuer ! Donc, non, il n'y aura pas de victimes, enfin, à condition que ces enculés de l'autoroute fassent bien leur job et évacuent à temps ceux qui seront dans cette merde de tunnel...

— Comme vous l'avez fait au téléphérique du Mont Gris ?

Perroquet avait déjà bondi de sa chaise et vint poser le canon de son pistolet contre mon front, bien au milieu de celui-ci.

— Tu l'ouvres encore une fois, Nortier, et tu seras la seule victime, à part nous trois, de ce putain d'attentat terroriste initialement non-violent ! C'est bien compris, sale flic ?

— ...

— Va te rasseoir, Perroquet, il a bien compris. Enfin, je crois... Donc, quand on sera au milieu de cette merde de tunnel d'Avaliande, on se fout dans un des nombreux sasses de secours, puis on y installe notre bombe, puis on appelle ces connards de l'autoroute, puis on leur donne dix minutes pour évacuer tout le monde de là-dessous, puis boum, on explose, et c'est fini ! Voilà, c'est pas plus compliqué que ça. On y passera aussi, ce coup-ci, mais comme l'avait bien compris Jésus Christ, faut parfois se sacrifier pour faire avancer les choses... En l'occurrence, pour ce qui nous concerne, si ça pouvait aider l'humanité à arrêter de pourrir la planète terre avec tout un tas de ses merdes bien polluantes ! On n'a pas la solution, mais on a un début d'idée... C'est déjà mieux que rien ! À vrai

dire, la solution, elle est sans doute dans la putain de tête de chacun et de chacune, mais, ça aussi, Jésus Christ, il l'avait bien compris...

Perroquet et Brindille ont applaudi. La séance d'explication était finie. J'ai hésité à rire, mais ça semblait déplacé. J'aurais bien demandé quelques explications quant au meurtre de Jonathan Boisfleury. Est-ce que les mystérieuses empreintes laissées sur le manche du couteau, en plus de celles de Brindille, appartenaient à Montagne ou à Perroquet ? Est-ce qu'il y avait eu légitime défense, comme le supposait dès le départ Mélanie Kuntz ? Et elles trois, comment s'étaient-elles plus précisément rencontrées ? A priori par l'alpinisme, pour Montagne et Perroquet ? Puis sans doute au Decathlon de la Confluence, pour Brindille ? Peut-être aussi à la Boîte Noire ? Quand exactement Brindille avait-elle rejoint le duo initial des Roc You, celui qui avait perpétré l'attentat suisse du Mont Gris ? Et pourquoi tant de radicalité dans leur engagement écologique ? Toutes ces questions me semblaient bien déplacées, là encore, alors je me suis tu, sans doute à juste titre.

Après les applaudissements, elles se sont mises toutes les trois à chanter, un truc de montagnard, peut-être un chant suisse, un truc plein de courage et de fierté d'être de là-haut, un truc plein de naïveté et de tristesse, aussi... Il y avait, dans leurs voix, un mélange de déception et de puissance, c'était curieux à écouter.

Après le chant, Perroquet à figolé la bombe, aidée par Montagne et Brindille. Puis on a remangé un morceau de pain, de fromage et de pâté, à nouveau tous assis autour de la table. D'ailleurs, on a fini tous nos vivres. Personne n'osait dire un mot. Ça faisait un peu dernier repas de Jésus Christ, mais seulement à quatre. À la fin, Perroquet s'est avancée vers moi, un rouleau de fil électrique rouge dans une main. Elle semblait étrangement gênée, pour la première fois.

— Bon, Philippe, maintenant, on va devoir te ligoter. C'est pas qu'on n'a pas confiance en toi, mais on peut pas se permettre de prendre le moindre risque, je pense que tu le comprendras... Quand on sera là-dessous, dans le tunnel je veux dire, on les préviendra que t'es là-haut. Ils viendront te chercher, sûrement avant ce soir, s'ils sont pas trop couillons...

— Y a bien une autre solution... Montagne, Perroquet, Brindille, voyons, faites pas les connes ! Y a forcément des solutions plus raisonnables à tous vos problèmes !

Je me suis rendu compte – trop tard – de l'ambiguïté de ce que je venais de dire. Perroquet s'est à nouveau mise en rogne, sans doute à cause de ça.

— Ferme ta grande gueule, sale flic, ou on te fout du ruban adhésif pour au moins solutionner ce problème-là ! Pour ce qui concerne la planète terre, je te laisse chercher autre chose, une solution raisonnable, comme tu dis ! Nous, on n'a pas trouvé mieux que ce qu'on va faire, et on en a trop marre d'attendre...

Cette fois, je me suis promis de la fermer, ma grande gueule. Et de les laisser faire.

Alors elles m'ont attaché, à un montant en bois du lit. Avec une guide de haute montagne et un ancien horloger de précision, autant dire que j'étais solidement saucissonné. Brindille avait l'air toute embêtée. Elle a cru devoir me répéter ce que m'avait déjà dit Perroquet, tout en me caressant doucement les cheveux, du dos de sa main, blanche et toute fine.

— On n'oubliera pas de leur dire que t'es là-haut, c'est promis...

On s'est salués, d'un salut un peu militaire, avec la main bien ouverte et toute raide, sur le côté du front. La bombe avait été divisée en deux parties, sans doute le minuteur et le détonateur d'un côté, la charge explosive de l'autre. Montagne et Perroquet se chargeaient du transport, dans deux grands sacs à dos d'alpinisme. Brindille en portait un plus petit, avec de l'eau et trois pistolets, qui leur serviraient sans doute à braquer une voiture, sur l'aire d'autoroute située juste avant l'entrée du tunnel d'Avaliande. Avec leurs salopettes de travail bien ajustées sur elles, toutes les trois avaient fière allure.

Quand elles ont claqué la porte de la cabane derrière elle, il me semblait que le soleil était à son zénith. Je n'avais pas l'heure sur moi et c'était sans doute mieux ainsi. Le passage du temps serait matérialisé par mon environnement direct. L'envie de pisser en était un exemple pressant... Je ne tardais pas à me laisser aller, dans mon pantalon. C'était bien le cadet de mes soucis.

Au bout d'un temps indéterminé, rongé par l'impatience, j'ai bien essayé de briser mes liens. Je n'ai réussi qu'à m'ouvrir les poignets. Un sang épais, vite coagulé, est venu poisser mes doigts, puis le matelas, jusque sous mes fesses, se mélangeant alors à ma pisse.

De guerre lasse, j'ai fermé les yeux, pour essayer de dormir. Mais impossible, car je n'attendais qu'une chose, le grand boum, là-dessous, dans le tunnel. Le passage de mon temps, ce foutu cheval sauvage, elles trois en avaient définitivement pris les rênes.

L'explosion m'a donc forcément pris par surprise, occupé que j'étais à me gratter le cuir chevelu, et ce en le frottant, comme je le pouvais, contre le poteau en bois qui me maintenait prisonnier, tel un vulgaire animal le fait contre un tronc d'arbre. Sur le coup, la détonation ne m'a pas semblé si forte. À la fois, le tunnel était profond, long, lointain... Et puis, peut-être que la bombe n'avait pas si bien marché que ça ?

— Si, si, mon petit Philippe, elle a bien fonctionné, et même très bien... Crois-moi, le tunnel d'Avaliande n'est pas près de rouvrir !

Mélanie Kuntz n'a pas eu l'air surprise de m'entendre lui poser cette étrange et première question, alors qu'elle et une dizaine de gendarmes de haute montagne, sous le commandement de leur chef, le fameux colonel Pointreau, venaient de me délivrer, dans la cabane de Chalimoux, puisque c'était, paraît-il, son nom officiel, sur les cartes. Ça m'a fait quelque chose de voir la commissaire en personne, ici, surtout quand elle m'a dit qu'elle avait dû insister auprès du colonel

Pointreau, et ce afin que celui-ci la laisse monter à bord d'un des deux hélicoptères de la gendarmerie nationale, spécialement affrétés pour venir à mon secours.

— Il n'y a pas eu de victimes, dans le tunnel ? Je veux dire, à part les trois terroristes...

— Non, tout le monde a pu être évacué à temps, juste après qu'elles aient appelé le numéro d'urgence de l'autoroute, et quelques minutes avant que tout explose... Tu sais, mon petit Philippe, on débriefera plus sérieusement une fois qu'on sera à Altys, mais, si tu as quelque chose à me dire, maintenant, n'importe quoi, vas-y, je t'écoute !

Je l'ai prise dans mes bras. C'était si inhabituel, elle est restée sans voix, se contentant de me tapoter l'épaule, comme pour me consoler. Je lui ai juste susurré quelques mots, à l'oreille.

— C'est si beau la vie ici, commissaire, c'est juste ça qu'elles voulaient dire...

Après, à Altys, on a pu débriefer, plus sérieusement donc. Les jours suivants, on a aussi été longuement interrogés, Mélanie Kuntz et moi, par le Service de Renseignement de la Confédération et par la Direction Générale de la Sécurité Intérieure. Les équipes suisses et françaises du contre-terrorisme avaient repris la main sur cette enquête du tunnel d'Avaliande, dans la continuité de celle du téléphérique du Mont Gris, bien sûr... On s'est rappelés, Mélanie Kuntz et moi, de notre conversation téléphonique avec son ami Oliver Jouplane, le commissaire de Berne. Il nous avait prévenus...

J'ai très mal vécu tous ces foutus interrogatoires. À vrai dire, je n'avais plus le goût à rien, et surtout pas au travail. Un mois plus tard, pour la première fois de ma vie, j'ai fait une demande d'année sabbatique, avec l'idée de marcher en montagne, de la France à la Suisse en passant par l'Italie. Demande aussitôt acceptée par le directeur de la PJ d'Altys, grâce au soutien de Mélanie Kuntz.

Un an plus tard, à mon retour, les circonstances de la mort de Jonathan Boisfleury n'étaient toujours pas établies. Si les empreintes de la troisième personne, sur le couteau du crime, avaient été identifiées comme étant celles d'Agnès d'Authier, il restait impossible de conclure qui, de elle ou de Jenny Cortoni, avait porté les coups fatals. De toute façon, ce versant-là de l'enquête avait été confié à un autre service, au grand soulagement de Mélanie Kuntz.

Le tunnel d'Avaliande et le téléphérique du Mont Gris, eux, n'ont toujours pas rouvert.

Inspecteur Philippe Nortier – PJ d'Altys

Oudinot Assu

*Ils avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale
où il s'agissait de faire, avant tout, honneur à ses affaires.*

Honoré de Balzac, La Maison du Chat-qui-pelote, 1830

*Il poursuivit sa marche ascendante et, à chaque pas,
le poids qui pesait sur ses épaules s'alourdissait.*

« Trop fatigué pour grimper », se dit-il.

Philip K. Dick, Blade runner, 1968

Certains étaient passés du côté des morts, mais, cet hiver-là, ce fut aussi la vie qui s'invita. Pour Chloé et moi, c'était notre premier enfant, une petite fille, Amélie, née le six mars deux mille un. Mes grands-parents paternels, eux, étaient décédés début janvier de la même année, à dix jours d'intervalle l'un de l'autre.

Si je précise tout cela, c'est que ça a pu jouer un rôle dans cette étrange enquête d'ordre privé. D'abord ma participation, une idée de la commissaire Kuntz, ou plutôt un deal, et même un vilain chantage. Pour m'en parler, elle m'avait convoqué un jeudi onze avril, au petit matin, à son bureau de la PJ d'Altys.

— J'ai ta demande de prolongation de congé paternité sur mon bureau, mon petit Philippe, mais tu sais comme moi que rien ne m'oblige à y apposer un avis positif. À la fois, cet avis positif de ma part est déterminant pour la suite du traitement de ton dossier...

— M'est avis, commissaire, que vous avez un petit service à me demander, n'est-ce pas ?

La peau mate du visage de Mélanie Kuntz, autour de ses yeux et de sa bouche, se plissa assez vilainement. Elle acquiesça d'un signe de tête nerveux, ce qui fit tinter légèrement ses boucles d'oreille et autres piercings argentés, qu'elle portait en grand nombre, un peu partout sur son corps.

— Effectivement, mon petit Philippe, effectivement, j'ai comme qui dirait quelque chose à te demander... Tu es libre, demain et ce week-end ?

Je grognais, peut-être en guise d'acquiescement. Moi-même, je ne savais pas trop.

— C'est à voir, il faut que j'appelle Chloé avant...

— Appelle, mon petit Philippe, appelle.

Sinon, le deal semblait simple, au moins sur le papier : la prolongation de mon congé paternité, jusqu'à fin août, contre un petit voyage de trois jours avec la commissaire Kuntz, chez sa meilleure

amie d'enfance, histoire d'enquêter sur la disparition soudaine du mari de cette dernière. Lui s'appelait Julien, elle Lynn. Le couple Oudinot, respectivement quarante-quatre et quarante ans. Ils habitaient un hameau de montagne, avec divers membres de leurs deux familles. Le hameau de la Tourette, après Saint Jaux et Montignac, à environ cent kilomètres au nord d'Altys et cinquante à l'est de Jongeac.

J'ai appelé Chloé. Elle était d'accord pour me laisser partir avec la commissaire.

On a donc pris la route, Mélanie Kuntz et moi, le vendredi douze avril au matin. Comme d'habitude, je conduisais. Comme d'habitude, la commissaire a commencé par piquer un petit somme, puis elle a lu quelques pages d'un bouquin de philo, du Nietzsche je crois, puis elle l'a refermé, sitôt que la route s'est mise à tourner.

Nous nous sommes arrêtés boire un café, en face de l'église de Saint Jaux. Un fond de vallée, ce petit bourg. Sans doute pas plus de deux heures d'ensoleillement par jour en hiver, pas bien davantage en ce début de printemps. Il était presque dix heures, mais il n'y avait toujours pas le moindre rayon de soleil à notre terrasse, glaciale et déserte.

— Votre amie Lynn, vous la voyez souvent ?

— Pas plus d'une fois par an, le premier samedi de juillet. C'est le jour d'une fête, organisée chaque année, et depuis longtemps, par un tatoueur bien connu à Montignac, la ville de notre enfance. Le tatoueur s'appelle Steve Moor, un anglais d'origine, comme Lynn. Il est arrivé en France en même temps que les parents de mon amie, Don et Kathleen. Eux deux et Steve sont des amis originaires de Sheffield, des hippies, tendance un peu junkies, attirés à l'époque par les montagnes et la France... Steve Moor a ouvert son premier salon de tatouage à Montignac, au tout début des années soixante-dix. Plus tard, Lynn et moi, quand on a eu dix-huit ans, on s'y est fait faire notre premier tatouage, exactement le même, au même endroit...

De sous son pull en cachemire noir, Mélanie Kuntz me dévoilait l'arrière de son épaule nue. Sur sa peau très blanche, une jolie petite abeille anthracite, au dard agressif et aux yeux pleins de colère.

— Qui s'y frotte s'y pique ! À l'époque, au lycée de Montignac, telles étaient notre devise et notre réputation, à Lynn et à moi.

Je n'osais faire remarquer à la commissaire que cette devise lui allait toujours très bien.

Nous sommes repartis parce qu'on avait plus grand-chose à se raconter, elle et moi, et qu'on commençait à se les geler, sur cette foutue terrasse de café. À la fois, on n'avait pas très envie de faire causette avec les poivrots du coin, les seuls clients du troquet.

Saint Jaux avait sans doute été une ville ouvrière. Aujourd'hui, elle était délaissée, abandonnée, comme la plupart de celles situées dans ces fonds de vallées montagneuses.

Montignac, c'était la vallée juste au-dessus, plus haut dans la montagne. Une vallée à la fois plus courte et plus ouverte, et qui s'élevait en direction du nord, quasi perpendiculairement à celle de Saint Jaux. Il y avait, tout en haut de la vallée, une grande station de ski, plutôt huppée, Montignac 1800, un chiffre qui correspondait tout simplement à son altitude.

Le hameau de la Tourette, où habitait Lynn Oudinot, était lui situé entre la ville de Montignac et la station de ski.

Juste après Saint Jaux, la route grimpait en de grands virages serrés, dans une pente bien raide. Et puis un replat, et tout de suite Montignac. La ville était orientée plein sud. La large échancrure de la vallée de Montignac, qui surplombait Saint Jaux de plus de huit cents mètres, permettait un ensoleillement généreux, presque du matin jusqu'au soir.

— Au moins, c'est plus riant qu'en bas.

— Oui, mon petit Philippe, et c'est surtout plus friqué.

À Montignac, on était guère à plus de mille mètres d'altitude. La saison hivernale était presque finie. Pourtant, le ski, ici, s'invitait encore un peu partout. Une grande pancarte colorée, à l'entrée de la ville, vantait une glisse de rêve au pays du soleil, et ce toute l'année. Une gigantesque cabine de téléphérique, toute rouge et toute blanche, se mit à jaillir de derrière les immeubles, pour s'élever aussitôt vers les pentes encore blanches de Montignac 1800, bien plus haut dans la montagne, sur un versant encore bien exposé au soleil.

Là-haut, du côté de la station de ski, en altitude, des dizaines de résidences pyramidales, sombres et vitrées, semblaient tenir comme par miracle sur le versant raide et abrupt qui fermait la vallée de Montignac. La cabine du téléphérique, aussitôt arrivée là-haut, disparut derrière l'un de ces immenses bâtiments touristiques, construits exclusivement pour les skieurs.

— Commissaire, on ne s'arrête pas un peu à Montignac ?

— Non, mon petit Philippe, car l'heure tourne. On aura bien le temps d'y revenir cet après-midi, déjà parce que l'hôtel que je nous ai réservé se trouve ici, juste à côté de la gare de départ du téléphérique.

Mélanie Kuntz semblait tendue, et je la comprenais. Comme elle, quand je revenais sur les lieux de mon enfance, essentiellement pendant les vacances, je ressentais comme une gêne, le sentiment de ne plus être vraiment d'ici. Et, peut-être aussi, la honte d'avoir quitté les miens.

On a donc continué à rouler, tout au plus un ou deux kilomètres après Montignac, sur une route plate et rectiligne, qui suivait le fond de la vallée. Avant de remonter vers la station de ski, j'ai aperçu une grande et ancienne maison, très massive, et deux ou trois autres plus petites, dans un repli du terrain, comme une minuscule vallée – encore une – perpendiculaire à celle de Montignac.

— Faudra que tu prennes à gauche, mon petit Philippe, là, juste après le prochain virage.

— Oui, commissaire, j’ai vu le panneau. Dites donc, Logis de la Tourette, ça fait classe !

— Oh, tu sais, mon petit Philippe, ce n’est rien qu’une vieille bâtisse fortifiée, certes classe et grande, mais bien difficile à entretenir. Ce sont les parents de Julien Oudinot qui habitent ici : Martial et Thérèse Oudinot, avec la tante de cette dernière, Léonie de la Tourette. Celle-ci ne doit pas avoir loin de cent ans. Lynn et Julien, eux, vivent dans ce qui était jadis une grange du Logis, un bâtiment agricole qu’ils ont transformé en logement. Quant aux autres habitants du hameau, le cousin de Thérèse, Henri de la Tourette, les parents de Lynn, ou encore les fermiers Gilet, on aura bien l’occasion de les croiser prochainement.

— Et bien, il y a du monde à habiter par ici...

— Et oui, mon petit Philippe, et oui...

— Tous sont au courant, pour la disparition de Julien Oudinot ?

— Très certainement. Dans le coin, tu sais, il n’y a pas grand-chose qui ne soit pas su tout de suite et par tout le monde.

Sur cette sentence de la commissaire Kuntz, nous sommes passés sous un haut porche, arrondi en son sommet, puis nous avons garé la voiture au milieu de la cour intérieure du Logis de la Tourette, à savoir un large carré gravillonné et dominé par les hauts murs en belles pierres blanches des granges, et plus encore du bâtiment principal du hameau.

La cour était déserte, la plupart des volets clos, mais il faut dire que la façade, de ce côté-ci du Logis, donnait plein nord. Un autre porche, plus petit et situé côté est, permettait à la petite route goudronnée d’aller jusqu’à un autre bâtiment, sans doute une autre ferme, mais de taille plus modeste. Entre les deux, on apercevait, au loin, le long de la route, une maison moderne, et de plain-pied.

Soudain, une petite porte, dans la grange aménagée et attenante à ce second porche, s’ouvrit sur une femme élancée, avec de longs cheveux gris, qu’elle portait détachés.

— Ah, voilà ma Lynette qui sort de chez elle ! Elle devait nous attendre, de derrière une fenêtre...

— Si vous le dites, commissaire... Allez-y, je vous suis.

Je relevais le petit sourire plutôt joyeux de Mélanie Kuntz, un sourire que je ne lui avais que rarement vu au visage. On était en présence d’une véritable amie, il n’y avait pas de doute là-dessus. Il y avait toutefois cette crispation, toujours perceptible sur son visage, et que je mettais pour l’heure sur le compte de la voiture, que la commissaire n’appréciait pas, ou de la raison, pour le moins délicate, qui faisait que nous nous trouvions là.

— Ma Mél, te voilà enfin ! Je t’attendais avec impatience...

Lynn Oudinot serra fort Mélanie Kuntz dans ses longs bras filiformes. La commissaire sembla gênée, peut-être à cause de ma présence, à ses côtés ? En tout cas, elle se tenait très raide et très droite, se contentant de tapoter nerveusement les deux épaules de sa meilleure amie d'enfance.

— Lynn, je te présente Philippe, Philippe Kuntz, un collègue de la PJ, inspecteur dans le même service que moi. Philippe, voici Lynn, dont je t'ai déjà parlé, et que j'ai connue il y a plus de trente ans, à l'école de Montignac, puis qui m'a suivie au collège, et même au lycée...

— Enchantée, Philippe, et bienvenu au hameau de la Tourette ! Entrez, on va se mettre au chaud...

Maintenant, c'était au tour de Lynn Oudinot d'apparaître mal à l'aise, peut-être à cause d'un certain manque d'effusion, en retour, de sa meilleure amie d'enfance. À moins que ce ne fût tout simplement la fraîcheur de l'air, encore bien sensible en cette fin de matinée hivernale.

L'intérieur de la maison des Oudinot était un mélange de moderne et d'ancien, le tout dans une propreté irréprochable, presque malaisante. Les murs étaient tous peints en blanc, les sols impeccablement carrelés ou parquetés, sans une tâche, sans un grain de poussière. L'aménagement et la décoration des pièces s'avéraient sobres mais de qualité, sans excès. Malgré ses airs de hippie quarantenaire, on voyait que Lynn Oudinot passait du temps à astiquer son intérieur, ce qu'elle confirma bien vite.

— Cette maison, c'est toute ma vie ! Julien l'a reçue de ses parents à notre mariage, alors que ce n'était qu'une grange, en piteux état... Nous y avons fait beaucoup des travaux intérieurs nous-mêmes. Et puis il y a eu les enfants, l'aménagement de mon atelier de poterie, dans l'aile sud. J'y passe presque tout mon temps, dans cette maison, alors, forcément, j'en prends soin !

Nous nous sommes installés dans le grand salon, très lumineux. Deux grands baies vitrées donnaient sur un pré, qui descendait jusqu'à un ruisseau argenté, cascadant gaiement tout au fond du vallon. Le canapé était moelleux, gris anthracite, et situé juste en face d'une large cheminée à insert. Un feu, vif et orangé, crépitait derrière l'épaisse vitre du foyer.

— On a fait installer la cheminée il y a un peu plus d'un an. C'était juste avant les premiers problèmes, au cabinet de courtage de Julien et de son père...

Lynn Oudinot s'était tue et regardait fixement les flammes, derrière l'épaisse vitre de l'insert. Elle portait des petites lunettes rondes. À la surface des verres, il y avait les reflets orangés du feu. La commissaire Kuntz a fini par se racler discrètement la gorge, ce qui a eu le mérite de rompre un assez long silence, quelque peu gênant.

— Mon collègue Philippe n'est pas encore au courant des problèmes professionnels de ton mari. Toi et moi, nous en avons déjà parlé au téléphone, et, selon toi, ces problèmes pourraient expliquer

sa disparition soudaine. Mais je préférerais, ma Lynette, que tu nous les détailles toi-même, d'autant que j'aurais quelques questions complémentaires à te poser, à ce sujet...

— Bien sûr, ma Mél, bien sûr, même s'il faudra, comme je te l'ai aussi dit par téléphone, passer voir le père de Julien, afin de mieux comprendre les détails de tout cela...

— Pour que Philippe saisisse bien, c'est le père de Julien, Martial Oudinot, qui a créé en dix-neuf cent soixante-douze son premier cabinet de courtage d'assurance, appelé Oudinot Assu, et ce à Saint Jaux, plus bas dans la vallée. Julien a commencé à y travailler peu après votre mariage, en dix-neuf cent quatre-vingt-deux, alors que Martial Oudinot venait d'ouvrir une succursale, ici à Montignac. C'est bien cela ?

— Oui, Mél, c'est bien cela, et c'est ce second cabinet qui connaît depuis quelques mois de grosses difficultés financières. Contrairement à celui de Saint Jaux, tourné vers les particuliers, celui-ci fonctionne à plus de quatre-vingt pour cent avec une clientèle de professionnels de la montagne : des skieurs surtout, mais aussi des guides, des accompagnateurs, et plus récemment des moniteurs d'escalade et de parapente. Martial et Julien avaient su développer une offre sur mesure pour ces professionnels, avec toujours une souscription à titre individuel. Comme le disait souvent Julien : à chaque pro son assurance ! Sauf que, l'année dernière, syndicats et fédérations se sont positionnés de manière très agressive sur ce marché de l'assurance professionnelle, mais en proposant, eux, des contrats collectifs. Ceux-ci n'étaient pas forcément meilleur marché que les contrats individuels, mais, pour certains, ils ont été rendus obligatoires pour exercer !

— Comment ça, obligatoires ?

— Et bien, par exemple, il y a les moniteurs de ski : pour travailler chez les Rouges, le nom des écoles de ski affiliées à ce syndicat professionnel, un moniteur doit désormais impérativement souscrire à une assurance en Responsabilité Civile, fournie par la maison mère, bien sûr... Pas de contrat pris au syndicat national équivaut à pas de travail possible dans ses écoles de ski ! Or, les Rouges, c'étaient près du tiers des clients du cabinet de courtage de Montignac. Pour Oudinot Assu, ça a été un coup de massue...

— Un manque à gagner rapidement insurmontable ?

— A priori, oui, mais Martial pourra vous l'expliquer mieux que moi. Lui est encore associé de l'affaire, même s'il s'est retiré de la gérance, depuis qu'il a demandé à faire valoir ses droits à la retraite, il y a quatre ans.

— Il est au courant de notre présence, ici, en vue de retrouver son fils ?

— Oui, Mél, bien sûr, et sa femme et lui vous attendent d'ailleurs pour midi. Thérèse vous a préparé un bon petit repas. Elle adore toujours autant cuisiner...

Les deux vieilles copines ont échangé un même petit sourire malicieux. Allaient-elles déjà manger chez Thérèse et Martial Oudinot du temps où elles fréquentaient la même école, le même collège, le même lycée, ici à Montignac ? Je n'en savais rien, comme je ne savais pas grand-chose de cette curieuse affaire de disparition et d'assurance. Je me sentais relégué au simple rang d'observateur, et encore, un observateur au courant de rien de ce qu'il voyait ou entendait. C'était peut-être pour ça que j'ai fini par poser une petite question, timidement.

— Si les problèmes financiers d'Oudinot Assu ont commencé l'été dernier, pourquoi votre mari serait-il parti seulement maintenant, au début du printemps suivant ?

Lynn Oudinot m'a regardé fixement, en plissant un peu ses yeux derrière ses lunettes rondes, puis elle m'a répondu, assez rapidement.

— En fait, il est déjà parti une première fois, ou plutôt, il n'est pas rentré, de ses congés d'août dernier, passés avec deux amis à lui, en montagne, comme d'habitude... Il devait rentrer le samedi mais il nous a prévenus qu'il prolongeait, seul, sa randonnée itinérante jusqu'à Altys. Il a effectivement marché jusque là-bas, et il n'est rentré ici, à Montignac, qu'une semaine plus tard. Cette fois-ci, rebelote, dans les mêmes conditions : après être monté en ski jusqu'aux Trois Monts, samedi dernier, avec un collègue de travail, il a affirmé à celui-ci qu'il désirait prolonger son week-end, en montant du côté du Pic aux Étoiles. Puis, dimanche soir, il m'a laissé un message, sur le répondeur de notre téléphone fixe, indiquant qu'il poursuivait encore son itinéraire solitaire, pendant au moins trois ou quatre jours.

— Mais, cette fois-ci, et contrairement à août dernier, il ne vous a pas avertie de la destination précise de son périple solitaire ? Et on en est déjà au cinquième jour...

— Effectivement, monsieur Nortier, d'où ma plus grande inquiétude, cette fois-ci... Vous savez, mon mari, sous ses abords d'entrepreneur pressé et de sportif accompli, est un grand sensible. Il a dû prendre peur, suite aux avertissements plus poussés du commissaire aux comptes d'Oudinot Assu, après la parution du bilan financier, passablement désastreux, de l'année dernière...

— Et le collègue de travail avec qui il est parti en montagne, samedi dernier, quel est son nom ?

— Dimitri Saliaz, un jeune en alternance. C'est sa première année au cabinet de courtage. Il doit en faire deux. Le pauvre, il paraît qu'il s'en veut beaucoup d'avoir laissé partir Julien, seul, samedi soir dernier. Déjà qu'il y a tous les problèmes financiers, à Oudinot Assu, il le voit bien, tous les jours...

La commissaire Kuntz a semblé s'impatienter, se raclant à nouveau la gorge, qu'elle avait légèrement enrouée, tout en coupant presque la parole à sa meilleure amie d'enfance.

— Bon, ma Lynette, je te propose qu'on discute d'Oudinot Assu avec Martial, le père de Julien. On le voit tout à l'heure, pour le repas de midi, si j'ai bien compris... Sinon, as-tu une idée plus précise de l'endroit où Julien aurait pu poursuivre son périple solitaire et hivernal ?

— S'il est monté au Pic aux Étoiles, c'est la direction d'Altys, comme l'été dernier. En tout cas, il a pris toutes ses affaires d'alpinisme, avec ses skis de randonnée, et son plus gros sac à dos...

— Et de quoi manger ?

— Je ne sais pas, mais il a certainement fait des courses, juste avant de partir là-haut.

— Et sa voiture ?

— On en a qu'une seule, et elle n'a pas bougé du garage. Samedi matin, ils avaient pris celle de Dimitri.

— Et tu vois une ou des personnes susceptibles d'être plus au courant, ou même de l'avoir aidé ou accompagné à poursuivre son périple ?

— Non, à part ses enfants, enfin, les nôtres...

Mélanie Kuntz a ouvert de grands yeux, tout en se redressant sur son siège.

— Victor et Mia ? Pourquoi dis-tu cela ?

— Ils ont vingt et dix-neuf ans, et tu sais qu'ils ont récemment décidé d'arrêter les études, tous les deux, afin de poursuivre avec une bande de potes leurs rêves de montagne, de snowboard et d'escalade. De voir leur père en proie à des difficultés financières, avec le cabinet de courtage familial, ça les a bizarrement rapprochés de lui, et inversement. Ils voient dans la déroute d'Oudinot Assu une forme d'injustice. Bah, ce sont encore de grands ados, plein de colère et d'impulsivité...

On ne savait plus si Lynn Oudinot parlait de ses enfants ou de son mari. Sans doute un peu des deux. La commissaire Kuntz a poursuivi, toujours aussi surprise.

— Cet hiver, ils habitent à la station de Montignac 1800, où ils travaillent aux remontées mécaniques, et ce durant toute la saison, c'est bien cela ?

— Oui, ils partagent, avec la fille Gilet, la jeune Rose, un petit appartement au rez-de-chaussée de la résidence des Edelweiss. Ce serait bien que vous montiez les voir. Moi, ils ne veulent plus trop me causer, sous prétexte que je dévalorise sans arrêt leurs rêves de montagne. Mais, tu sais, ma Mél, les chimères, j'ai vu ce que ça donnait...

— Et tu n'as pas essayé d'aller les voir, je veux dire, depuis la disparition de Julien ?

— Non.

Silence de plomb. Raclements de gorges de Mélanie Kuntz, encore et toujours.

— Bon, bon, Philippe et moi, on montera à Montignac 1800, sans doute cet après-midi, histoire de discuter avec eux, si possible... Sinon, on ne va peut-être pas tarder à rendre visite aux parents

de Julien. Midi approche, et ils risquent de nous attendre, pour manger. Ma Lynette, tu viens avec nous ?

— Non. Tu sais, avec les parents de Julien, ça n’a jamais été facile, et ça ne s’est pas arrangé, avec le temps...

Re-silence de plomb. Re-raclements de gorges de Mélanie Kuntz.

On traversé la grande cour intérieure carrée, sous le regard discret mais prolongé de Lynn Oudinot, dont la grande silhouette filiforme demeurait debout, dans l’encadrement de la porte de sa très chère maison. De l’autre côté de la cour, il y avait l’entrée du Logis de la Tourette, un bâtiment en pierre blanche du dix-septième siècle, avec ses deux battants en chêne massif, qu’on atteignait après avoir franchi quatre marches d’escalier joliment façonnées.

Mélanie Kuntz frappa trois fois un des deux lourds battants au moyen d’un heurtoir en fer forgé, en forme d’anneau finement ciselé, imitant sans doute une couronne de houx. Le battant de droite s’ouvrit rapidement, sur un petit homme au visage rond et au cou de taureau, vêtu d’un jean Levi’s bleu foncé et d’un pull Lacoste, rouge vif.

— Entrez donc. Thérèse nous attend, dans la salle à manger. Et bien, Mélanie, ça fait bien longtemps qu’on ne t’avait pas vu dans le coin...

— Euh, oui, juillet de l’année dernière, comme d’habitude. Sinon, Martial, je vous présente Philippe Nortier, inspecteur dans mon service, à la PJ Altys.

— Ah, oui, enchanté monsieur Nortier, moi c’est donc Martial Oudinot, le fils du disparu.

Il m’avait dit cela comme on aurait dit qu’il faisait beau aujourd’hui, le tout en me broyant la main droite dans sa poigne de fer.

— Enchanté, de même...

— Cette idée de Lynn de vous faire venir ici, pour essayer de comprendre où a bien pu passer Julien, je n’y étais pas favorable, au moins au début. Mais bon, Mélanie, toi, tu es d’ici, alors, qui sait, peut-être que ça marchera... Et puis, cet imbécile, il faut bien qu’il réapparaisse !

— Vous aussi, vous pensez qu’il a fui en montagne ?

— Fuir, c’est évident, il ne sait faire que ça ! Il est volontaire quand tout va bien, mais dès qu’il y a un grain de sable dans les rouages, il n’y a plus personne...

On venait de finir de traverser un couloir haut de plafond et sombre, pour déboucher sur une pièce grande comme un appartement, avec en son centre une immense table ovale, en marbre blanc, recouverte d’une fine nappe bleutée. Une femme d’à peu près la même taille, modeste, que Martial Oudinot, venait de sortir d’une autre pièce, qui devait être la cuisine, tandis qu’une troisième personne, très âgée, bien plus grande et moins costaude, relevait difficilement son visage émacié du

creux de son épaule. Elle sortait manifestement d'une profonde sieste, mais elle nous fixait maintenant avec intensité, de ses deux petits yeux bleu pâle.

— Mon épouse, Thérèse, et sa tante, Léonie de la Tourette. Elle est, avec son fils Henri, la dernière représentante de la vraie famille des lieux, celle qui a donné son nom à ce noble Logis et à tout le hameau...

Martial Oudinot se fendait d'un rire un peu forcé, tandis que les deux femmes – celle assise et celle debout – nous saluaient d'un signe de la tête, sans même prononcer un mot. Au geste agacé de son mari, Thérèse Oudinot finit par nous inviter à venir nous asseoir à table.

— J'ai juste fait un gratin aux pommes de terre, avec du Saint Maubier, le fromage local. J'espère que votre collègue aimera, c'est un peu fort... Et il y aussi une petite salade verte, pour accompagner tout ça. Vous savez, Mélanie, avec la disparition de Julien, je n'ai pas trop le goût de faire à manger...

— Je comprends, Thérèse, je comprends...

La commissaire Kuntz prenait un air contrit, alors que Léonie de la Tourette venait, dans un effort démesuré, de se lever de son fauteuil, et qu'elle avançait maintenant très doucement, vers la table en marbre blanc, poussant devant elle un déambulateur gris et noir. Pourtant, la vieille aristocrate donna soudainement de la voix, qu'elle avait d'ailleurs fort claire.

— Voyons, Thérèse, Martial, servez-nous déjà un petit Porto. Ce brave Julien a disparu, mais se morfondre ne le fera pas revenir plus vite !

Martial Oudinot trouvait une bouteille au fond d'un grand coffre en bois sombre, dans un angle de l'immense pièce. Il sortait aussi du Whisky, ainsi qu'un bol de cacahuètes, qui s'avérèrent trop molles.

— Toujours accro à votre alcool fort, espèce de sauvage ! Le Whisky, c'est pour ces brutes d'Américains !

— Ne l'écoutez pas. Ma tante n'a plus toute sa tête. Avec l'âge, elle ne filtre pas tout ce qu'elle dit...

— Mais tais-toi donc, ma pauvre Thérèse, et va plutôt nous chercher à manger ! C'est pas avec vos trois malheureuses cacahuètes toutes ramollies qu'on va se caler l'estomac !

Le repas fut pénible, rythmé de manière chaotique par les accès de colère de Léonie de la Tourette, les agacements sanguins de Martial Oudinot, les excuses gênées de sa femme, la timide Thérèse. Heureusement, le courtier en assurance, fondateur du cabinet Oudinot Assu, finit par nous inviter à prendre le café dans le petit salon, cette fois-ci en comité restreint, pour parler plus tranquillement des déboires professionnels de son fils.

Une belle bibliothèque en bois clair recouvrait presque tous les murs de cette pièce de taille bien plus modeste, mais qui aurait tout de même largement permis l'aménagement d'un beau studio. Une double porte vitrée donnait sur l'extérieur, avec une autre petite cour de gravillons blancs, encadrée de quatre platanes massifs. Nous étions assis sur deux canapés confortables, au beau velours rouge brique, de part et d'autre d'une table basse, joliment marquetée.

— Alors, donc, vous vouliez me parler d'Oudinot Assu... Allez-y, je vous écoute.

Il avait dit ça comme si nous étions des journalistes venus l'interroger sur sa boîte. Il ne faisait même plus allusion à la disparition de son fils. La commissaire Kuntz regardait son interlocuteur fixement, tandis que lui, les avant-bras posés sur ses cuisses, était penché en avant, le regard perdu dans les motifs de la marqueterie, sur la table basse, l'air soucieux, ou gêné, ou les deux.

— Cette entreprise, vous l'avez créée dans quelles circonstances ?

— Par un concours de circonstances, justement... Après des études de droit, j'ai commencé à travailler dans une grande compagnie d'assurance, à Altys, les AGA. J'y suis resté près de quinze ans. En juin dix-neuf cent soixante, quand on s'est mariés, Thérèse et moi, on a eu immédiatement le projet de revenir ici, à la Tourette. Mais ça nous a pris plus de dix ans pour le faire réellement. Il faut bien dire que le décès brutal de ma belle-mère, Catherine de la Tourette, née de Montgrain, au printemps dix-neuf cent soixante-dix, a accéléré les choses. Du jour au lendemain, Thérèse, fille unique de Catherine, héritait de la moitié du Logis de la Tourette, et des terres qui allaient avec. Sa tante Léonie, que vous venez de voir et que nous avons à charge à l'année, pouvait difficilement rester seule ici. Elle avait déjà des problèmes, que nous dirons d'ordre psychique, et pour son fils, Henri, ce n'était pas mieux. Enfin, Mélanie, vous le connaissez bien, et j'imagine que vous irez l'interroger, lui aussi...

— Oui, Martial, sans doute. Mais revenons plutôt à Oudinot Assu, si vous le voulez bien.

— Alors donc, pendant cette même année dix-neuf cent soixante-dix, il y a eu la seconde circonstance, à savoir le départ à la retraite d'un agent général d'AGA. Cet homme partait à la retraite, et vendait donc son fond de commerce, à Saint Jaux, à seulement quelques kilomètres en dessous de Montignac et du Logis de la Tourette. J'avais tout juste la trentaine, quelques économies en poche, alors je me suis lancé, sans trop réfléchir. Et j'ai vite déchanté ! Le portefeuille clients de cet agent s'était réduit à peau de chagrin, tout comme la population de cette ville industrielle, située en fond de vallée. La métallurgie et la chimie locales se voyaient délocaliser en Asie et en Inde, et le nombre d'ouvriers de Saint Jaux, c'est-à-dire le plus gros de la clientèle de l'agence AGA, diminuait à vue d'œil. Heureusement qu'il y a eu le ski, et la troisième circonstance...

— Quelle fut-elle, précisément ?

— Les frères Louis et Jean Gilet, et aussi le fils de Louis, Xavier. Ce sont nos voisins, ici à la Tourette, tous les trois fermiers et aussi moniteurs de ski. Louis et Jean ont peu ou prou mon âge. Au moment où je reprenais l'agence AGA, eux venaient de créer une école de ski, concurrente à celle, éminemment historique, des Rouges. Ils l'ont tout simplement appelés les Bleus ! Une sacré épopée, cette histoire des Bleus, une aventure qui a duré pas loin de dix ans. Et surtout une histoire de famille... Côté assurance, cela m'a permis de diversifier mes activités avec AGA, en vendant des contrats aux nombreux moniteurs de ski qui avaient suivi les frères Gilet chez les Bleus, puis, par ricochet, à des guides de haute montagne et des accompagnateurs en moyenne montagne...

— Mais vous étiez alors toujours agent général, rattaché exclusivement à la compagnie d'assurance AGA. Pourquoi êtes-vous devenu courtier, via Oudinot Assu ?

— Justement à cause de l'afflux de professionnels de la montagne, qui ont rapidement représenté plus de la moitié de ma clientèle. AGA était une compagnie solide, mais comme toutes les grandes et vénérables institutions, elle était peu encline au risque ! Or, la montagne, quoi qu'en dise, reste marquée par une certaine prise de risque, et des potentiels accident graves, même avec des professionnels aguerris et bien formés. Ça ne plaisait pas trop à AGA, toute cette incertitude, ces aléas, ces risques objectifs, comme on dit... Et puis la plupart des professionnels de la montagne sont des travailleurs indépendants, pas des salariés, avec des besoins très spécifiques, comme une assurance en Responsabilité Civile en leur nom propre, ou encore une garantie en cas d'arrêt de travail. Et, là non plus, AGA n'était pas très bien placée pour ce genre de profils.

— Bref, vous avez eu besoin de plus d'indépendance, vous aussi, en devenant courtier ?

— Exactement, Mélanie, j'ai pris la décision de quitter AGA pour avoir la liberté de négocier des contrats avec n'importe quelle autre compagnie d'assurance. Désormais, c'était mon client qui me mandatait auprès d'une compagnie, et pas l'inverse. Bon, dans les faits, c'était un peu différent, et pas si souple que ce que j'avais prévu au départ...

— Cela vous a tout de même permis de créer Oudinot Assu, en lieu et place de l'agence AGA de Saint Jaux, et surtout de faire grandir votre cabinet de courtage, puisqu'en dix-neuf cent quatre-vingt-deux, votre fils, Julien, vous rejoignait, en même temps que vous ouvriez une succursale, cette fois-ci à Montignac ?

— Oui, à cette époque, Julien venait d'avoir vingt-quatre ans, et il était un peu paumé, hésitant entre devenir guide de haute montagne, moniteur de ski, ou moniteur d'escalade, dont le premier diplôme professionnel venait d'être créé. Il était bon en tout mais doué en rien, et surtout il avait du mal à finir ce qu'il commençait, changeant d'activité sportive au gré des rencontres, des humeurs...

— Mais il a toujours aimé le sport, et la montagne en particulier ?

— Thérèse et moi, on est venus à Montignac pour ça, même si nous faisons essentiellement de la randonnée et du ski. On a tout de même partagé cela avec nos enfants. Les sports plus techniques, comme l'alpinisme et l'escalade, Julien s'y est mis tout seul, un peu sur le tard, vers dix-huit ans. Mais ça ne lui a pas réussi, car il était trop angoissé, trop instable, ça se voyait. Le regard d'un père, vous savez...

— Bref, à vingt-quatre ans, vous lui proposez de vous associer avec vous, en ouvrant un second cabinet de courtage, cette fois à Montignac ?

— C'est cela, enfin, il a commencé comme simple stagiaire, comme n'importe quel jeune qui débute. Si je suis marié à une aristocrate de Montignac, je viens moi d'un milieu de modestes paysans des plaines de Jongeac ! Je tenais à ne pas rendre trop faciles les débuts de mon fils auprès de moi... Un vieux réflexe de paysan, et sans doute une bonne habitude, j'en reste persuadé.

— Mais ça s'est plutôt bien passé ? Pour le coup, malgré l'instabilité que vous lui prêtez, il y est resté, à Oudinot Assu, et ce depuis près de vingt ans !

— Oui, ses connaissances dans différents sports de montagne, des connaissances à la fois techniques et humaines, ont permis au cabinet de Montignac de croître vite et bien, et ce malgré les difficultés rencontrées par notre client historique, les Bleus de ces trois braves Gilet...

— Vous pouvez développer ?

— Les Rouges les ont entraînés en justice, les trois Gilet et leur syndicat des Bleus. Les hostilités ont commencé à partir du début des années quatre-vingts, sur divers aspects de la vie professionnelle des moniteurs de ski où les Bleus et les Rouges étaient présents tous les deux, de la formation aux retraites en passant par l'emplacement de certaines écoles dans les stations. Même le logo des Bleus a été attaqué, sous prétexte qu'il ressemblait trop à celui des Rouges ! Ah, ça, on peut dire qu'ils ne leur ont pas fait de cadeaux, à ces pauvres Gilet... Ma foi, les Rouges n'ont jamais pu digérer la création d'un syndicat concurrent, c'est comme ça, c'est un peu dans leur ADN, vous savez...

— Que voulez-vous dire par là ?

— Un syndicat qui gère les moindres aspects d'une profession, forcément, n'est pas très enclin à partager ses précieux pouvoirs. Les Rouges, dès leur création, c'est un peu un mix entre le modèle communiste, les confréries moyenâgeuse et la mafia napolitaine ! Mais je compte sur vous pour que tout cela ne sorte pas d'ici, car ma profession de courtier en assurance m'impose certaines règles...

— Devoir de discrétion et confidentialité, n'est-ce pas ? Oh, vous savez, c'est un peu aussi dans notre ADN, à nous les flics... Mais revenons au cabinet de courtage : si je ne m'abuse, Oudinot Assu a aussi travaillé avec les Rouges ?

— C'est vrai, et Xavier Gilet, qui gérait seul les Bleus vers la fin, après que son père et son oncle aient jeté l'éponge, nous en a beaucoup voulu pour cela. Il nous a traité de traîtres, Julien et moi, de vendus, et même d'assassins. C'est vrai que lui se voyait attaqué de toutes parts, et même traîné devant les tribunaux... Mais nous sommes des courtiers, Julien et moi, pas des syndicats, et encore moins des politiques ! D'ailleurs, c'est pour cela qu'on s'est toujours interdit de signer des contrats collectifs : nous, nos clients, ce sont la somme de professionnels, pris chacun dans leur individualité, pas un tout comme l'est un syndicat.

— C'était votre fonctionnement avec les Bleus, puis avec les Rouges ? Jamais de contrats signés avec leurs syndicats de rattachement, c'est bien cela ?

— Oui, tout à fait, je suis un libéral convaincu, et c'est aussi la marque de fabrique d'Oudinot Assu !

— Vous voyez, cher Martial, que vous faites tout de même un peu de politique...

Mélanie Kuntz regardait monsieur Oudinot avec un petit sourire malicieux au coin des lèvres et des yeux. L'homme avait une certaine prestance, on voyait qu'il avait l'habitude de parler, mais avec un style direct, presque brutal, celui d'un homme d'affaire, mais un homme d'affaire du passé, à la retraite, qui continuait tout de même à partager le capital d'Oudinot Assu avec son fils, Julien, un fils disparu, dont il avait reconnu, au début de notre entrevue, le caractère instable, et la probable fuite. C'étaient en tout cas ses mots. Peut-être que c'était pour ça que Martial Oudinot baissait les yeux et la tête ? Il n'osait soutenir le regard de la commissaire Kuntz, qui reprenait de plus belle.

— Aujourd'hui, les Bleus ont-ils totalement disparu ?

— De Montignac, oui, et depuis plus de dix ans. Il en reste encore quelques-uns, dans de plus petites stations, où il y a moins d'enjeux financiers qu'ici...

— Et, depuis un an, les Rouges, eux, se sont tournés vers des contrats d'assurance collectifs, portés par leur syndicat national, c'est bien cela ?

— Oui, pour le plus grand malheur d'Oudinot Assu, c'est certain... Mais je reste persuadé que notre modèle n'est pas mort ! J'en ai connu, des difficultés, mais il faut savoir être patient, car les choses tournent dans un sens comme dans l'autre, et parfois plus vite qu'on ne le croit !

— Votre fils Julien, lui, y croit peut-être moins que vous ?

— Oui, mais, malheureusement, c'est maintenant lui qui est aux manettes. Il est le seul gérant d'Oudinot Assu ! Moi, je ne suis que son associé...

La discussion s'est rapidement arrêtée, à l'initiative de la commissaire Kuntz, qui prétextait diverses autres personnes à rencontrer, cet après-midi-là, dans le but de retrouver Julien Oudinot, bien sûr.

— Ne vous inquiétez pas trop pour lui, chers Mélanie et Philippe, car je suis certain que Julien reviendra de lui-même, la queue entre les jambes, quand il aura compris qu'il lui faudra bien affronter la réalité telle qu'elle est, et que celle-ci n'est pas si dramatique qu'il l'imagine ! Ses angoisses lui font voir Oudinot Assu plus noire qu'elle n'est, et notre entreprise s'en sortira, je n'en ai aucun doute.

On a quitté le Logis de la Tourette accompagnés de Martial Oudinot, après avoir fait un crochet au salon, où somnolaient Léonie de la Tourette et sa nièce Thérèse Oudinot. Elles nous ont tout de même salués, mollement, même si la plus vieille des deux femmes s'est subitement énervée.

— Alors, il vous a bien assommés avec ses histoires d'assurance ? Le fric, le fric, il n'y a que ça qui compte pour lui, le reste n'est que du blabla ! Le gamin, Julien, il a bien eu raison de se casser ! Ici, le fric a tout gâché, mais ce n'est pas avec ça qu'on entretient les maisons, les granges, les champs, et surtout les gens ! Le fric, mes enfants, le fric, c'est ça qui nous perdra tous !

— Mais taisez-vous donc, Léonie, par pitié ! Thérèse, fais taire ta tante, c'est insupportable, alors qu'on ne sait toujours pas où est Julien, et que Mélanie et son collègue sont venus gracieusement d'Altys, jusqu'ici, pour nous aider... Voyons, Léonie, un peu de respect, au moins pour eux !

— Respect, respect, c'est vous qui parlez de respect, monsieur Martial Oudinot ? Allez donc en parler aux Gilet, à mon fils Henri, ou encore à vos propres petits enfants, vous verrez ce qu'ils en pensent, du respect de monsieur le courtier Martial Oudinot !

On a été en quelque sorte évacués du Logis de la Tourette par Thérèse Oudinot, qui nous a poussés à petits pas, et en s'excusant, jusqu'au bout du long couloir de leur maison, puis jusque dans la cour carrée et gravillonnée, derrière la lourde porte à double battants, là où notre voiture nous attendait, telle une arche de Noé, à n'en pas douter.

— Et bien, à près de cent ans, elle a encore du caractère, la vieille Léonie !

— Et oui, mon petit Philippe, et oui, mais je crois bien qu'elle en a toujours eu...

— On continue notre tournée des habitants de la Tourette ?

— Non, je crois que j'ai besoin d'un peu d'air... On va monter à Montignac 1800, histoire de voir si on peut poser deux ou trois questions aux deux enfants de Lynn et de Julien, ainsi qu'à leur colocataire, la fille de Xavier Gilet.

On a donc repris la route, avec les grands lacets, vingt-huit au total, qui montaient jusqu'à la station de ski. Il y avait déjà quelques amateurs de vélo sur cette route mythique, l'une des ascensions cyclistes parmi les plus prisées au monde. Certains s'arrêtaient au bord de la route, ici ou là, pour admirer le paysage, la vue plongeante sur la vallée de Montignac, plus bas celle de Saint Jaux, au loin quelques sommets de moyenne montagne, et aussi la grande plaine de Jongeac, dont

les prés, vert foncé, se confondaient avec les deux rivières qui la traversaient, la Sombre et la Mauvaise.

Vers mille cinq cents mètres d'altitude, la neige a fait son apparition, sous forme de vieilles plaques dures, souillées par le noir des gaz d'échappement, sur le bas-côté. Puis, sur le replat qui succédait aux grands lacets, quelques amas plus conséquents se voyaient davantage, surtout dans les zones ombragées, ou bien dans les endroits où le chasse-neige avait repoussé les dernières neiges, tombées il y avait plus d'un mois.

Enfin, on arriva à la station en elle-même, d'abord comme face à un mur, celui de la façade ouest de la plus grande des douze barres d'immeubles qui composaient l'ensemble résidentiel de Montignac 1800. Au pied de cet immeuble de forme pyramidale, un immense rond-point, avec des panneaux de signalisation à profusion, surtout pour des parkings, numérotés de un à huit, un peu comme à l'entrée d'un aéroport.

— Prends donc la direction du trois, mon petit Philippe. Là-bas, on devrait trouver le service des pistes, enfin, si l'on en croit les panneaux...

Je suivais le bon conseil de la commissaire Kuntz, filant à droite, jusqu'à un autre rond-point, cinq cents mètres plus loin, puis à gauche, sur deux cents mètres, jusqu'à un troisième et dernier, qui donnait à droite sur le parking privé d'une résidence hôtelière, et, tout de suite à gauche, au pied du bâtiment hébergeant les bureaux du service des pistes, notre destination finale.

Une couche de glace noirâtre, incrustée de sable et de gravier, recouvrait une bonne partie du bitume. Le soleil, bien que vif en ce début d'après-midi printanier, ne semblait pas en mesure d'entamer cette gangue gelée, laide et glissante.

Un grand gaillard rouquin, au dos un peu voûté, vint nous ouvrir la porte d'entrée du service des pistes, situé dans un bâtiment en béton gris, dont l'intégralité du rez-de-chaussée servait de garage aux dameuses et autres moto-neiges. Un escalier métallique, à l'extérieur, menait à l'entrée des bureaux, où nous fûmes donc accueillis par Boris Schmafell, sous-directeur des pistes du domaine de Montignac 1800. Autrichien d'origine, il avait un accent assez prononcé, un peu guttural, un peu traînant, un peu nasillard.

— Ah, vous êtes de la police... Rien de grave, j'espère ?

— Non, d'autant que, pour tout vous dire, nous sommes ici à titre officieux. Ce serait juste pour savoir où l'on pourrait trouver Victor et Mia Oudinot, ainsi que Rose Gilet, trois jeunes qui doivent travailler quelque part, ici, dans votre station, au service des pistes.

— Leurs noms ne me dit rien, mais, vous savez, il y a plus de cinq cents salariés, rien que pour l'entretien des pistes. Attendez, je vais faire une recherche, sur l'ordinateur de mon bureau ? C'est au bout du couloir, suivez-moi...

L'intérieur du bâtiment était fonctionnel, avec une enfilade de pièces plutôt étroites, où travaillaient certainement des secrétaires, des comptables, des commerciales, comme dans n'importe quelle entreprise. Le couloir était éclairé par des néons blafards. Une moquette, élimée, grise et râpeuse, menait jusqu'au bureau de Boris Schmafell, dans une pièce à peine plus grande que les autres.

— Ah oui, ça y est, je vois très bien qui sont ces trois jeunes, puisqu'ils ont justement déserté leurs postes respectifs, pas plus tard qu'avant-hier. C'est même moi qui ait signé leurs lettres de licenciement, dans la foulée. Mais, vous savez, des jeunes saisonniers qui s'en vont avant la fin de leur contrat, on en a à la pelle...

J'ai senti Mélanie Kuntz, debout à côté de moi, se tendre, comme si cette nouvelle inaugurait de nouvelles tracasseries, de nouvelles incertitudes.

— Ils devaient finir quand ?

— Dans deux semaines, le vingt-huit avril précisément. Ils étaient préposés aux huit tire-fesses du secteur des débutants, à la Combe de l'Ours. Rien à redire jusque-là, ils étaient plutôt sérieux et ponctuels, ce n'est pas si courant que ça, pour des jeunes de leur âge...

— Ils logent ici, à la station, c'est bien cela ?

— Oui, dans un appartement fourni par nous, spécialement pour les saisonniers. On en a une grosse centaine, sur toute la station. Notre équipe en charge de gérer ces logements doit d'ailleurs se rendre, d'ici la fin de l'après-midi, à celui des trois jeunes que vous recherchez, histoire de faire un petit état des lieux. Maintenant qu'ils ne sont plus salariés de la station, ils n'ont évidemment plus droit à cet appartement, en quelque sorte de fonction...

— Ils vous ont déjà rendu les clés ?

— Oui, enfin, pas directement à moi, mais au responsable du secteur de la Combe de l'Ours, avec qui ils travaillaient, le dernier soir avant leur abandon de poste.

— Ils ont donc prévenu qu'ils allaient partir ?

— Oui, mais seulement oralement, et uniquement à leur supérieur hiérarchique direct, en même temps qu'ils lui ont rendu les clés de leur appartement.

Cette fois, Mélanie Kuntz soupirait franchement. On avait déjà sur les bras la disparition de Julien, le mari de son amie Lynn, et on avait maintenant celle de leurs deux enfants, Victor et Mia, ainsi que de la jeune Rose, de la famille Gilet, les fermiers voisins des Oudinot, au hameau de la Tourette.

Peu après, on est sortis en silence des bureaux du service des pistes de Montignac 1800, sous le regard presque embêté du brave Boris Schmafell.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me recontacter. Et ne vous inquiétez pas trop pour ces trois jeunes : encore une fois, on en a beaucoup, des comme eux, un peu nomades, un peu imprévisibles, un coup dans une station, un coup dans une autre, un coup à bosser, un coup à se la couler douce... Tant que papa et maman payent la note !

La commissaire Kuntz l'a remercié d'un petit sourire un peu forcé, tandis que je lui serrai vigoureusement la main, tout en glissant à l'oreille de l'Autrichien quelques précisions.

— Merci, monsieur Schmafell, mais, pour deux d'entre eux, il s'agit d'enfants de sa meilleure amie d'enfance, alors, vous comprenez, la commissaire aimerait beaucoup savoir où ils sont, et ce qu'ils font...

— Oui, bien sûr, je comprends tout à fait.

Il avait l'air grave et sincèrement peiné. Et encore, je ne lui avais pas dit que leur père avait disparu, lui aussi, voici une semaine, et qu'il était jusqu'à présent l'unique raison de notre présence ici.

Mélanie Kuntz, elle, était déjà arrivée en bas de l'escalier métallique, et elle s'impatiait.

— Sans vouloir te presser, mon petit Philippe, il faudrait qu'on passe sans tarder au cabinet de courtage Oudinot Assu, au moins à celui de Montignac, et peut-être à celui de Saint Jaux, si on a le temps, pour voir si on n'y trouve pas le jeune Dimitri Saliaz, l'alternant qui a accompagné Julien Oudinot lors de sa sortie à ski, sans retour, samedi dernier...

— On ne passe pas à l'ancien logement des trois enfants, Victor et Mia Oudinot, ainsi que Rose Gilet ?

— Pour voir un appartement vide ? Non, pas très utile... Et puis, on va rester focus sur Julien Oudinot, sinon on ne va pas s'en sortir !

On a donc repris la route, descendante cette fois, avec toujours ses grands lacets et sa vieille neige, entre la station de ski de Montignac 1800 et son bourg, plus bas dans la vallée. Dans le ciel bleu azur, la cabine d'acier du téléphérique passait et repassait, imperturbablement, à la montée comme à la descente.

Mélanie Kuntz, elle, était plus tendue que jamais. À côté de moi, elle fixait l'asphalte, droit devant elle. De temps en temps, elle lâchait quelques mots rageurs.

— Évidemment, manquait plus que les gosses ! Mouais, y a quelque chose de louche là-dessous... Et ce grand con de Julien Oudinot qui prétend se balader en montagne pour se changer les idées, pendant que la boîte de papa prend l'eau ! Hum, et ma Lynette qui prétend avoir reçu un message téléphonique de son mari, alors que celui-ci se trouverait en pleine montagne ! Ah, d'ailleurs, mon petit Philippe, on va appeler le colonel Pointreau, histoire de vérifier ce point précis...

Au moyen de son téléphone cellulaire, la commissaire venait de composer le numéro du chef des gendarmes de haute montagne, à la fois un collègue et une sorte de concurrent, puisqu'il faisait partie de la gendarmerie, en tout cas un emmerdeur de première, selon les propres mots de Mélanie Kuntz. Mais l'homme était aussi serviable, fiable, et évidemment très fin connaisseur de tous les massifs entourant Altys et ses environs.

— Allô, colonel Pointreau, non, non, je ne suis pas à Altys... Je vous appelle de Montignac, mais non, je n'y suis pas aller pour faire du ski, vous savez que j'ai horreur de ça... Et encore non, je n'y suis pas pour le travail, enfin, pas vraiment, mais j'aurais quand même un petit renseignement à vous demander, ce ne sera pas long...

Comme d'habitude quand elle parlait au colonel Pointreau, Mélanie Kuntz haussait le ton et prenait un air outragé. Il faut dire que le grand gendarme – en taille et en grade – avait le don de l'agacer, même au téléphone, et même pour quelques minutes de discussion seulement.

— Donc, colonel, vous me confirmez qu'aucun téléphone cellulaire ne peut passer dans la zone de haute montagne située entre les Trois Monts et le Pic aux Étoiles, et qu'aucun refuge équipé en été d'un téléphone fixe n'est encore ouvert au public à cette période de l'année ? Oui, c'est parfait, c'est tout ce que je voulais savoir, et encore merci, cher colonel...

La commissaire Kuntz a raccroché puis a soupiré, en ayant repris une voix presque normale.

— Comme d'habitude, il m'a pris de haut, ce grand benêt. Ça se ballade en montagne toute l'année et ça se croit pouvoir dominer son monde de tout là-haut ! Pfft... Enfin, on a la confirmation que le message téléphonique évoqué par Lynn n'a pas pu être transmis via un appel de Julien dans la zone montagneuse où il prétendait pourtant se trouver, dimanche soir dernier.

— Ou alors ce message n'existe même pas...

— Ou alors ce message n'existe même pas, effectivement Philippe, et c'est d'ailleurs la première chose que nous allons vérifier. Direction le hameau de la Tourette et ma Lynette. On ira visiter le cabinet d'Oudinot Assu un peu plus tard.

Retour donc dans la cour intérieure du Logis, où les gravillons blancs crissaient toujours aussi fort sous nos pneus. Pour prévenir d'une arrivée, c'était mieux qu'une sonnette ! D'ailleurs, Lynn Oudinot a ouvert sa porte avant même que nous ayons eu le temps de sortir de notre voiture.

— Alors, vous avez déjà du nouveau ? Vous avez pu voir Victor, Mia et Rose ?

Elle s'était avancée à notre rencontre, l'air plus nerveuse que ce matin, inquiète et surprise, ou peut-être les deux à la fois, c'était difficile à dire.

— Malheureusement, non, on n'a pas pu les voir. Mais on va t'en parler à l'intérieur, de ça et d'autre chose...

On s'est installés, comme ce matin, dans le même canapé du même grand salon, avec ses larges baies vitrées et sa propreté impeccable.

— Écoute, ma Lynette, j'ai d'abord une mauvaise nouvelle : Victor, Mia et Rose ont abandonné leurs postes de travail, avant-hier, et depuis ils semblent avoir quitté Montignac 1800. En tout cas, ils ont vidé leur appartement.

— Oh non, ce n'est pas possible, pas eux !

Elle avait caché son visage entre ses mains, et elle secouait maintenant doucement sa tête, de droite à gauche, comme pour tenter d'apaiser l'angoisse qui semblait l'avoir envahie.

— Tu disais, ce matin, qu'ils s'étaient rapprochés de Julien, notamment depuis que celui-ci devait faire face à des difficultés financières, avec Oudinot Assu...

— Oui, tous les trois détestent ce maudit cabinet de courtage, comme des ados un peu gauchistes qu'ils sont, au fond !

— Victor et Mia, je le savais, mais Rose Gilet ?

— Oh, tu sais, c'est devenu la plus gauchiste des trois ! Bien qu'elle soit la plus jeune, dix-huit ans à peine, c'est elle qui a le plus de hargne...

— Tu penses qu'ils auraient pu rejoindre Julien, là-haut dans les montagnes ?

Je regardais la perfide commissaire Kuntz emmener sa meilleure amie d'enfance là où elle voulait l'emmener. Elle n'avait plus ce petit sourire bienveillant de tout à l'heure, mais elle l'a fixait maintenant de ses deux petits yeux très noirs.

— Je ne sais pas, oui, c'est possible, car ils partageaient tous les quatre une passion pour la montagne, en plus de leurs idées de gauche... Mais bon, pourquoi, pourquoi donc ? À quoi tout cela va-t-il les mener ?

— En tout cas, pas jusqu'à Altys par les montagnes, comme l'été dernier, et comme Julien semblait pourtant le prétendre, dans son message téléphonique que tu évoquais tout à l'heure...

Lynn Oudinot avait écarté ses mains de son visage, rouge de l'avoir serré et frotté, mais exempt de la moindre larme. Maintenant, elle aussi regardait fixement sa meilleure amie d'enfance.

— Comment ça, Julien serait où, alors ? Pourtant, ce message, je l'ai, écoutez-le si vous voulez, je n'ai pas rêvé !

Elle était maintenant en colère, même si on voyait qu'elle tentait de se contenir. Elle s'est levée rageusement, se rendant à grandes enjambées jusqu'à un guéridon, où trônait un téléphone couleur crème, avec répondeur intégré. Elle appuya aussitôt sur une touche, et la voix de Julien Oudinot – une voix un peu nasillarde, mais toutefois suffisamment claire – envahit la pièce.

— Allô, Lynn, c'est Julien. Je sais que tu t'inquiètes, une nouveau fois... Mais je dois prendre du recul, de l'air, c'est vital, pour nous, pour moi... Je t'aime, je vous aime tous, sachez-le ! Je connais

bien les montagnes, et je suis bien équipé, ne t'inquiète pas. J'ai passé aujourd'hui le Pic aux Étoiles. Je t'en prie, ne cherche pas à me rejoindre, ou à me faire rechercher. D'ici trois ou quatre jours, je te donnerai des nouvelles, je te le jure... Ma chérie, je t'aime.

Lynn Oudinot replongeait son visage derrière ses deux mains blanches et filiformes.

— Cela fera six jours ce soir qu'il a appelé, et toujours rien, pas de nouvelle...

Mélanie Kuntz s'était levée et enserrait sa meilleure amie d'enfance de son bras droit, à hauteur des épaules.

— En tout cas, j'ai eu confirmation, par un collègue de la gendarmerie de haute montagne, que Julien n'a pas pu t'appeler, dimanche soir, de la zone située autour du Pic aux Étoiles. Mon collègue est catégorique.

— Mais alors, où, où peut-il bien être ? Et mes enfants, mes pauvres enfants !

— On va les retrouver, ma Lynette, je te le promets, on va les retrouver...

La commissaire caressait affectueusement les têtes de Lynn Oudinot, lui proposant même de rester déjeuner avec elle, mais celle-ci déclina, car elle était déjà attendue chez ses beaux-parents, Martial et Thérèse Oudinot. Dehors, le soleil venait de darder ses derniers rayons, car, dans ce fond de vallée, il passait vite derrière les montagnes, même en ce milieu de printemps. Il était presque dix-sept heures et Mélanie Kuntz hâta un nouveau départ, avec cette fois pour destination le cabinet d'Oudinot Assu, à Montignac, le plus proche des deux.

Le cabinet de courtage n'était pas très loin de la gare de départ du téléphérique, dans une enfilade de vitrines, sur une rue qui partait d'un grand parking pour rejoindre le centre plus ancien de Montignac. Oudinot Assu était au numéro huit, entre une boulangerie pâtisserie et un opticien. Une devanture plutôt modeste, comme la surface du commerce, celui-ci composé de trois pièces. Juste derrière la porte d'entrée et la vitrine, il y avait l'accueil de la clientèle, composé d'une simple grande table en bois clair, puis, en arrière d'une cloison en placo blanc, deux bureaux, l'un étant celui de Julien Oudinot, l'autre celui de Lætitia Laroche, la secrétaire de direction, en poste depuis les débuts d'Oudinot Assu.

Une jeune chargée de clientèle, Laurie Polvaert, derrière la grande table en bois clair, nous accueillit avec un grand sourire. À ses côtés, un homme, plus jeune qu'elle, nous salua maladroitement, rougissant, l'air gêné. Il s'agissait de Dimitri Saliaz, alternant sur le cabinet de courtage.

— Nous souhaiterions vous parler quelques instants, monsieur Saliaz. C'est au sujet de votre patron, monsieur Oudinot... Il n'est toujours pas revenu de son périple en montagne et, sauf erreur de ma part, monsieur Saliaz, vous êtes le dernier à l'avoir vu.

Laurie Polvaert s'était déjà levée, tandis que le jeune Dimitri rougissait de plus belle. La chargée de clientèle, très souriante, se tourna vers Mélanie Kuntz.

— Attendez quelques instants ici, s'il vous plaît. Je vais demander à ma supérieure, madame Laroche, si on peut vous laisser le bureau de monsieur Oudinot. Vous y serez plus au calme, pour discuter...

Jean moulé, formes agréables, cheveux châtain clair et lissés, et une manière de se déhancher pour le moins prononcée. Laurie Polvaert attirait le regard, et faisait tout pour.

— Dis donc, Philippe, vous voulez mes lunettes ?

Mélanie Kuntz m'avait soufflé ces quelques mots avec un mélange d'amusement et d'agacement. Elle aimait depuis toujours titiller ma gauloiserie de mâle testostéroné.

Dimitri Saliaz, lui, s'était rassis dans son fauteuil de bureau bleu foncé. Il rougissait, mais sinon il avait le visage plutôt pâle, les cheveux très noirs, un peu bouclés. Il n'était pas très grand, mince, des yeux gris qui nous fixaient avec une inquiétude palpable.

— Et alors, jeune homme on ne va pas te manger !

La commissaire, paradoxalement, fit mine de se saisir, tout en restant à bonne distance, du jeune alternant. Elle faisait ses gros yeux, ceux qui m'intimidaient, moi aussi, mais elle se mit à rire aussitôt, pour bien montrer qu'elle plaisantait, et qu'elle cherchait surtout à détendre l'atmosphère. Le résultat ne fut pas probant : d'un mouvement de jambes comme une ruade, le pauvre Dimitri Saliaz fit reculer d'un bon mètre son fauteuil à roulettes, tout en crispant encore un peu plus ses mains autour des accoudoirs.

Puis ce fut le retour de la sexy Laurie Polvaert, suivie de près par Lætitia Laroche, une brune d'une soixantaine d'années au visage carré, comme ses lunettes, rouge vif. Petite, costarde, l'air décidée, pas commode. Elle avait la voix rauque d'une grande fumeuse. D'ailleurs, une cicatrice, courte mais bien visible, car récente, courrait sur la largeur de son cou, à hauteur de la glotte.

— Madame, monsieur, Martial m'avait prévenue de votre visite. Et bien sûr, oui, prenez le bureau de Julien, il est libre. Dimitri, je vous laisse quelques minutes avec ces messieurs dames de la police. Allons, mon petit, ne faites donc pas l'empoté comme ça, ils ne vont pas vous manger !

Mélanie Kuntz sourit en entendant cette forte femme reprendre son expression, mot pour mot. Peut-être aussi était-elle amusée de l'entendre tutoyer son ancien patron, le père de Julien Oudinot.

Puis nous suivîmes Laurie Polvaert, qui nous ouvrit la porte du bureau de son patron disparu, une pièce assez étroite et sans fenêtre, au plafond recouvert de dalles blanchâtres, au sol habillé d'un vilain linoléum beigeâtre. La jeune femme avait une voix maniérée, très aiguë, assez pénible, à l'opposé de son corps gracile.

— Et voilà l’antre de monsieur Oudinot. Oh, il n’y est pas très souvent, car il fait beaucoup de déplacements, chez les clients, et aussi à l’autre cabinet, à Saint Jaux...

— Et, depuis une semaine, il n’y est vraiment pas souvent, n’est-ce pas ?

La remarque de Mélanie Kuntz se voulait humoristique, mais elle eut pour effet de figer d’horreur Laurie Polvaert, qui s’insurgea bruyamment, sans doute plus par bêtise qu’autre chose.

— Non, bien sûr, enfin, ce n’est pas ce que je voulais insinuer en disant que monsieur Oudinot n’était pas souvent là...

On a quitté la jeune chargée de clientèle sur cette espèce de cacophonie tendue, tandis que la commissaire Kuntz faisait signe à Dimitri Saliat de s’asseoir.

— Prends donc le fauteuil du chef. Nous, on va prendre ceux des clients, hein Philippe ?

J’acquiesçai d’un signe de tête. Maintenant isolé des deux employées d’Oudinot Assu, l’alternant semblait un peu moins effrayé.

— Amateur de montagne, c’est cela ?

— Oui. Mon père est guide de haute montagne et moniteur de ski, alors j’ai commencé tout petit...

— Il travaille à Montignac 1800 ?

— Oui.

— Chez les Rouges ?

— En ski, oui. De toute façon, ici, il n’y a plus qu’eux.

— Et en alpinisme ?

— À Montignac aussi. Le bureau des guides a son siège en bas, pas loin d’ici, mais il y a une succursale en haut, à la station, dans le même local que celui des Rouges.

— Et sinon, toi, tu pratiques avec ton patron ?

— Oui, de temps en temps, surtout depuis que je suis arrivé ici comme alternant, en septembre dernier.

— Tu passes quel diplôme ?

— Une Licence Métiers de l’assurance, option courtage.

— À l’université d’Altys ?

— Oui. Je fais un mois ici, un mois là-bas, pendant deux ans.

— Comment es-tu arrivé à Oudinot Assu ?

— Mon père a encadré quelques séminaires organisés par ce cabinet de courtage, il y a quelques années, du temps où il marchait encore bien, et qu’il proposait ce genre de prestation à ses clients... Et puis, j’étais au lycée avec Mia Oudinot, dans la même classe.

— Tu es donc au courant des difficultés financières du cabinet ?

— Oui.

— Et ça ne t'a pas fait peur, de signer un contrat d'alternance de deux ans dans une boîte qui bat de l'aile ?

Dimitri Saliaz avait le regard qui passait de plus en vite de Mélanie Kuntz à moi, pourtant silencieux. Peut-être cherchait-il un échappatoire de mon côté ? Le pauvre, c'était peine perdue. On se connaissait trop bien, la commissaire et moi, pour tomber dans le panneau.

— Si, ça m'a inquiété, un peu, mais il y a avait aussi les activités du cabinet, qui m'intéressaient bien, car il y en a pas mal qui sont tournées vers la montagne...

— Ton alternance de Licence, tu la fais donc en deux ans ?

— Oui, un de plus que si je la faisais en scolarité classique.

— Espérons que le cabinet tienne jusque-là... Sinon, revenons à la sortie de ski de samedi dernier, avec ton patron : vous preniez souvent ta voiture pour aller en montagne ?

Dimitri Saliaz pâlisait encore un peu plus, se recroquevillant dans son fauteuil. La question de Mélanie Kuntz le surprenait, et, à vrai dire, moi aussi. Mais je savais la commissaire adepte de ce genre de ping-pong, avec des coups inattendus, juste faits pour décontenancer l'interlocuteur.

— Euh, non, c'était la première fois. Avec l'argent de mes premières payes et de mon anniversaire de mes dix-neuf ans, le mois dernier, je me suis acheté, il y a deux semaines, ma première voiture, une Peugeot 206 d'occasion. Samedi dernier, j'ai proposé à monsieur Oudinot de la prendre, pour une fois...

— Tu l'appelles toujours monsieur Oudinot, même quand vous êtes en montagne ?

— Non, bien sûr, là-haut, on se tutoie. Lui c'est Ju, moi c'est Dim...

Mélanie Kuntz eut un petit rictus vilainement moqueur.

— Ju et Dim, comme c'est mignon ! Et les enfants de Ju Oudino, tu les fréquentais aussi ?

Il sembla réfléchir avant de répondre, mais cette fois avec plus de calme, comme si cette question-là, il l'attendait davantage.

— Pas récemment. Mais au lycée, comme je vous l'ai déjà dit, oui, surtout avec Mia. Elle et moi, on a été ensemble pendant un an, entre la première et la terminale.

— Et depuis, c'est fini ?

— Depuis près d'un an, quand elle et son frère ont commencé à franchement dépasser les limites, qu'ils ont arrêté le lycée, refusé de passer le Bac... Pour eux, il n'y avait plus que le snowboard, l'alpinisme et l'escalade qui comptaient ! Ils ont laissé tomber tout le reste, y compris leurs familles, au hameau de la Tourette. Ils ne voyaient que leur père, et encore, uniquement en montagne.

J'ai senti Mélanie Kuntz, à ma droite, tressaillir. Manifestement, sa meilleure amie d'enfance, Lynn Oudinot, ne lui avait pas dit aussi clairement que ça les choses. La commissaire a bifurqué, une fois de plus.

— Revenons plutôt à la sortie en montagne de samedi dernier : après être redescendus des Trois Monts, Julien Oudinot t'a indiqué qu'il souhaitait poursuivre, seul, en direction du Pic aux Étoiles, c'est bien cela ?

— Exact. À la descente, on a fait une pause au refuge d'Outheron, sur le promontoire du même nom. À cette époque, seule une partie du rez-de-chaussée, à savoir la salle de réfectoire, est ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le temps commençait à se gâter, le vent du nord s'était levé, alors on s'est mis un peu au chaud. On avait encore un thermos de thé à moitié plein et...

— Allons-en aux faits... Et donc, que t'a dit Julien Oudinot ?

— Qu'il allait rester là, au refuge, pour la nuit. Et qu'il continuerait le lendemain matin jusqu'au Pic aux Étoiles.

— Il n'a pas parlé des jours suivants ?

— Non. Du coup, je ne me suis pas inquiété plus que cela... Nous étions au refuge, et il pouvait donc passer la nuit en montagne, sans problème. Je pensais qu'il redescendrait dans la vallée le dimanche après-midi.

— Il semblait suffisamment équipé pour passer la nuit là-haut ?

— Il avait pris son sac de couchage de secours, très compact et léger, à peine un kilo... Le refuge n'était pas chauffé, bien sûr, mais en dormant tout habillé, ça pouvait suffire.

— Et il avait des vivres ?

— Il m'a dit que oui, qu'il en avait bien assez. Je ne suis pas allé vérifier dans son sac à dos...

— Et donc, tu es arrivé à ta voiture, seul, vers quelle heure ?

— Environ seize heures, quatre heures après avoir quitté monsieur Oudinot, enfin, Ju...

— Et tu as donc prévenu son épouse qu'il ne rentrerait que le lendemain après-midi ?

— Oui, c'est la première chose que j'ai faite, en arrivant à ma voiture.

— À ce propos, Julien Oudinot et toi, vous n'aviez pas convenu de vous retrouver, à son retour, le dimanche après-midi ?

— Non, c'est vrai qu'on n'en a même pas parlé...

— Il n'avait pourtant plus de voiture garée au parking, pour pouvoir rentrer chez lui... D'ailleurs, d'où êtes-vous partis, samedi matin ?

— Du parking du col des Ablons, dont la route part un peu plus au nord que celle de la station de Montignac 1800. Enfin, nous avons dû nous garer au parking d'hiver, deux kilomètres sous le col, car la route, à cette période de l'année, est encore enneigée.

— Julien Oudinot devait redescendre au même endroit ?

— Du Pic aux Étoiles, là où il devait aller, non, ce n'est clairement pas l'itinéraire le plus direct !

— Alors, où devait-il arriver ?

— Sans aucun doute à Montignac 1800, au parking du ski nordique, au sud de la station. Le sommet est pile dans l'axe, à moins de trois heures de ski, à la descente bien sûr...

— Depuis le refuge d'Outheron, où vous vous êtes quittés, il avait donc largement le temps d'effectuer ce parcours dans la journée de dimanche ?

— Oui, pour quelqu'un d'entraîné comme lui, sans aucun problème.

— Merci, Dimitri, on va en rester là pour aujourd'hui.

Le jeune homme semblait soulagé, d'autant qu'il était presque dix-huit heures, l'heure de fermeture du cabinet de courtage, qui ne rouvrirait que le lundi matin, à neuf heures. Sitôt qu'il sortit du bureau de Julien Oudinot, Lætitia Laroche ouvrit la porte du sien, et nous invita à l'y rejoindre. Encore une fois, Mélanie Kuntz et moi, nous nous assîmes à la place des clients, en face de la secrétaire de direction d'Oudinot Assu.

— J'imagine que Martial vous a déjà expliqué, au moins dans les grandes lignes, les difficultés actuelles du cabinet ?

— Oui, dans les grandes lignes : une histoire de clients perdus, des Rouges et des Bleus, notamment, et aussi des contrats individuels versus des contrats collectifs... Mais, sinon, ça fait longtemps que vous appelez votre ancien patron, le père de l'actuel, par son prénom ?

Elle rougit un peu, tout en faisant mine de s'offusquer. Et elle fut pris d'une quinte de toux, au moment de vouloir répondre, une quinte qui dura quelques dizaines de secondes.

— Il faut vous dire qu'on se connaît depuis Altys, Martial et moi. On est tous les deux d'anciens salariés des AGA. Quand il a quitté le siège central de la compagnie d'assurance d'Altys pour venir s'installer d'abord à Saint Jaux, puis à Montignac, je n'ai pas tardé à le rejoindre. Enfin, c'est plutôt lui qui m'a proposé un poste, pour le seconder, quand son cabinet de courtage a commencé à bien marcher...

— Merci de la précision, madame Laroche. Sinon, je ne vais pas vous redemander de m'expliquer tout ce qui cloche actuellement au sein d'Oudinot Assu, mais simplement s'il y avait quelque chose de spécial, prévu avant-hier, mercredi ?

— Attendez, je vais regarder dans l'agenda de Julien Oudinot. Vous savez, du fait de son absence, j'ai dû annuler ou déplacer tellement de rendez-vous, que je ne m'y retrouve plus très bien...

— Ah, oui, mercredi, il y avait la venue, ici-même, du président des Rouges, Amédée Ravanel. Un sacré personnage, celui-là... C'est grâce à Martial que la rencontre entre lui et Julien Oudinot

avait pu être programmée, car monsieur Ravanel a longtemps été client, à titre individuel, d'Oudinot Assu. Monsieur Ravanel et Martial sont du même âge, et c'est à sa retraite, voici deux ans, que monsieur Ravanel a été élu président du syndicat national des moniteurs de ski. Il est originaire de Saint Jaux, où il habite toujours. C'est un fils d'anciens ouvriers, et il a fait toute sa carrière de moniteur de ski à Montignac 1800.

— Mais, si j'ai tout compris ce que m'a dit Martial Oudinot, c'est aussi lui qui a poussé à la mise en place d'un contrat collectif d'assurance pour les moniteurs de ski adhérents à son syndicat, les Rouges ? Un contrat collectif qui menace aujourd'hui directement la survie d'Oudinot Assu, qui fonctionne, lui, toujours exclusivement via des contrats individuels...

— En quelque sorte, oui, mais ce n'est qu'en partie vrai. D'abord, la décision de mise en place du contrat collectif chez les Rouges a été prise par le prédécesseur de monsieur Ravanel. Celui-ci, aujourd'hui, se rend compte des avantages, mais aussi des nombreux inconvénients, de ce type de fonctionnement groupé. C'était tout l'enjeu de cette rencontre entre Amédée Ravanel et Julien Oudinot : voir comment les Rouges pouvaient continuer à bénéficier de l'expertise inégalable d'Oudinot Assu en matière de contrats individuels...

Lætitia Laroche disait cela avec le plus grand sérieux, comme si c'était un peu elle la patronne et la propriétaire du cabinet de courtage.

— Je dois vous dire, madame Laroche, que Martial Oudinot ne nous a pas du tout parlé de cette entrevue entre son fils et le président des Rouges, rencontre pourtant rendue possible par lui, si j'en crois ce que vous me dites. Et lui, Martial Oudinot, il devait y participer ?

— Non, seulement son fils et monsieur Ravanel. Martial a dû vous indiquer que lui n'est plus gérant, et ce depuis un peu plus d'un an. Il est seulement associé d'Oudinot Assu, à cinquante pour cent, comme son fils. De fait, il tient à ne pas interférer dans la gestion du cabinet, assurée par ce dernier. Et ce rendez-vous avec monsieur Ravanel était un rendez-vous d'affaire, donc strictement du domaine de compétence du seul gérant...

Toujours ce côté très sérieux de Lætitia Laroche, comme si elle appartenait corps et âme à son entreprise.

— Malgré les difficultés actuelles et exceptionnelles du cabinet, Martial Oudinot n'a pas insisté pour venir ? C'est tout de même lui qui avait négocié ce rendez-vous auprès d'Amédée Ravanel...

— C'était ainsi, et son fils, Julien, avait accepté d'assumer seul cette rencontre.

— Vous en êtes vraiment sûr ?

— Ils en ont parlé en ma présence, lors de notre point habituel du lundi matin, ici même. Alors oui, j'en suis sûr.

— Et vous savez ce qui devait être abordé, lors de ce rendez-vous ?

— Non, pas précisément. Martial et Julien Oudinot se sont mis dans le bureau de ce dernier pour préparer l’entrevue avec monsieur Ravanel, et comme je n’écoute pas aux portes...

On sentait Lætitia Laroche, au fil de la discussion, de plus en plus agacée. Il est vrai qu’on était vendredi soir, après l’heure de fermeture habituelle du cabinet. La fatigue devait être là, et Mélanie Kuntz le sentit bien.

— Bon, on aura l’occasion de reparler de tout ça avec Martial Oudinot. Je vous remercie pour votre accueil, madame Laroche, ainsi que pour votre collaboration.

— Pas de quoi. Et s’il y a besoin de me joindre pendant ce week-end, n’hésitez pas. Martial pourra vous donner ma ligne directe.

— Parfait, et encore merci.

Lætitia Laroche venait de se relever et nous raccompagnait, en nous poussant presque, vers la sortie du cabinet de courtage. L’enseigne – les simples mots Oudinot Assu, en noir sur fond blanc – n’était plus éclairée que par quelques timides rayons de soleil.

— Je dois encore finir de ranger des papiers, éteindre les ordinateurs, baisser les rideaux... Je vous laisse donc là. J’espère sincèrement que Julien Oudinot donnera de ses nouvelles durant le week-end.

On a marché quelques dizaines de mètres en direction de notre voiture, puis, subitement, Mélanie Kuntz a fait demi-tour, retournant à vive allure vers le cabinet de courtage d’assurance.

— Attends-moi dans la voiture, mon petit Philippe, je crois bien que j’ai oublié quelque chose, là-bas...

Elle souriait, tout comme moi, à son petit subterfuge vieux comme le monde. Elle poussait déjà doucement la porte du commerce, porte laissée entrouverte par Lætitia Laroche, et en ressortait moins d’une minute plus tard, raccompagnée une seconde fois par cette même Lætitia Laroche. Le regard de cette dernière était plus sombre encore que tout à l’heure.

La commissaire Kuntz claqua la porte de la voiture et je démarrai sans attendre. Elle avait toujours son petit sourire malicieux au coin de la bouche.

— Lætitia Laroche s’est empressée d’appeler son cher Martial, sitôt qu’on a eu le dos tourné !

— Vous croyez qu’entre eux deux...

— Je n’en sais rien, et à vrai dire je m’en fous royalement ! Mais il y a manifestement quelques petites habitudes qui, selon moi, peuvent aider à comprendre les disparitions de Julien Oudinot, de ses deux enfants et de la jeune Gilet, ou au moins qui pourraient expliquer le déroulé de ces quatre disparitions.

— Quant à les retrouver...

— Ça, mon petit Philippe, c'est une autre paire de manche ! On va déjà essayer de comprendre ce qui s'est passé. Qui sait, le reste viendra peut-être avec...

Sur cet échange énigmatique, on a roulé en direction du hameau de la Tourette, où nous devions dîner chez Don et Kathleen Stark, les parents de Lynn Oudinot, en présence de celle-ci, mais aussi d'Henri, le fils de Léonie, la grand-tante de Julien Oudinot. Une sorte d'oncle éloigné, cet Henri, en tout cas le dernier descendant des de la Tourette, un original à ce qu'on disait, qui habitait lui aussi l'une des nombreuses granges du Logis. Ensuite, nous devions prendre le dessert chez les fermiers Gilet, à partir de vingt heures, quand ils auraient fini leur traite du soir.

Pour l'instant, Mélanie Kuntz venait de mettre son mobile sur haut-parleur, car Boris Schmafell, le sous-directeur des pistes à la station de Montignac 1800, brave homme que nous avons rencontré plus tôt dans l'après-midi, lui avait laissé un message téléphonique.

— Allô, commissaire, je me permets de vous rappeler, parce que je me suis souvenu d'un évènement, datant de vendredi dernier, et qui concerne les trois jeunes que vous recherchez. Oh, ça n'est sans doute pas très important, mais bon, au cas où... Il y avait, ce jour-là, à dix heures du matin, au secteur de la Combe de l'Ours, là où ces trois jeunes travaillent, enfin, travaillaient plutôt, l'inauguration d'un nouveau tapis roulant, pour les plus jeunes skieurs de notre station, et ce en présence de monsieur Amédée Ravanel, président du syndicat national des moniteurs de ski, les Rouges. Le directeur de la station, monsieur André Vincent, était lui aussi présent, ainsi que quelques élus locaux. Bref, tout s'est bien passé, jusqu'au point d'orgue de cette inauguration, à savoir le coup de ciseau donné à un ruban rouge et blanc – les couleurs de notre station – tendu au départ de notre nouveau tapis roulant. C'est monsieur Ravanel qui devait donner ce coup de ciseau. Les trois jeunes que vous recherchez sont alors arrivés, du haut de cette piste pour enfants, en snowboard, a priori leur passion, et ils ont dérapé juste au-dessus du petit groupe des six officiels présents, projetant d'ailleurs un peu de neige sur leurs habits, selon les dires de monsieur Vincent. Ils ont aussitôt déplié une banderole, bricolée à la hâte dans un vieux drap tendu entre deux bâtons de ski. Dessus, il était inscrit une revendication en faveur de l'existence, au plus vite, d'un diplôme professionnel de moniteur de snowboard, chose que refuse catégoriquement, depuis plus de dix ans, le syndicat des moniteurs de ski, les Rouges, présidé par monsieur Ravanel. Bref, tout s'est bien terminé. Les trois jeunes ont remballé gentiment leur banderole et ils ont même pu discuter brièvement avec quelques élus présents. Monsieur Ravanel, le président des Rouges, l'avait quand même mauvaise... Il les a même menacés de représailles, et les menaces étaient réciproques. Bon, le président des Rouges est rapidement reparti, ce qui fait que les choses ont fini par se calmer. Pour le principe, les trois jeunes ont été convoqués, le soir-même, par monsieur Vincent, et ils ont reçu chacun un avertissement, conformément au règlement disciplinaire prévu à leur contrat de travail.

Je ne travaillais pas lundi, mais, à ce qu'on m'a dit, ça n'avait pas trop l'air de les impressionner, bien au contraire. Surtout l'une des deux filles, la plus jeune, celle qui s'appelle Rose Gilet. Elle avait l'air particulièrement insolente, promettant même de continuer des actions en faveur du diplôme de moniteur de snowboard, et ce jusqu'à obtenir gain de cause. Voilà, commissaire, j'ai pensé que ça pouvait peut-être expliquer leur départ précipité de la station, peut-être ont-ils pris peur... En tout cas, si vous avez besoin d'échanger avec moi au sujet de cet événement, ou de tout autre sujet, n'hésitez pas à m'appeler.

Boris Schmafell était décidément bien brave. Il avait tout de suite pensé à nous.

— Avec cette guéguerre entre snowboard et ski, on dirait, si j'ose m'exprimer ainsi, commissaire, qu'on est sur une nouvelle piste...

— Peut-être, mon petit Philippe, peut-être... Avec les déboires d'Oudinot Assu, ça nous ferait donc deux pistes.

— Le point commun, c'est cet Amédée Ravanel, le président des Rouges.

— Très juste, Philippe, très juste... Ce qui me fait dire qu'il faudrait qu'on essaie de le voir, dès demain. Avec l'aide de Martial Oudinot ou de Boris Schmafell, on devrait bien réussir à obtenir un rendez-vous avec lui. Mais, quand même, est-ce que le bonhomme est à ce point effrayant que tout le monde fuit sa présence ?

Je n'ai pas bien compris où voulait en venir la commissaire avec sa dernière phrase, mais déjà on arrivait au hameau de la Tourette. La route longeait l'aile nord du Logis pour, deux cents mètres plus loin, passer devant une petite maison moderne, le long de laquelle nous nous garâmes. La maison de Don et Kathleen Clark, les parents de Lynn Oudinot. Tout au bout de la route, en cul-de-sac, il y avait la ferme Gilet, un Logis en miniature, mais avec des vaches dans les granges.

Don, Kathleen et leur fille Lynn étaient dans le jardin, une simple pelouse bien tondue, avec une haie de lauriers tout autour, et quelques arbres fruitiers, dans la partie sud. Deux gros platanes taillés jouxtaient une grande baie vitrée, au rez-de-chaussée, ainsi qu'une large terrasse en bois, légèrement surélevée. Dans l'angle nord, Don allumait un feu, à l'intérieur d'un barbecue maçonné, tandis que Kathleen et Lynn ôtaient quelques feuilles mortes, dans la haie de lauriers.

— Hey, Mélanie, ça fait plaisir de te voir ! Monsieur, venez vous mettre au chaud ! Vous inquiétez pas, on ne va pas manger dehors, je fais juste griller quelques saucisses...

Don a été le premier à nous apercevoir, derrière le portillon. On a poussé ce dernier, marché sur une courte allée de dalles ocre, qui menait jusqu'aux trois marches permettant d'accéder à la terrasse. Plus loin, Kathleen et Lynn s'étaient retournées, et tout en nous saluant de la main, elles rejoignaient, elles aussi, la terrasse surélevée.

Le feu, dans le barbecue, semblait avoir bien pris. Don était plutôt petit, un peu rondouillard, tout chauve, avec un visage encore poupin, pas ridé, malgré ses soixante ans bien tassés. Kathleen, elle, était plus grande, au moins dix centimètres de plus que son mari, et Lynn ressemblait clairement davantage à sa mère qu'à son père.

— Ah, ma petite Mélanie, c'est bien que tu sois venue ! Merci, merci encore, de venir soutenir ma fille Lynn, ta chère amie...

Kathleen Clark avait le même teint pâlichon que sa fille, les mêmes cheveux gris et blancs, longs et détachés, et les mêmes habits un peu bohèmes, en coton épais, avec des couleurs pastel. Elle arborait aussi quelques tatouages et piercings, comme Mélanie Kuntz, mais en moins nombreux. Don et Kathleen avaient gardé un accent anglais assez prononcé, mais ils parlaient le français à la perfection, sans que leurs voix spontanément nasales n'altèrent trop la prononciation de nos enchaînements de mots longs et tortueux.

— Venez, venez à l'intérieur, on va passer directement au salon, par la terrasse.

Don a fait coulisser la baie vitrée, et nous sommes entrés dans une pièce qui ressemblait étrangement, en terme d'aménagement et de propreté, à celle de leur fille Lynn, du côté du Logis de la Tourette, mais en nettement moins grande, bien sûr. Un poêle à bois grésillait au centre, tandis qu'une table rectangulaire avait été impeccablement dressée, entre celui-ci et la baie vitrée.

— Asseyez-vous donc, cher Philippe. Oui, à côté de Mélanie, ce sera très bien.

On attendu une dizaine de minutes l'arrivée d'Henri de la Tourette, tout en dégustant un vin de noix, fait maison, accompagné de quelques feuilletés au fromage. Et puis le phénomène est arrivé. Grand, sec, le visage anguleux, avec un nez long et pointu. Tel un rapace, il nous a d'abord observés, de ses petits yeux très noirs. Il avait des cheveux presque longs, raides, blancs et mal coiffés, qui lui tombaient sur les épaules, et une barbe plutôt fournie, de la même couleur blanche. Un pantalon en velours côtelé, élimé et d'une propreté douteuse, ainsi qu'une chemise à carreaux, du même acabit, venaient compléter le tableau. Il a grogné, en guise de bonjour, puis s'est assis à un bout de la table, avec Kathleen et Lynn entre lui et la commissaire Kuntz. Don m'a soufflé, dans l'oreille, de ne pas prêter attention à la mauvaise humeur d'Henri, qu'il finirait bien par se déridier, au fil du repas, que c'était un original, qu'il était toujours comme ça, imprévisible... Physiquement, il ressemblait fort à sa mère, la vieille Léonie de la Tourette, et côté caractère, les deux semblaient bel et bien faits dans le même moule.

Sinon, Kathleen et Don Clark, eux, étaient des hôtes attentionnés. Le repas était simple mais très bon, avec des produits locaux et de qualité. Il ne fut que peu question du premier disparu, Julien Oudinot, si ce n'est pour déplorer les difficultés d'Oudinot Assu, mais très en surface, et surtout pour vanter le courage de leur beau-fils face à l'adversité, avec en creux l'idée que le père, Martial

Oudinot, restait bien planqué, absent, alors qu'il aurait fallu au contraire soutenir son fils dans cette difficile épreuve.

Lynn demeurait mutique. Il est vrai qu'elle devait écouter Henri de la Tourette, un végétarien de longue date, qui, à la vue des saucisses dans nos assiettes, était parti dans une longue tirade contre l'élevage porcin et ses méfaits sur les animaux, l'environnement, la santé... Tout cela commençait à fortement agacer Mélanie Kuntz, je le voyais bien, et elle lança donc une petite pique, qui fit se taire tout le monde pendant quelques instants.

— Julien Oudinot est peut-être courageux, mais, aujourd'hui, c'est bien lui qui a disparu corps et âme...

C'est Don qui a fini par lever les yeux de son assiette, avant de timidement relancer la conversation.

— Et Victor et Mia, vous avez des nouvelles d'eux, au moins une piste ?

— Non, enfin si, plusieurs pistes, ce qui est, pour nous enquêteurs, parfois pire qu'aucune ! En tout cas, on n'en a pas davantage de fiables pour eux que pour Julien Oudinot, ou encore Rose Gilet...

D'ailleurs, en parlant des Gilet, nous ne tardâmes pas à nous rendre chez cette famille de fermiers, voisins du Logis de la Tourette, pour prendre le dessert avec eux, à savoir une tarte aux framboises concoctée par l'admirable Kathleen. Durant les cinq minutes de marche qui nous séparaient de la maison des Clark de celle des Gilet, Henri de la Tourette s'est approché de nous, tandis que les autres se trouvaient quelques mètres plus en avant. Il a alors glissé quelques mots, mystérieux, à l'oreille de la commissaire Kuntz, à toute allure et discrètement, comme si l'avenir du monde libre en dépendait.

— Venez ce soir, à vingt-deux heures, au pub du téléphérique, à Montignac... J'ai reçu, ces derniers jours, trois courriers anonymes, qu'il serait urgent que vous lisiez. J'ai aussi quelques autres infos, à partager avec vous, absolument...

Lynn avait-elle entendu Henri souffler à l'oreille de Mélanie ? En tout cas, elle venait de se retourner, l'œil sombre et le front plissé, l'air mauvaise.

— Henri, ne commence pas à embêter nos invités avec je-ne-sais-quoi d'histoires tordues ! Sinon, je serai obligée de signaler ton comportement à Martial et Thérèse, et tu sais que ce n'est pas dans ton intérêt que je le fasse !

Lynn Oudinot s'était aussitôt remise dans le sens de la marche, tandis qu'Henri de la Tourette, lui, grognait en se laissant distancer, repris par l'obscurité de la nuit, qui tombait maintenant franchement. Mélanie Kuntz a ouvert de grands yeux d'incompréhension, tout en me regardant et en

haussant des épaules. Elle non plus ne devait pas bien comprendre l'intérêt qu'il y aurait à ce qu'Henri se taise.

Puis on est rapidement arrivés devant le portail ouvert de la ferme des Gilet. Trois chiens agressifs sont venus à notre rencontre : un épagneul, un chien-loup, ainsi qu'une sorte de labrador, à poils marron et à grandes oreilles, sans doute croisé avec un braque. Ils se sont rapidement calmés en reconnaissant leurs voisins d'à côté, mais ils ont continué à me grogner dessus, méchamment. Je n'ai jamais eu la côte auprès des chiens.

— Belle, Trésor, Wagon, vous allez donc la fermer !

Un homme venait de sortir d'une étable, tout de suite à gauche après le portail. Il portait une salopette de travail bleue, maculée de bouse de vache et piquetée de brins de paille, ainsi qu'une casquette vert pomme, estampillée John Deere, en lettres jaune vif. Son visage était fermé, anguleux, un peu rougeaud, par ridé mais usé. Il me tendit une main épaisse, déformée, noircie, pleine de crevasses et d'arthrose.

— Xavier Gillet, enchanté.

À Mélanie Kuntz, il se fendit d'un très léger sourire, un peu ironique.

— Tiens donc, une de par chez nous, ça faisait longtemps...

— Bonjour Xavier, votre père est à l'intérieur ?

— Oui, avec mon oncle, ils nous attendent. S'ils ont pas oublié, ils ont dû sortir des assiettes et des verres, mais la mémoire, en ce moment, pour eux, ça se dégrade, un peu sur tout... Allez-y, j'en ai pour dix minutes, le temps de finir ma traite du soir.

Dans l'étable, deux rangées d'une trentaine de vaches au total s'agitaient, parfois bruyamment, tandis qu'une trayeuse rythmait ce moment d'un étrange bruit de succion, le tout mêlé au ronronnement de ce qui devait être le moteur de la trayeuse. Tandis que Xavier Gilet retournait au boulot, on a donc continué jusqu'au fond de la cour de la ferme, où une petite porte était restée entrouverte.

Don Clark l'a franchie en premier, suivi de sa femme Kathleen et de sa fille Lynn, puis de la commissaire Kuntz et de moi-même. Henri de la Tourette fermait la marche, l'air toujours vexé par la remarque de Lynn, tout à l'heure. Il semblait passablement parano, ce vieil Henri, il faut bien le dire, avec ses yeux qui balayaient l'espace dans tous les sens, comme à la recherche d'un mystérieux assaillant.

Derrière la porte que nous venions de franchir, un couloir étroit, un escalier raide, et une autre porte, plus basse encore, derrière laquelle on entendit une voix caverneuse.

— C'est vous ? Entrez donc, mais ne laissez pas passer ces foutus cabots ! Eux, c'est dehors...

Don Clark a poussé la porte, et on s'est retrouvés dans une vaste pièce, au sol dallé de larges pierres blanchâtres, lisses et inégales, sans doute issues du calcaire local. Au centre, une grande table en bois, étroite et rectangulaire, avec deux vieux, assis à un bout, l'un en face de l'autre. Les deux frères Gilet, Louis et Jean.

Le premier, l'aîné, le père de Xavier, était grand et sec, avec un regard noir, un béret beige, vissé sur la tête. Le second, le cadet, vieux garçon, était bien plus petit, un peu obèse, comme replié sur lui-même, le visage très pâle. Il a semblé faire un effort surhumain pour lever ses yeux clairs vers nous. Mais, déjà, son frère éructait.

— Et Xavier, qu'est-ce qu'il fout ? Il a donc pas encore fini sa traite, ce feignant !

— Louis, laisse-le donc un peu en paix, ton fils, tu vois bien qu'il est pas encore vingt heures...

En réalité si, il était presque vingt heures trente, mais Jean Gilet, nous le constatâmes bien vite, était aussi sourd que miro.

— Regarde donc la pendule, vieux bougre, tu verras bien qu'il est plus que ça ! Xavier traînasse, comme d'habitude !

Il y avait de l'ambiance entre les deux frères, mais Louis sembla finir par se rendre compte que nous étions là, et il nous invita donc à nous asseoir. Ceci dit, et contrairement à ce qu'avait suggéré Xavier Gilet, rien n'avait été préparé pour nous accueillir.

— Allez, les femmes, au boulot ! Nous, on est trop vieux. Prenez donc des petites assiettes et des cuillères, elles sont sur le bord de l'évier. Il y a aussi des verres, dans le grand meuble...

Mélanie Kuntz a lancé un regard noir à Louis Gilet, mais Kathleen Clark et Lynn Oudinot, elles, s'étaient déjà levées de leurs chaises, avec le même air résigné sur leurs deux visages.

— Et toi, Don, mon Anglais préféré, rends-toi donc utile ! Y a une bouteille de vin de noix dans la maie.

Une fois tous assis, on a entendu Xavier Gilet racler ses chaussures devant l'entrée de la maison, puis apparaître dans l'encadrement de la porte. Ils nous a rejoint, silencieusement, sous l'œil presque agressif de son père Louis, qui s'est toutefois abstenu de tout commentaire. Puis le même Louis Gilet s'est tourné vers la commissaire Kuntz, avec au visage son terrible regard noir.

— Alors, vous êtes venus d'Altys pour retrouver le petit Julien ? Croyez-moi, vous feriez bien de le laisser tranquille là où il est ! Il a bien fait de laisser tomber Assu Oudinot et toutes les emmerdes qui vont avec ! Quand à Martial, avec tout le respect que je lui dois, il devrait bien admettre qu'on ne peut pas être et avoir été, comme on dit chez nous...

Difficile de comprendre ce que le vieux patriarche voulait dire. Mélanie Kuntz s'est contentée de quelques mots, en réponse.

— Oui, nous sommes là jusqu'à dimanche, à la demande de mon amie Lynn, et dans un cadre strictement privé.

— Et bien, moi, je vous le dis comme je le pense, vous devriez rentrer chez vous dès ce soir ! On est bien assez grands, ici, pour régler nos problèmes entre nous, non ?

— Voyons, cher Louis, vous savez bien que Mélanie est en quelque sorte d'ici, elle aussi. Elle a tout de même vécu plus de quinze ans à Montignac !

La réponse ampoulée de Lynn Oudinot, donnée sur un ton de marquise, avait quelque chose de surréaliste. Tout, à vrai dire, dans cette histoire de disparitions – maintenant, le pluriel s'imposait –, semblait lentement mais franchement dériver vers l'incongru le plus total.

On a donc mangé notre tarte aux framboises en buvant du vin aux noix, fort bon au demeurant, au milieu d'invectives toutes plus futiles les unes que les autres. Il en ressortait surtout que les trois Gilet n'appréciaient que très peu Martial et Thérèse Oudinot, parce que, selon eux, ils leur louaient bien trop chers les terres qu'eux exploitaient. De fait, ils prenaient plutôt la défense de Julien Oudinot, tout en se persuadant que les choses se régleraient d'elles-mêmes, et qu'il ne fallait donc rien faire pour essayer de le retrouver.

J'étais tenté d'aller dans leur sens, car je me voyais très bien rentrer dès ce soir à Altys, quitter cet hameau de fous, rejoindre Chloé et Amélie. Mais bon, j'étais simple inspecteur, et la commissaire aurait sans doute peu apprécié ce genre d'initiative... D'ailleurs, Mélanie Kuntz relançait déjà la discussion autour des disparitions.

— Et Rose, vous savez où elle pourrait être ? Elle aussi a disparu, depuis mercredi, en même temps que Victor et Mia Oudinot. Vous êtes déjà au courant, j'imagine...

Cette fois, ce fut Xavier Gilet qui répondit, avec une hargne qu'il n'avait pas eu depuis notre arrivée. Il avait presque le regard aussi noir que son père quand il s'adressa à la commissaire Kuntz.

— Ils sont grands, tous majeurs, et ils ont l'habitude de bouger ici ou là. Quant à laisser tomber leurs postes de travail, ma foi, payés au lance-pierre comme ils le sont là-haut par ces escrocs de la station de ski, c'est pas moi qui vais les blâmer ! J'ai confiance en ma fille, et je sais qu'il en est de même pour Lynn vis-à-vis de ses enfants, n'est-ce pas ?

Lynn Oudinot a acquiescé timidement, en grimaçant une espèce de sourire. Plus tôt dans la journée, elle semblait pourtant passablement inquiète pour ses mêmes enfants, ce qu'elle semblait maintenant dissimuler, sans doute à cause de la présence des trois Gilet.

— Et l'activisme de Rose, Victor et Mia, pour la mise en place d'un diplôme professionnel de snowboard, vous étiez au courant ? Il semblerait qu'ils aient mené une petite action en ce sens, lors de l'inauguration d'une nouvelle remontée mécanique, à la station de ski où il travaillaient, justement...

Xavier Gilet explosa de rire, mais cette fausse bonne humeur cachait mal son énervement, pour ne pas dire sa rage.

— Ah oui, ils ont osé s'en prendre à ce gros porc d'Amédée Ravanel, à ses Rouges et à quelques pontes de cette station de merde ! Et bien, je vous le dis, ils ont bien eu raison !

Après cette explosion verbale, on entendait maintenant les mouches voler. Même le vieux Louis Gilet fixait son assiette, immobile et silencieux. À nouveau, Mélanie Kuntz insistait là où ça semblait faire mal.

— Et vous, Xavier, vous n'exercez plus comme moniteur de ski ?

— Pas depuis que les Bleus ont disparu. Travailler pour les Rouges, ceux-là mêmes qui ont tué les Bleus, il n'en est pas question, et il n'en sera jamais question ! Et vous, les deux vieux, dites-leur donc, à eux, ce que les Rouges nous ont fait !

Louis Gilet semblait transfiguré, soudainement triste, presque prêt à pleurer. Son frère Jean avait la tête baissée, les yeux perdus dans le vide. C'est le premier qui prit à nouveau la parole, mais d'une voix faiblarde, tellement différente de tout à l'heure.

— Xavier a raison... Vous savez, quand on a créé les Bleus, on avait déjà la quarantaine, la ferme à gérer, ici à la Tourette, et tout le monde nous connaissait à Montignac, y compris à la station de ski. Pourtant, les Rouges ne nous ont jamais pardonné d'avoir créé un syndicat concurrent du leur. Amédée Ravanel, à l'époque, n'a pas hésité à nous traîner dans la boue. Il nous connaissait bien, c'était un conscrit, et un gars d'ici. C'est sans doute pour ça qu'il a été notre principal bourreau... Tout était prétexte à nous salir : la compta, l'enseignement, les accidents, la communication... Ah, ça, on peut dire qu'il ne nous a pas épargnés !

— À l'époque, Amédée Ravanel était déjà président des Rouges ?

— Non, seulement de l'école de ski de Montignac 1800. La présidence du syndicat national, pour lui, c'est venu plus tard, il y a seulement deux ans. Il faut dire qu'en vingt ans, lui aussi en a traîné quelques-unes, des casseroles ! Mais son retour en grâce, aujourd'hui, ça nous fait mal, très mal... Ça remue tellement de mauvais souvenirs.

— Rose, Victor et Mia, ont en quelque sorte repris le flambeau des anti-Rouges, mais par le snowboard, c'est un peu ça, non ?

Xavier Gilet s'est levé de sa chaise avec violence. Il criait maintenant, avec furie.

— Ne les mêlez pas à tout ça, madame Kuntz, vous entendez, ne les mêlez pas à tout ça ! Les jeunes n'y sont pour rien dans tout ça !

— Xavier, rassis-toi, ça sert à rien de t'énervier ainsi, tu te fais rien que du mal...

Louis Gilet tentait de faire se rasseoir son fils, mais Mélanie Kuntz, elle aussi, s'était déjà levée. Elle salua calmement tout le monde, tout en lançant un regard plus appuyé à Henri de la Tourette, que nous étions censés retrouver, dans moins d'une heure, et à sa demande, au pub du téléphérique.

J'emboîtais le pas de la commissaire, tandis que tout le monde demeurerait là, assis et silencieux, à la triste table des Gilet. Une fois dehors, nous vîmes Lynn Oudinot nous rejoindre à la hâte. Elle avait l'air très embêtée, comme si c'était elle la responsable des sauts d'humeur des Gilet, Xavier en tête.

— Je suis tellement désolée que les choses se soient finies comme ça... Mais tu sais, ma Mel, les Gilet sont dans le fond de braves gens. Ils sont très inquiets, eux aussi, par toute ces disparitions, et c'est leur manière de réagir, voilà tout... Mais vous n'allez pas rentrer à Altys, hein, pas comme ça, pas maintenant ?

— Non, ma Lynette, non... J'ai dit que je resterai jusqu'à dimanche, alors je resterai jusqu'à dimanche ! Mais Philippe et moi, je crois que nous avons maintenant bien besoin de nous reposer, à notre hôtel, et c'est tout.

Pas d'accolade, pas même un regard amical. Mélanie Kuntz semblait en avoir plus qu'assez, je la connaissais suffisamment bien pour le savoir... Elle a pressé le pas, salué quand même d'un bref geste de la main, mais en lui tournant le dos, sa meilleure amie d'enfance, avant de plonger dans la nuit, le long de la petite route qui filait vers la maison des Clark, où notre voiture était toujours garée. Je la suivais, tant bien que mal, car la commissaire Kuntz marchait vite, de plus en plus vite.

Dans la voiture qui roulait maintenant vers Montignac, elle avait le visage fermé. Mutique, elle observait les pentes neigeuses, plus haut dans la montagne, du côté de la station de ski, et le ciel nocturne, d'où émanait une lumière blanchâtre, celle de la lune, presque pleine, et des étoiles, innombrables.

— On passe à l'hôtel avant d'aller au pub du téléphérique ?

— Oui, mon petit Philippe, oui.

— Vous croyez qu'Henri de la Tourette y sera vraiment ?

— Je n'en sais rien. On verra bien.

On s'est garés sur l'immense parking du téléphérique, presque en son centre. Face à nous, la gare de départ, sorte de tour en béton, éteinte et silencieuse. Plus haut, menant à la gare d'arrivée, trois grands pylônes, sur lesquels, la journée, défilait un énorme câble, et, attaché à celui-ci, deux grandes cabines, peintes de rouge et de blanc, les couleurs de Montignac. En ce début de nuit, seules quelques lumières clignotaient encore, tout le long du câble, sans doute pour avertir les avions et autres hélicoptères de sa dangereuse présence, là-haut dans le ciel. Plus en altitude, on

apercevait la station de Montignac 1800, encore très éclairée, dont une piste, ouverte jusqu'à deux heures du matin, pour le ski de nuit, une piste que les locaux appellent la Nocturne.

À notre gauche, le fameux pub du téléphérique, déjà bruyant, et où, à l'entrée, s'agitaient une nuée de jeunes gens, tous plus ou moins en tenues de ski ou de montagne, c'est-à-dire des vêtements amples, aux couleurs vives. J'imaginais mal le vieil Henri de la Tourette dans ce pub, mais bon, on verrait bien...

Il était vingt et une heure trente, on avait donc une demi-heure pour passer à l'hôtel, un grand immeuble sans charme, tout blanc, à notre droite. Seuls d'étroits mais très nombreux balcons faisaient un peu ambiance montagne, avec leur rambardes en bois verni, percés ici ou là de motifs évoquant sans doute la forme d'un sapin, d'une cloche de vache ou d'une edelweiss.

À la réception, une jeune femme sembla surprise de nous voir arriver si tard. Mélanie Kuntz lui a aussitôt mis sous les yeux sa carte de la police. La commissaire n'avait décidément plus envie de discuter. On a pris chacun nos clés, puis on a pris l'ascenseur, direction le cinquième étage et nos deux chambres.

— On se retrouve dans le hall, dans un quart d'heure.

— À vos ordres, commissaire !

Mélanie Kuntz n'a pas ri, même pas souri.

Ma chambre était plutôt petite, propre, fonctionnelle, avec un bout de balcon de deux ou trois mètres de long. Dans la rambarde de celui-ci, une cloche de vache avait été sculptée. Sinon, j'avais vue sur le parking et le pub du téléphérique. À part poser mon petit sac de sport sur le lit, je n'avais rien d'autre à foutre pendant ces quelques minutes, alors j'ai observé dehors, histoire de voir l'éventuelle arrivée d'Henri de la Tourette.

Il ne nous a pas fait faux-bond. Il était même en avance. J'ai d'abord aperçu sa vieille deux-chevaux vert pomme se garer à l'entrée du parking, et lui en descendre, avant de marcher tranquillement vers le pub. Avec sa grande carcasse dégingandée, son air d'oiseau maladroit, ses yeux qui balayaient à droite et à gauche, devant et derrière lui, comme s'il se sentait suivi, on ne pouvait pas le rater. Il s'est posté à côté d'un vigile du pub, qui semblait bien le connaître. Des jeunes venaient même lui serrer la main, à ce vieil aristocrate, tout en se foutant manifestement un peu de sa gueule. Des filles, notamment, qui faisaient mine de l'aguicher lourdement, à grand renfort de pauses lascives à ses côtés, de quasi bisous grimaçants, sous l'œil goguenard de leurs petits copains. Henri de la Tourette semblait ne même pas les voir. Il venait d'allumer sa pipe, et l'on voyait des volutes de fumée blanche se mélanger à ses longs cheveux et à sa longue barbe.

Hypnotisé par ce vieil homme manifestement bien perché, je n'ai pas vu le temps passer. Merde, ça devait faire presque trois minutes que j'aurais dû retrouver Mélanie Kuntz, en bas, dans le hall de

l'hôtel. J'ai sauté hors de ma chambre, dans l'ascenseur, puis hors de l'ascenseur... La commissaire, évidemment, s' impatientait de ne pas me voir.

— Alors, mon petit Philippe, tu as laissé ta montre à Altys ?

— Non, non, j'arrive...

Mélanie Kuntz semblait revigorée par cette courte pause dans sa chambre d'hôtel. Avait-elle fait une petite sieste ? Pris une douche ?

— Bon, j'imagine que tu l'as vu comme moi, depuis le balcon ? Il est bien arrivé, et même en avance, lui !

Elle était décidément très en forme. On est sortis sans attendre. De suite, on a constaté qu'Henri de la Tourette n'était plus debout, en train de fumer sa pipe, à l'entrée du pub. Où était-il passé ?

Le vigile, lui, était toujours le même que tout à l'heure : un grand black, au visage bien rond, avec de fines et courtes dreads, qui lui tombaient sur les yeux. Pour ne pas perdre de temps, la commissaire Kuntz a de nouveau sorti sa carte de police, tout en murmurant à l'oreille du vigile.

— Le vieil homme, qui fumait sa pipe, ici, il y a moins de dix minutes, il est où ?

— Tout au fond du pub, madame, au comptoir, juste avant les toilettes. Il m'a dit de vous dire de venir vous asseoir à ses côtés, en quelque sorte incognito. Mais, si vous voulez savoir, il ne faut pas prendre pour argent comptant tout ce que dit Henri, parce que...

Il tournait son index sur sa tempe droite, et il eut d'ailleurs du mal à l'enlever, parce que quelques-unes de ses dreads s'étaient un peu emmêlées autour de son doigt.

— D'accord, d'accord, merci pour l'info. Et je compte, moi aussi, sur votre totale discrétion, c'est bien d'accord ? Et pas question de me prendre pour une folle dingue !

Il nous a regardés nous éloigner dans la salle avec un petit sourire goguenard aux lèvres. Pas sûr qu'il ne nous avait pas déjà catalogué dans la même case qu'Henri, celle des originaux, pour ne pas dire des franchement toqués...

Le pub, de style irlandais, était à moitié plein, avec surtout des jeunes, debout, autour de petites tables, hautes et rondes, et devant deux écrans géants, qui retransmettaient des films de snowboard, dans une peuf de malade, à ce que j'entendais dire de ces mêmes jeunes. Les plus vieux, moins nombreux, étaient tous assis au comptoir, gigantesque et à angle droit, délimité d'un côté par une caisse enregistreuse aux chromes rutilants, de l'autre par les fameux toilettes, avec deux portes battantes qui faisaient vaguement style saloon.

C'est donc là qu'était assis Henri de la Tourette, le plus loin possible de son premier voisin, sans doute un mécanicien de la station de ski, à en croire son bleu de travail maculé de cambouis. À côté de celui-ci, deux moniteurs de ski, qui avaient gardé seulement le bas de leurs combinaisons, d'un

rouge pétant. Il s'agissait d'un grand rouquin à la peau burinée par le soleil et d'un petit, costaud, cheveux bruns, en brosse, qui, aussitôt qu'il nous vît, nous observa bizarrement.

Il n'y avait qu'une seule chaise haute disponible, juste à gauche d'Henri, et Mélanie Kuntz s'y était maintenant assise, pendant que, debout à ses côtés, je commandais deux pintes de bière ambrée, d'une marque belge. Henri de la Tourette chuchota sans nous regarder, ses yeux fixés sur une affiche publicitaire, face à lui, vantant les qualités de la bière Guinness.

— Surtout, faites comme si on ne se connaissait pas... Tenez, prenez et lisez, c'est le premier courrier anonyme que j'ai reçu, dimanche dernier.

Le vieil homme, toujours discrètement, venait de faire glisser, sur le comptoir chromé, une simple feuille blanche, grand format et pliée en quatre. Tout aussi discrètement, Mélanie Kuntz l'a dépliée. Dessus, il n'y avait que quelques mots, en lettres majuscules, écrites au gros feutre noir.

OCCUPE-TOI DE TES OIGNONS !

Je sentis la commissaire Kuntz sur le point de sourire, parce qu'en guise de menace, il faut bien le dire, il y avait assurément plus grave. Mais elle s'est retenue de toute réaction intempestive, tandis qu'Henri de la Tourette glissait une seconde feuille, exactement sur le même modèle.

NE T'AVISE PAS DE LEUR PARLER DE ÇA !

Cette fois, Mélanie Kuntz parut plus sérieuse, et même en proie à quelques interrogations, si on en croyait ses sourcils, soudainement froncés.

— Celui-là, il est arrivé dans ma boîte pas plus tard que mardi...

Déjà, une troisième feuille arrivait, tout aussi discrètement, entre les mains de la commissaire.

FOUS-NOUS LA PAIX, CE SERA RÉCIPROQUE !

— Et le dernier, qui date lui de mercredi. Depuis, plus rien...

Ça devenait de plus en plus énigmatique, et donc intéressant, comme le disait souvent la commissaire Kuntz. D'ailleurs, celle-ci s'empessa de chuchoter quelques questions à Henri de la Tourette, qui continuait de fixer l'affiche publicitaire devant lui, ce qui lui demandait certainement un grand effort de concentration.

— Qu'est-ce que vous êtes censé garder pour vous ?

— Les petits arrangements entre Amédée Ravanel et Martial Oudinot, aux dépens du fils de ce dernier, le Julien que vous recherchez...

— Quels arrangements ?

— Un contrat collectif d'assurance entre les Rouges et Oudinot Assu, en échange de l'abandon du projet de Julien d'en créer un, lui aussi, mais d'un nouveau genre, car multi-sports, et adossé à

un syndicat professionnel, là encore d'un nouveau genre, tout aussi multi-sports, et bâti sur les cendres des Bleus...

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument, je ne fais que vous répéter ce que j'ai entendu.

— Comment avez-vous pu entendre tout ça ?

En guise de réponse, Henri de la Tourette venait de déposer sur le comptoir un minuscule micro espion, un truc high-tech, comme on en avait à la police, pour certaines enquêtes.

— Et bien, dites-moi, voilà le genre d'appareil et de pratique pas franchement légal, vous le savez ?

— J'ai mes raisons...

— Lesquelles ?

— Le couple Oudinot, Martial et Thérèse ! Ils ont utilisé ma mère et ma tante pour obtenir le Logis de la Tourette et ses terres. En prétextant s'occuper d'elles, ils les ont abusées ! Et je ne parle pas de moi, c'est plus que du vol ! Cela a toujours été la propriété des de la Tourette, et elle aurait donc dû rester dans notre famille !

— Vous êtes, avec votre mère, les deux derniers descendants de la Tourette, c'est bien cela ?

— Oui, sauf que ma tante avait déjà vendu ses parts du Logis aux Oudinot, pour qu'eux puissent s'occuper d'elle. Et, quand ils sont arrivés ici, ils ont fait exactement pareil avec ma pauvre mère ! Quant à moi, rien, vous m'entendez, rien ! Cette engeance de petits bourgeois affairistes, les Oudinot, n'a été capable que de me traîner dans la boue, de sans cesse m'interner pour de pseudo-raisons psychiatriques, quand cela les arrangeait bien, évidemment ! Mais je ne me laisse pas faire, vous voyez, car je les dérange, et je...

— Bon, bon, je crois que nous avons parfaitement compris l'essentiel de ce que vous aviez à nous dire au sujet de ces trois courriers anonymes...

Henri de la Tourette avait perdu son sang-froid, à tel point que le mécanicien, assis non loin de nous, nous regardait maintenant avec inquiétude, se demandant pourquoi le vieil homme s'était mis à éructer de la sorte. Mais bon, lui aussi semblait connaître le phénomène de Montignac...

— Hé, oh, Henri, mets-là un peu en sourdine ! Tu vas bientôt faire plus de bruit que le moteur du téléphérique !

On a rapidement quitté le pub du même nom pour rejoindre nos chambres d'hôtel. Il était vingt-deux heures trente passées et on commençait à être bien claqués, Mélanie Kuntz et moi. Henri de la Tourette avait repris ses courriers anonymes, son micro espion, sa pipe et son tabac, et il était maintenant sorti du pub, fâché contre tout le monde, y compris contre nous.

— Vous inquiétez pas, il fait ça avec tout le monde...

Le brave vigile rasta parlait sans doute de l'attitude changeante du vieil Henri de la Tourette. Mais pas sûr que tout le monde fût au courant des quelques scoops qu'il nous avait révélés. Or, celui de l'arrangement supposé entre Martial Oudinot et Amédée Ravanel, au détriment de Julien et des nouveaux Bleus, valait son pesant de cacahuètes, ce que confirma Mélanie Kuntz, une fois dans l'ascenseur de l'hôtel.

— J'ai l'impression, mon petit Philippe, qu'on tient là une bonne piste...

— Vous ne croyez quand même pas qu'Henri de la Tourette risque quelque chose ? Le dernier courrier comporte une certaine dose de menace contre lui...

— Si, bien sûr, et le vieux bougre constitue surtout un appât idéal pour confirmer tout ce qu'il nous a dit !

— Alors, ça veut dire qu'il va falloir le suivre, et le surveiller ?

— Exactement, mon petit Philippe. C'est d'ailleurs pour cela que tu vas passer rapidement dans ta chambre, afin de récupérer des habits chauds. Puis tu redescendras bien vite, récupérer la voiture, direction le Logis de la Tourette et la surveillance du domicile d'Henri. C'est tout bon pour toi ?

Je grommelai de dépit, mais néanmoins d'acquiescement. Quand la commissaire ordonnait, je n'avais que ça à faire. La galère continuait, mais je l'avais acceptée... Ah, qu'est-ce que la paternité me faisait pas faire !

Une fois dans la voiture, je n'ai pas eu à attendre longtemps : le vieil Henri venait juste de sortir du pub du téléphérique. Il a salué respectueusement le vigile rasta, pissé juste derrière sa deux-chevaux, avant de reprendre le volant.

L'antique voiture du dernier des de la Tourette pétaradait comme pas possible. Je démarrai alors qu'il venait de quitter le parking du téléphérique, histoire qu'il ne me repère pas.

Il roulait tout doucement mais bruyamment, et avec la couleur vert pomme de son tas de ferraille, il n'y avait pas trop de risque que je le perde. Passé le panneau de sortie de Montignac, on a continué au même rythme de sénateur. La grande ligne droite qui menait jusqu'à hauteur du hameau de la Tourette paraissait interminable. Je suivais la deux-chevaux à cent mètres de distance environ.

C'est alors qu'elle est apparue, dans mon rétro : une deux-cent-cinq GTI noire, lancée à toute allure, et qui m'a doublé à au moins cent cinquante à l'heure. La deux-chevaux d'Henri, elle, venait de tourner à gauche, direction le hameau de la Tourette. La voiture de sport a fait de même, effectuant son virage dans un crissement de pneus strident.

Il y avait anguille sous roche, c'est sûr, alors j'ai accéléré, et bifurqué, moi aussi, dix secondes plus tard que la GTI, sur la même petite route menant au Logis. Je les ai aussitôt vus, cinquante

mètres plus loin, à l'arrêt, en plein milieu de la chaussée : la deux-chevaux verte d'Henri, et, juste devant elle, l'empêchant d'avancer, la deux-cent-cinq GTI noire.

Deux hommes venaient d'en sortir et je n'ai pas mis longtemps à les reconnaître : les deux moniteurs de ski assis à nos côtés, tout à l'heure, au comptoir du pub du téléphérique. Le grand rouquin et le petit brun. Ils avaient gardé leurs combinaisons de ski toutes rouges, et le plus grand des deux tenait entre ses mains une batte de base-ball, en bois clair et verni.

Quand ils me virent piler juste derrière la deux-chevaux d'Henri de la Tourette, ils se regardèrent et ne mirent pas longtemps à s'organiser. Le grand rouquin avançait déjà vers moi, batte de base-ball tenue comme un sabre, dressée devant lui, tandis que le petit brun faisait sortir Henri de la Tourette de sa voiture, tout en le tenant par le colback.

— Casse-toi de là, le gros fouineur, c'est pas tes oignons ! On a quelques trucs à voir avec ce monsieur, mais on va pas l'abîmer, t'inquiètes pas pour lui...

— Je crois que c'est plutôt vous qu'allez vous casser, messieurs, et plus vite que ça.

— Tu te crois en position de force, le gros, hein, tu crois ça ?

Ce n'était plus la peine de discuter, pas avec ce genre de crétins qui prétendaient n'abîmer personne tout en brandissant ostensiblement devant lui une batte de baseball. Je savais la seule chose qu'il restait à lui faire comprendre, à ce con avec sa batte.

Son arme improvisée, justement, il a commencé à me la mettre à proximité de mon nez, tout en l'agitant d'abord de droite à gauche, puis en la posant carrément à la base de mes narines, tout en continuant à m'invectiver.

— Allez, le gros, casse-toi de là, et plus vite que ça !

D'un geste brusque, je me suis saisi de la batte, à peu près en son milieu. C'est pas pour me vanter, mais, au collège déjà, on m'appelait poigne de fer. Au bras de fer, justement, j'éclatais tout le monde, même notre prof de sport, pourtant un bel athlète, un ancien judoka de quatre-vingt-dix kilos. Aujourd'hui, moi, j'ai dépassé les cents. Certes, ce n'est pas tout du muscle, mais j'ai quand même de beaux restes.

Bref, quand j'ai tiré la batte vers moi, le gars n'a rien pu faire, et quand il a voulu me sauter dessus pour la récupérer, je lui en ai tout simplement foutu un grand coup au travers de sa sale gueule. Il a vacillé, est presque tombé par terre, à moitié assommé par la violence du choc. Agenouillé devant moi, il se tenait le visage en gémissant. Un sang bien rouge coulait d'entre ses doigts, sans doute de son nez, car c'est lui que j'avais à peu près visé.

— Putain, ce con m'a péter le pif ! Et peut-être bien des dents aussi ! Max, putain, il m'a saigné comme un goret !

Ça, pour saigner, il saignait, le rouquin... Le petit brun, Max donc, s'est mis à hurler, d'une curieuse voix de fausset.

— Viens, Tom, viens vite, on se casse, il est fou ce mec !

Je ne bougeais plus, les laissant remonter dans leur 205 GTI noire, d'autant qu'ils n'avaient même pas essayé d'embarquer Henri de la Tourette avec eux. Les pneus de leur voiture de sport ont crissé sur l'asphalté gravillonné. Les feux rouges s'éloignaient déjà dans la nuit.

— Eh ben, c'était moins une qui me fassent la peau, ces salopards ! J'espère que vous me croyez, maintenant, quand je vous disais qu'on m'en voulait ?

— Y a peu de doute là-dessus, effectivement...

Henri et moi, on regardait le bout de la petite route, et la voiture de sport des deux moniteurs de ski, qui venait de disparaître après avoir rejoint la plus grande route, celle entre la station de ski et le bourg de Montignac.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je ne me vois pas rentrer, seul, dans ma maison...

J'ai soupiré en regardant le vieil original. Avec ses cheveux bizarrement raides et ses yeux anxieux qui bougeaient un peu partout, il faisait plutôt pitié.

— On va aller à l'hôtel ensemble, comme ça on fera le point avec la commissaire Kuntz.

Nous aussi on a donc repris la route, direction la ville de Montignac. La même jeune femme, à la réception de l'hôtel, nous a regardés d'un œil réprobateur. Il était vingt-trois heures passées, mais ce n'était pas ça qui la chiffonnait.

— Votre chambre a été réservée pour une seule personne, pas pour deux. Il y aura un supplément, au moins pour le petit-déjeuner, et puis il aurait fallu prévenir avant de...

— On verra ça demain.

Je lui brandissais, moi aussi, ma carte d'inspecteur de police. Comme la commissaire, tout à l'heure, je n'avais plus trop la patience de discuter.

— Ah, d'accord, on verra tout ça demain...

On est montés directement à la chambre de Mélanie Kuntz. À ma grande surprise, elle non plus n'était pas seule, et cela la fit sourire, lorsqu'elle ouvrit la porte.

— N'allez pas, mon petit Philippe, imaginer je-ne-sais-quoi à propos de je-ne-sais-qui...

— Non, commissaire, bien sûr que non...

Assis sur le lit, les yeux encore rougis d'avoir sans doute trop pleurer, il y avait Dimitri Saliaz, le jeune alternant d'Oudinot Assu, celui qu'on avait interrogé plus tôt dans la journée.

— Il ne nous avait pas tout dit, tout à l'heure, mais c'est maintenant fait... Quant à toi, mon petit Philippe, tu n'as pas tardé à rapatrier Henri de la Tourette à nos côtés !

— À vrai dire, commissaire, je n'ai pas trop eu le choix. Deux moniteurs de ski, qui étaient assis non loin de nous, au pub du téléphérique, s'en sont pris à lui, juste avant qu'il n'arrive au Logis...

— Et alors ?

— Et alors j'ai dû intervenir, parce qu'ils s'en sont aussi pris à moi !

— Pas de conséquences fâcheuses, j'espère ?

— Pour nous, non, mais pour l'un des deux gugusses, un dénommé Tom, j'ai sans doute dû un peu lui casser le nez...

— Parfait, mon petit Philippe, tu as bien fait. Ça ne peut qu'aider à clarifier la situation. Désormais, ils savent jusqu'où nous sommes prêts à aller pour que s'arrête tout ce cinéma !

Difficile de comprendre où voulait en venir exactement la commissaire Kuntz. Henri de la Tourette, lui, attendait dans le couloir, regardant tout ça avec ses yeux de chiens battus, et, à la fois, des yeux aux aguets. Bref, des yeux de fou !

— Pour te la faire courte, mon petit Philippe, sache que le jeune Dimitri, ici présent, s'est lui aussi fait intimider, juste après être sorti d'Oudinot Assu, par deux moniteurs de ski, des Rouges, sans doute les mêmes que les deux tiens...

— Un grand roux et un petit brun ?

— Allez, mon petit Dimitri, réponds donc au monsieur !

— Oui, c'est bien cela, un grand roux et un petit brun...

Le jeune Dimitri Saliaz avait la voix chevrotante, une voix qui allait si bien avec ses yeux de pleurnichard.

— Et donc, Dimitri m'a surtout avoué qu'il ne nous avait pas tout dit, tout à l'heure, à Oudinot Assu... En effet, dimanche dernier, inquiet d'avoir laissé seul son patron, la veille, au refuge d'Outheron, il est remonté, le lendemain matin très tôt, à la station de ski de Montignac 1800, plus précisément au parking du domaine nordique, là où il pensait que son patron redescendrait de sa course solitaire au Pic aux Étoiles. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, sur ce même parking, le van bleu clair VW de Victor, Mia et Rose, avec ces trois jeunes gens à l'intérieur. Manifestement, eux aussi attendaient quelqu'un... Dimitri s'est donc garé à l'entrée du parking, de manière à ne pas être vu par eux, et il a attendu, une petite demi-heure. Et qui est alors arrivé, à ton avis, mon petit Philippe ?

— Julien Oudinot ?

— Et oui, exactement. Et qu'a-t'il fait, selon toi ?

— Il est monté dans le van VW des trois jeunes ?

— Tout à fait, bravo à toi. Mais ce n'est pas fini, n'est-ce pas Dimitri ?

Le jeune alternant d'Oudinot Assu baissa la tête et se remit à sangloter comme un gamin pris en faute.

— Dimitri, alors qu'il sortait du parking, leur a fait signe, depuis la fenêtre ouverte de sa voiture. Il était rassuré d'avoir vu son patron redescendre des hautes montagnes, et c'était bien là l'essentiel. Alors il n'était plus question de faire des petites cachotteries. Sauf que Rose Gilet, Victor, Mia et Julien Oudinot, eux, ne furent manifestement pas ravis de croiser la route de Dimitri, ce matin-là... Ils étaient surtout très mécontents d'avoir été aperçus ensemble, et ils le firent aussitôt savoir à Dimitri. Julien Oudinot fut d'ailleurs très clair avec lui, le menaçant même d'être renvoyé de son cabinet de courtage s'il disait le moindre mot de ce qu'il venait de voir, ce matin-là...

Le pauvre petit Dimitri pleurait à nouveau comme une madeleine.

— Allons, allons, gamin, arrête donc de pleurnicher ! Tu as bien fait de nous parler de tout ça, et ne t'inquiètes pas trop des conséquences... Et puis, tu vas passer la nuit avec nous, ici à l'hôtel, comme ce bon vieux Henri va le faire, lui aussi. Et, d'ici demain soir, je l'espère, les choses se seront clarifiées.

Je regardais Mélanie Kuntz en dodelinant quelque peu de la tête, car je ne voyais pas très bien comment on allait pouvoir clarifier la situation dans un délais aussi court. Elle a dû s'en rendre compte...

— Ne tire pas la tronche comme ça, mon petit Philippe ! Demain matin, à neuf heures, j'ai obtenu une entrevue auprès d'Amédée Ravanel, le président des Rouges, directement à son domicile, à Saint Jaux. Il semble au centre de pas mal de nos problématiques, alors, qui sait, il pourrait aussi efficacement les solutionner. Et puis, tu pourras peut-être lui demander s'il connaît le grand roux et le petit brun que Dimitri, Henri et toi avez malencontreusement croisés. C'étaient quand même des Rouges !

— Hmm... Si c'est lui qui les a envoyés, ces deux connards de moniteurs de ski, pas sûr que ma patience suffise !

— Voyons, mon petit Philippe, on n'est pas venus jusqu'ici uniquement pour jouer des coudes ou des poings, mais pour démêler une sombre histoire de disparition, alors je compte sur ta retenue la plus adéquate lors de cette entrevue.

— Si on me sort à nouveau une batte de baseball sous les yeux, je ne réponds de rien !

— Évidemment, il y a des limites à ne pas dépasser, mais nul doute que ce monsieur Ravanel saura les respecter, lui aussi, ces limites...

— Je l'espère, commissaire, je l'espère vraiment...

En attendant ce rendez-vous avec le président des Rouges, on est enfin allés se coucher. On ne peut pas dire que la nuit a été bonne. Je m'étais coltiné, dans ma chambre, le vieil Henri de la

Tourette, tandis que Mélanie Kuntz accueillait dans la sienne le jeune Dimitri Saliaz. Mon pensionnaire ronflait comme un sonneur et bougeait dans sommeil autant que ses yeux dans leurs orbites, à tel point que j'ai fini par dormir par terre, dans un coin de la chambre, enroulé dans une couverture pour ne pas trop l'entendre. Maigre consolation, la moquette était plutôt épaisse...

La commissaire, elle, a été moins indulgente que moi : le jeune alternant d'Oudinot Assu a été prié de dormir par terre, ce qu'il a accepté sans broncher. Je l'ai toujours su, je suis trop faible, en tout cas bien plus que Mélanie Kuntz... C'est sur cette idée que je me suis enfin endormi, mal allongé, par terre, entre le radiateur électrique et la porte de la salle de bain, dans ce triste hôtel de Montignac.

Le lendemain matin, le patron de l'établissement était présent à la réception. Lui aussi nous a pris la tête pour le paiement des suppléments, du fait de nos deux invités de dernière minute. La commissaire a payé, mais pas les petits déjeuners, car l'un des deux n'avait pas faim – le jeune Dimitri – et l'autre n'en prenait jamais – le vieil Henri.

On a rejoint notre voiture, sur le parking du téléphérique de Montignac, à huit heures trente environ. Mauvaise surprise : un petit malin s'était amusé à crever nos quatre pneus. Mélanie Kuntz s'est fendue d'un petit sourire grinçant.

— Bon, je crois que notre séjour ici prend très clairement une toute autre route...

— Enfin, en attendant, pour ce qui est de prendre la route, commissaire, c'est pas gagné...

— Tu es très en forme, mon petit Philippe, très, très en forme ! Tu vois, ta nuit n'a finalement pas été si mauvaise que ça !

Je grognais tandis que la commissaire composait déjà un numéro, sur le clavier de son téléphone portable.

— Allô, ma Linette, oui, c'est Mélanie... Il est tôt, oui, mais je te demande de venir nous chercher avec ta voiture, dès maintenant, à notre hôtel, pour nous emmener à Saint Jaux, dans moins d'une demi-heure. Je te raconterai, mais sache qu'on a eu, comme qui dirait, un petit empêchement...

Cette seconde journée à Montignac commençait bien. J'avais pour le moins la tête dans le cul. Henri de la Tourette et Dimitri Saliaz nous suivaient, comme nos ombres, mais l'un comme l'autre semblaient toujours aussi inquiets. Heureusement, Lynn Oudinot n'a pas traîné : moins de dix minutes plus tard, elle était là, au volant d'une grande berline noire de marque Peugeot.

— Fissa, fissa, ma petite, faut qu'on soit à Saint Jaux dans un petit quart d'heure !

Évidemment, j'ai dû me mettre à l'arrière, entre Henri de la Tourette et Dimitri Saliaz, qui commençaient à sentir mauvais tous les deux. Il est vrai qu'ils n'avaient pas de vêtements de

rechange, et pas pris de douche, après cette nuit improvisée à l'hôtel avec nous. À l'avant de la berline, l'ambiance était fraîche, pour ne pas dire franchement glaciale.

— Tu veux te rendre chez Amédée Ravel ? Mais, ma Mél, quel est le rapport avec la disparition de Julien, ou des enfants ?

— A priori, ma Lynette, il pourrait y en avoir un, et c'est justement pour cela que j'ai demandé à le rencontrer au plus vite.

À mes côtés, Henri de la Tourette toussotait, puis se raclait la gorge. Sans doute aurait-il été gêné que la commissaire Kuntz parlât de ses petites écoutes secrètes, de ses petites découvertes sonores, de ses petites révélations familiales... Mais, déjà, Lynn Oudinot s'était retournée, son regard noir planté dans les yeux du vieil original.

— C'est toi, Henri, hein, qui a encore parlé à tort et à travers, et qui...

— Oh, ma Linette, ferme-la donc ! Désolé de te le dire comme ça, aussi brusquement, mais il a fallu qu'on se coltine ces chers Henri et Dimitri, toute la nuit à l'hôtel, parce que l'un et l'autre ont subi intimidations et menaces de la part de deux moniteurs de ski des Rouges, alors, tu vas te concentrer sur la route et pas sur autre chose, c'est bien compris ?

On n'aurait pas entendu une mouche voler. Et c'était plutôt bien que Lynn Oudinot se concentre sur la route, parce qu'il y avait un monde fou, dans le sens de la montée. Les amateurs de ski étaient nombreux à venir à la station, en ce week-end d'avril, pour une raison qu'avança timidement le jeune Dimitri Saliaz.

— Ce week-end, c'est la grande fête de fin de saison des Rouges. Ça commence ce soir, puis ça se poursuit dimanche, toute la journée. Les habitués montent skier, mais surtout faire la fête. Il y a aussi la course des moniteurs, demain après-midi, avec un slalom, un slalom géant et une descente. Il y a généralement pas mal de spectateurs pour y assister...

— Hmm, intéressant, mon petit, très intéressant... Je comprends mieux pourquoi Amédée Ravel a autant traîné des pieds pour nous recevoir. Il doit être bien occupé, avec cette fête des Rouges... C'est un peu la sienne !

Le président des Rouges était peut-être occupé, mais il n'en fut pas moins jovial, lors de notre arrivée, et même très jovial.

— Et bien, mazette, en voilà une sacrée équipe d'enquêteurs ! Tout ce beau monde pour retrouver Julien, c'est ça ?

La blaguounette d'Amédée Ravel ne fit rire que lui. Il venait de nous ouvrir le portail sécurisé de sa maison flambant neuve, aux murs d'un blanc éclatant, selon une architecture ultra-moderne, c'est-à-dire un assemblage de cubes de béton peinturlurés et posés les uns à côté des autres, ou les uns sur les autres, selon une disposition qui devait se vouloir vaguement aléatoire.

L'homme n'était pas très grand mais très gros, avec une bedaine impressionnante, des cheveux presque blonds, une paire de lunettes à grosses montures carrées et noires. Il avait le teint un peu rougeaud, un pull de la même couleur, floqué du logo des Rouges – un flocon de neige barré par deux skis entrecroisés –, et un simple jean bleu foncé, mais d'une marque plutôt luxueuse.

Malgré l'évident côté bling-bling de sa maison, qui détonait dans la ville ouvrière de Saint Jaux, il veillait à nous recevoir en toute simplicité. C'était d'ailleurs son mot d'ordre, répété comme un mantra, avec l'accent traînant du coin, qu'il surjouait.

Lynn Oudinot a garé sa Peugeot entre deux grands oliviers en pots. Notre hôte nous attendait devant la porte d'entrée, d'un immonde vert clair, avec dessus deux colombes stylisées, en verre dépoli.

— Entrez donc en ma modeste demeure !

— Merci, mais nous ne serons que deux, mon collègue Philippe Nortier et moi-même. Les trois autres nous attendront, dans la voiture...

— Comme vous le voudrez. Sinon, je dois vous prévenir que...

— La fête des moniteurs de ski, ce soir et demain, à la station, oui, on est au courant... Ne vous inquiétez pas, on sera bref, en tout cas je l'espère.

Le président des Rouges regarda la commissaire Kuntz d'un drôle d'air. Ça ne devait pas être le genre de gars à se faire couper ainsi la parole. En tout cas, il fut tout à coup bien moins jovial.

— On va se mettre dans la cuisine, ce sera plus simple, et convivial. Vous voulez un café ?

— Oui, volontiers.

La cuisine, elle, n'était ni simple ni conviviale. Murs blancs, comme partout, carrelage d'hôpital, meubles tous très clairs, avec beaucoup de chrome, de verre, d'inox, de faux bois, de vrai plastique, sans doute du très design, tout cela. On s'est assis à une table, étroite mais très longue, avec autour une dizaine de tabourets hauts, dont les pieds métalliques grinçaient épouvantablement sur le carrelage flambant neuf.

— Ils doivent passer poser des patins en silicone, mais, vous savez, avec les artisans, faut pas être pressé... Enfin, parlons plutôt de ce qui vous amène ici ?

J'ai eu l'impression qu'on recommençait cette journée de samedi comme on avait commencé celle du vendredi. Je nous voyais déjà réexpliquer les conditions de la disparition de Julien Oudinot, puis de ses deux enfants et de Rose Gilet... Mais non, car Mélanie Kuntz a foncé droit dans le tas.

— Nous sommes là suite à la disparition de Julien Oudinot, pour tenter de le retrouver. Enfin, aujourd'hui, j'essaie déjà de comprendre les liens, passés ou futurs, qui pourraient lier votre syndicat, les Rouges, au cabinet d'assurance des Oudinot...

Le gros Amédée Ravanel s'est soudainement redressé sur son tabouret haut, comme secoué par une décharge électrique. Il regardait Mélanie Kuntz avec des yeux pleins d'animosité, quasi de colère.

— Dites donc, madame Kuntz, vous m'en demandez beaucoup je trouve, surtout pour une commissaire de police qui se permet d'effectuer ce genre de mission en dehors de tout cadre légal, me semble-t-il...

C'était mal parti. D'autant que Mélanie Kuntz venait, elle aussi, de se redresser sur son tabouret, faisant jaillir de ses yeux tout l'intensité noire et perçante dont son regard était empli.

— Si vous le prenez comme ça, monsieur Ravanel, nul doute que vous ne tarderez pas à recroiser ma route, et certainement plus tôt que vous ne le croyez, et certainement dans un cadre qui sera alors tout ce qu'il y a de plus légal... Mais, songez-y dès maintenant : est-ce vraiment dans votre intérêt ?

Les deux coqs se sont toisés du regard. Ils auraient pu se frotter du front, à la manière des boxeurs qui font déjà le spectacle, lors de la pesée, avant de combattre pour de vrai. Mais l'un comme l'autre étaient des gens bien élevés, et surtout pas stupides, y compris cet Amédée Ravanel, qui surjouait pourtant le bon gros montagnard, dans sa maison de nouveau riche. Il céda le premier, sans doute parce qu'il avait plus à perdre que Mélanie Kuntz.

— Vous êtes donc au courant de nos tractations secrètes, à Martial et à moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous savez aussi que son imbécile de fils était prêt à tout faire capoter ?

— Oui.

— Il s'est fait monter le bourrichon par ses deux enfants, et aussi par ces emmerdeurs de Gilet !

— Diplôme de snowboard créé et syndicat des Bleus ressuscité, c'est cela qui vous emmerde, n'est-ce pas ?

— Oui. Et ces crétins qui croient qu'en ne signant pas avec moi, ils permettront à Oudinot Assu de faire avancer leurs foutues chimères ! Comme si un courtier en assurance pouvait aider à créer un diplôme condamné d'avance ou ressusciter un syndicat mort-né ! Tous autant qu'ils sont, ils se fourrent le doigt dans l'œil, et jusqu'au nombril, croyez-moi !

— Les trois courriers anonymes et les deux moniteurs de ski, des Rouges, qui jouent les gros bras, c'est aussi une idée de vous ?

Nouvelle décharge d'électricité dans le corps adipeux d'Amédée Ravanel.

— Décidément, commissaire Kuntz, vous êtes vraiment très surprenante !

— J'ai cru comprendre que vous aimiez les discussions claires et franches, alors...

— Alors je vous le dis en toute honnêteté : je n’ai jamais donné dans les courriers anonymes, et encore moins dans l’envoi de gros bras, surtout des Rouges... Je ne suis pas aussi naïf que ça, tout de même ! Avez-vous au moins les noms de ces deux prétendus moniteurs de ski issus de mon syndicat ? Il est facile d’enfiler une veste pour faire croire qu’on est un Rouge...

Mélanie Kuntz s’était retournée vers moi, m’invitant à parler d’un signe du menton.

— J’ai eu affaire à eux deux, hier soir tard, mais je ne connais pas leurs noms, seulement leurs prénoms, et encore, peut-être s’agit-il seulement de surnoms... Max et Tom, voilà comment ils se sont appelés, entre eux. Un petit brun et un grand rouquin, la trentaine, peut-être la quarantaine...

Le naufrage de mon intervention avait revigoré ce sanguin d’Amédée Ravel, qui pouvait maintenant se défouler sur moi.

— Et bien, cher monsieur Nortier, cher inspecteur, ce n’est pas à vous que je vais apprendre que des renseignements aussi vagues ne suffiront jamais à retrouver la trace de ces deux gugusses !

— Bon, bon, mettons de côté ces deux mystérieux individus... À votre avis, monsieur Ravel, qu’est-ce qui aurait bien pu motiver la disparition soudaine de Julien Oudinot, puis de ses deux enfants accompagnés de la fille Gilet ? La simple crainte d’un contrat collectif d’assurance signé entre Oudinot Assu et les Rouges ?

— Évidemment ! Sinon, quoi d’autre ?

— Je ne vois pas très bien en quoi leur disparition, à coup sûr volontaire, va leur permettre de faire évoluer positivement la situation... Je veux dire, positivement, pour eux.

— Oh, j’ai bien ma petite idée sur la question, commissaire, mais je doute qu’elle ne vous convienne, vous qui pensez que j’étais prêt à intimider je-ne-sais-qui par je-ne-sais-quoi, y compris par l’utilisation de courriers anonymes ou de gros bras...

— Oublions ça, monsieur Ravel, et dites-moi plutôt votre petite idée, je vous en prie...

— Et si c’était moi, la cible de ces soi-disant disparus volontaires, comme vous l’avez dit vous-même !

— Je ne saisis pas très bien où vous voulez en venir...

— Mais tout simplement qu’ils se préparent, tous les quatre, à une action violente contre moi, et contre les intérêts des Rouges que je représente, parce qu’ils voient bien que la situation leur échappe, aussi bien du côté de la création d’un diplôme de snowboard, que de celui de la renaissance du syndicat des Bleus, grâce à la signature d’un contrat collectif d’assurance avec Oudinot Assu !

Mélanie Kuntz sourit de manière un peu forcée, et stoppa brusquement la discussion, ce qui parut à nouveau surprendre Amédée Ravel.

— Très intéressante hypothèse... Je vous proposerais bien de monter avec nous, cher monsieur Ravanel, histoire de vous protéger de cette nouvelle menace, mais, malheureusement, la voiture de Lynn Oudinot ne comprend que cinq places, et nous sommes déjà complets... Je vous invite toutefois à la plus grande prudence, et peut-être à ne pas rester seul, dans les heures et jours à venir, au cas où vos craintes s'avéreraient fondées.

Le président des Rouges regardait la commissaire par en dessous, comme s'il se doutait qu'elle se fichait passablement de sa poire.

— Surprenante, madame Kuntz, vous êtes décidément très surprenante...

Il nous a raccompagnés jusqu'à l'extérieur de sa maison, où Lynn Oudinot fumait une cigarette, tandis qu'Henri de la Tourette et Dimitri Saliaz somnolaient, à l'arrière de la voiture.

— Merci, monsieur Ravanel, pour votre accueil, et je ne manquerai pas de vous informer de la suite des événements... De votre côté, si vous souhaitez me recontacter, voici mon numéro direct.

Mélanie Kuntz tendit sa carte de visite, qu'Amédée Ravanel fit disparaître au creux de son énorme main droite. Il semblait nerveux, comme si l'avertissement de la commissaire infusait tout de même un peu en lui.

Le portail automatique s'ouvrait en coulissant, silencieusement. Lynn Oudinot fit crisser les pneus de sa Peugeot sur les jolis petits graviers blancs et tout ronds de la cour intérieure d'Amédée Ravanel, et il me sembla voir celui-ci, aux mouvements de ses lèvres, la traiter d'un très vilain nom d'oiseau.

— Alors, ma Mél, du nouveau ?

— Des confirmations, mais aussi des points d'interrogation, encore et toujours. À vrai dire, je commence à douter de la possibilité de comprendre tous les tenants et les aboutissants de la disparition de ton mari, Julien, ainsi que celle de Victor, Mia et Rose...

— Tant qu'on les retrouve, le plus tôt possible...

— Toute la question, c'est de savoir s'ils ont vraiment envie de cela, et même si c'est judicieux de le faire !

— Voyons, ils ne peuvent pas avoir disparu sans des raisons impérieuses, pas tous ensemble, pas comme ça !

— Mouais, je n'aime pas trop ce jeu du chat et de la souris, surtout qu'il est difficile de savoir qui est qui là-dedans...

— Je ne te comprends pas très bien, ma Mél, mais...

— Mais moi non plus, ma Lynette, je n'y capte pas grand-chose ! Alors, roule donc, chère amie, direction le pub du téléphérique, à Montignac. J'aimerais avoir quelques infos au sujets des deux gugusses qui t'ont agressé, mon petit Philippe.

Il était presque dix heures mais la circulation, dans le sens de la montée, était encore dense. On a bien mis le double de temps pour arriver au parking, désormais bondé, du téléphérique.

— Gare-toi devant l'entrée du pub. S'ils nous font chier, je sors ma carte de police.

Ça n'a pas manqué. Un grand gars aux cheveux longs et hirsutes, avec un fort accent anglais, avançait déjà vers nous, l'air furibard.

— Vous n'avez vu le panneau, c'est interdit de stationner, même quelques minutes !

— Et bien on va compter en secondes, mon ami, et tout ira bien ! C'est pour quelques questions, ça devrait aller vite...

La carte de police a rapidement calmé le bonhomme, qui s'avéra être le patron du pub.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Vous voulez entrer, pour discuter plus au calme ?

— Pas la peine. On cherche des infos sur deux types, présents hier soir au comptoir du pub, vers vingt-deux heures. Un grand roux et un petit brun, habillés tous les deux en moniteurs de ski, la tenue officielle des Rouges. Ça vous dit quelque chose ?

— Des moniteurs de ski, habillés en Rouges, on en voit passer des dizaines tous les jours, pour ne pas dire des centaines ! Mais eux deux, non, ça ne me dit rien. À la fois, je n'étais pas là hier soir. Il faudrait demander à Jean-Claude Gao, notre vigile du vendredi. Il se rappellera forcément de vos deux gars, il a une très bonne mémoire.

— Parfait. Et où on peut le trouver, ce brave Jean-Claude ?

— À cette heure-ci, il est sans doute chez lui. C'est à deux pas d'ici, à la sortie de Montignac, juste avant l'Intermarché. La résidence des Rousses, c'est un petit immeuble de quatre étages. Jean-Claude y habite, au rez-de-chaussée.

— Merci. Vous voyez, je vous avais bien dit que notre discussion se compterait en secondes, ou presque...

On est donc repartis, direction l'Intermarché de Montignac.

— Ma Lynette, tu vois où c'est ?

— Évidemment. L'Intermarché, je viens y faire mes courses, presque tous les jours.

— Dis donc, mon petit Philippe, faudra qu'on s'occupe de notre voiture. Les pneus vont pas se réparer tout seuls ! Enfin, on verra ça tout à l'heure...

La résidence des Rousses n'était pas très compliquée à trouver. À vrai dire, c'était la seule avant l'Intermarché. Plutôt un truc pour touristes, avec une petite piscine, à l'arrière du bâtiment, hors d'eau à cette période de l'année.

Il y avait surtout une voiture, garée juste devant l'entrée du petit immeuble, et qu'on ne pouvait pas rater, elle non plus : une 205 GTI noire, celle des deux gugusses d'hier soir.

— M'est avis, commissaire, que Jean-Claude Gao n'est pas tout seul à être chez lui... Y a sans doute Tom et Max, le grand rouquin et le petit brun, leur voiture est juste là.

— Et bien, ça tombe à pic, puisque c'est justement eux qu'on cherche ! Reste à faire gaffe qu'ils ne nous filent pas entre les doigts.

Je commençais à la sentir moyennement, cette petite enquête d'ordre privé voulue par Mélanie Kuntz, afin d'aider sa meilleure amie d'enfance... La dernière fois que je les avais croisés, Tom et Max avaient sorti une batte de baseball, et cette fois, quoi d'autre ? Un couteau, un flingue ? De notre côté, la commissaire et moi, on était venus ici les mains dans les poches, en quelque sorte en touristes. Et ce n'était pas notre carte de police qui allait nous aider !

— Gare-toi là, ma Lynette, pas trop près, histoire qu'ils ne nous captent pas tout de suite. Et vous, Henri et Dimitri, restez là, bien sagement, assis à l'intérieur avec Lynn, c'est compris ?

Ils acquiescèrent sans moufter. On est sortis tous les deux de la voiture, la commissaire se dirigeant vers l'entrée principale, car elle, pas présente hier soir au pub du téléphérique, avait moins de chance d'être reconnue par Jean-Claude, Tom et Max. Moi, je me faufilai discrètement vers l'arrière du petit immeuble, la présence d'une piscine suggérant peut-être un autre accès vers l'intérieur. C'était bien le cas, et je me postai donc là, à l'arrière de la résidence des Rousses, au cas où les trois gugusses avaient voulu nous la faire à l'envers.

Cette seconde porte, côté jardin, était pourvue de deux carreaux, au travers desquels je voyais le hall d'entrée et la cage d'escalier de l'immeuble. Mélanie Kuntz venait de pousser la porte principale, et elle se dirigeait maintenant vers l'appartement de droite, pourvu d'une sonnette à réveiller les morts. Elle appuya une fois, deux fois, sans résultat. Il me sembla voir, par une des fenêtres de l'appartement, quelques ombres se mouvoir.

Ça ne manqua pas : la fenêtre en question s'ouvrit brutalement, et les deux lascars, le Tom et le Max, sautaient déjà dans l'herbe grasse. Jean-Claude Gao, lui, venait d'ouvrir la porte de son appartement à Mélanie Kuntz, tout tranquillement, comme si de rien n'était.

Moi, je criai en direction du grand rouquin et du petit brun, qui essayaient déjà de rejoindre leur 205 GTI.

— Oh, les gars, arrêtez-vous, on a juste quelques questions à vous poser !

Ils se retournèrent, l'air pas tranquilles, et quand ils me reconnurent, leur crainte monta d'un cran. Le petit brun, Max, dégaina alors un flingue, un petit automatique, sans doute un Luger, calibre neuf millimètres.

— Tu bouges d'un poil, le gros, et je te fume, c'est bien compris ?

— Pas de souci, les gars, je reste calme, très calme...

Je levai les mains, mi terrorisé, mi saoulé, car, vraiment, ce petit week-end prenait une très très mauvaise tournure. Tom et Max, eux, reculaient maladroitement, le premier me tenant toujours en joue, jusqu'à l'angle sud de la résidence des Rousses. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure que ces deux guignols n'étaient pas des habitués du flingue, mais bon, un coup est toujours vite parti, et ce sont parfois les bleus, sous l'effet de la nervosité, qui font les plus grosses conneries, et les plus gros dégâts... Bref, je me tenais tranquille, les mains en l'air, jusqu'à ce qu'ils disparaissent en courant, et que j'entende, peu après, le vrombissement de leur 205 GTI.

Je suis revenu tranquillement vers la cage d'escalier et l'appartement de Jean-Claude Gao. Sont arrivés, en même temps que moi, Lynn, Henri et Dimitri, sans doute alertés par le départ précipité de Tom et Max. L'amie d'enfance de Mélanie Kuntz avait l'air toute stressée, tandis que les deux autres l'étaient aussi un peu, mais à peine plus que d'habitude, donc vraiment pas tant que ça.

— Vous allez bien ? Qu'est-ce que c'est que ces deux fous furieux ? Ils sont partis tellement vite, je n'ai même pas eu le temps de le relever le numéro de leur plaque...

— Ça va, et j'espère qu'il en est de même pour Mélanie Kuntz... Restez là, je vais aller voir.

La porte de l'appartement était restée entrouverte. Je suis rapidement entré, poings serrés, mes seules armes, au cas où.

— Commissaire, oh, vous êtes là ?

— Oui, mon petit Philippe, tout va bien. Viens, je crois qu'on va avoir deux ou trois questions à poser à monsieur Gao...

J'ai fait signe à Lynn, Henri et Dimitri de patienter quelques minutes, à l'extérieur de l'appartement. À l'intérieur, au bout d'un court couloir, il y avait un petit salon, meublé sommairement, d'une grande télévision, d'une table basse et d'un canapé verdâtre, au fond duquel était assis, ou plutôt vauté, Jean-Claude Gao.

Contrairement à moi, et contrairement à ce que j'avais cru tout à l'heure, la commissaire Kuntz, elle, était venue armée : elle tenait en joue le vigile du pub du téléphérique, qui avait dû poser son arme au sol, un semi-automatique noir et gris. Il se tenait maintenant bien tranquille, ses dreadlocks, nombreuses et bien fournies, retombant sur son visage, masquant presque entièrement celui-ci.

— Bon, monsieur Gao, il va être temps de nous expliquer ce que vous foutiez, ici chez vous, avec ces deux gugusses...

Le rasta avait un bon sourire, comme s'il nous accueillait chez lui normalement, pour boire un verre ou fumer un pétard. C'est comme si son flingue n'avait jamais existé, et que les deux gars qui avaient fui de son appartement relevaient du simple détail.

— Tout doux, les amis, j'ai rien fait de mal, moi, j'ai juste voulu aider, un habitué du pub, un gars de par ici, un gars bien connu, qui m'a demandé un service...

— Il t’a demandé quoi ?

— Oh, ma parole, vous êtes pressée, vous ! Pas le temps de discuter que...

— Écoute, Jean-Claude, tu as compris qu’on est de la police et qu’on n’est pas venu te voir pour se taper la discute. Alors, tu vas faire l’effort d’être clair et concis, bref, de répondre simplement à mes questions ! Qui t’a demandé quoi ?

— C’est Xavier, Xavier Gilet, le fermier qu’habite à la Tourette, pas loin d’ici. Mercredi dernier, il m’a demandé si je connaissais quelqu’un, pour une petite mission un peu particulière...

— Xavier Gilet, quant il est venu de te demander ça, il était seul ?

— Oui, tout à fait. Et la fois suivante aussi.

— Il est donc venu te voir deux fois ?

— Oui. La première, donc, c’était mercredi, et la dernière, pas plus tard qu’hier. Toujours au pub du téléphérique, en fin d’après-midi, entre dix-sept et dix-huit heures, quand je commence à travailler.

— Et cette mission un peu particulière, ça consistait en quoi exactement ?

— Il voulait un gars pour faire peur à Henri de la Tourette, le vieux fou qu’est venu avec vous au pub, hier soir.

— Lui faire peur pour quoi ?

— J’en sais rien, moi, faudrait demander à ce Xavier... La première fois, il m’a juste demandé de lui trouver quelqu’un pour ça. Il fallait pas que ce soit un gars d’ici, pour pas être reconnu tout de suite, et aussi quelqu’un de pas trop foutraque, de fiable quoi. L’idée était de faire peur à Henri de la Tourette, pas de lui démonter la face, et encore moins de l’éliminer ! Comme j’ai travaillé dix ans à Jongeac, dans diverses boîtes de nuit de la ville, je connaissais pas mal d’anciens vigiles, des mecs fiables de là-bas, des mecs habitués à faire ici ou là quelques coups tordus, mais jamais des trucs trop graves...

— Bref, des gros bras, ou des petites mains, c’est comme on voudra...

— Oui, c’est ça. Max et Tom avaient le profil idéal. On a bossé ensemble au Divine Night Club, à Jongeac, pendant trois ans. Ce sont des gars réglos, sans doute un peu pédés, parce qu’ils sont toujours fourrés ensemble, si j’ose dire... Enfin, ils ont accepté mon plan, mais à condition de pouvoir le faire tous les deux.

— Réglos, réglos, c’est vite dit... Avant de venir par ici, ils ont quand même pas oublié de se munir d’une batte de baseball et d’un flingue !

— Ils ont peut-être un port d’arme, j’en sais rien, moi...

— Ben oui, bien sûr, un port d’arme en règle, comme toi j’imagine ?

— Moi, c'est différent, c'est le patron du pub du téléphérique, monsieur Condyle, qui me l'a passé, ce flingue, parce qu'y a un type très craignos, un Albanais, qui m'a menacé à plusieurs reprises, alors, avoir une arme à feu, c'était...

— Alors, Jean-Claude, on n'en a rien à foutre de ton flingue ! Tant que tu l'utilises pas sur nous... Hein, mon petit Philippe ?

J'acquiesçai mollement, tandis que Jean-Claude Gao, toujours aussi cool, se mettait à rigoler bruyamment, sous ses dreadlocks.

— Et la deuxième fois que t'as vu Xavier Gilet, c'est-à-dire hier, il t'a demandé quoi ?

— À revoir Max et Tom, qui créchaient chez moi. Il voulait qu'ils se déguisent en moniteurs de ski, avant de malmener le vieil Henri. Il avait apporté un sac avec dedans des pantalons et des vestes, aux couleurs des Rouges.

— Rien d'autre ?

— Si, il m'a prévenu de votre présence, et que ça risquait de compliquer la tâche... Il n'avait pas tort, non ?

Jean-Claude Gao souriait benoîtement, et Mélanie Kuntz souriait aussi. Mais moi, je faisais la moue, parce que j'avais eu à subir personnellement les menaces de ces deux abrutis venus de Jongeac. Enfin, la commissaire a repris la discussion, justement sur ces deux anciens vigiles de Jongeac.

— Revenons à ce Max et à ce Tom... Leurs vrais noms, c'est quoi ?

— Maxence et Thomas, je crois...

— Et leurs noms de famille ?

— Aucune idée. Ah si, Thomas, c'est peut-être Carnec, ou Tarnec, un nom du nord... C'est là qu'ils sont nés, tous les deux.

— Bon, si la mémoire te revient, faudra pas oublier de nous faire signe !

— Ah oui, c'est promis, je n'y manquerai pas !

Il y avait peu de doute sur le fait que Jean-Claude Gao prenait un malin plaisir à se foutre de notre poire. Il y avait quand même un point qui l'inquiétait, et il s'empessa de nous le signaler.

— Dites, vous n'allez pas parler de tout ça à mon patron, monsieur Condyle, parce que s'il le savait, il me mettrait dehors, et j'ai une famille à nourrir, au pays, une femme et quatre enfants.

— Ils sont où, ta femme et tes enfants ?

— À Kaya, au Burkina Faso. Ça fait cinq ans que je les ai pas vus, mais j'envoie de l'argent, tous les mois, et c'est ça qui les fait vivre, alors...

— Alors, Jean-Claude, tu vas te tenir bien tranquille, ici, dans ton sympathique appartement, et nous prévenir discrètement au cas où tu recroises la route des deux zigotos que t'as recrutés toi-

même, que tu le veuilles ou non, et qui ont quand même menacé à deux reprises l'inspecteur Nortier, ici présent. C'est bien compris ?

— Oui, madame, c'est parfaitement compris.

La commissaire Kuntz a rangé son arme dans son petit sac à dos noir, puis elle m'a fait signe de la suivre. L'entrevue avec Jean-Claude Gao était finie.

— Ça veut dire que vous ne direz rien à monsieur Condyle ?

— Non, on ne dira rien, à condition que tu te tiennes bien à carreau ! Et ce flingue, je conseille de le rendre à ton patron, il ne t'amènera rien de bon...

— C'est d'accord, je le ferai, lundi prochain, quand je reprends le boulot.

On a rapidement claqué la porte d'entrée de l'appartement de Jean-Claude Gao. Dehors, dans la voiture, nous attendaient nos trois comparses. En les apercevant, Mélanie Kuntz a frotté son menton entre les doigts de sa main droite. Ses petits yeux noirs, animés par une soudaine réflexion, brillaient de malice.

— Tiens, je crois que j'ai une idée, pour ne pas avoir à se coltiner Henri de la Tourette et Dimitri Saliaz tout le reste de la journée...

Elle leur a fait signe de sortir de la voiture, puis elle les a conduits à l'intérieur de l'immeuble, auprès de Jean-Claude Gao, à la fois surpris et inquiet de nous voir sonner à nouveau à sa porte.

— Cher Jean-Claude, je te charge de la surveillance rapprochée d'eux deux. Finalement, garde ton flingue sur toi, on ne sait jamais, avec les imbéciles que t'as recrutés, tout est possible...

Le rasta burkinabé n'avait pas l'air ravi, mais il n'avait pas trop le choix non plus.

— Vous venez les récupérer quand ?

— Quand on aura retrouvé les fameux Max et Tom, et solutionné divers autres petits problèmes...

Henri de la Tourette connaissait bien Jean-Claude Gao et semblait l'apprécier, alors il accepta sans sourciller. Quant au jeune Dimitri Saliaz, toujours aussi éteint, il paraissait résigner à faire tout ce qui lui était demandé.

L'église de Montignac a sonné onze heures au moment où nous avons quitté la résidence des Trois Monts. Lynn Oudinot, si discrète la veille, presque effacée, semblait désormais pleinement impliquée dans notre espèce d'enquête, dont on ne savait plus trop si la disparition de son mari, Julien, en était toujours vraiment le cœur.

— Alors, ma Mél, vous avez du nouveau ?

— On tire des fils, on tire des fils... Maintenant, deux nouveaux, qui ont pour noms Max et Tom. On va passer chez les Gilet : j'aimerais en toucher quelques mots à Xavier, histoire de voir si ce qu'on nous a dit est bien vrai, à savoir si c'est bien lui le commanditaire...

— Je te rappelle, ma Mél, qu'on est attendu à midi chez les parents de Julien, comme hier...

— Et bien, c'est parfait : on sera au hameau de la Tourette et à la ferme des Gilet dans cinq minutes, donc au Logis à midi, oui, c'est jouable !

Il y avait une espèce d'excitation accrue chez Mélanie Kuntz, comme si l'enquête, avec ses multiples nouveaux embranchements, ou fils, comme elle le disait avec ses mots à elle, éveillait chaque fois un peu plus sa curiosité. Et pourtant, comme moi, elle n'avait même pas bu son double expresso du matin.

À vrai dire, c'était sûr que nous n'aurions pas le temps pour un café. À peine garés dans la cour de la ferme, les trois chiens des Gilet sont venus nous aboyer dessus, les poils hérissés, la bave aux babines. Il a fallu attendre dix bonnes minutes que les deux vieux frères Gilet, Louis et Jean, sortent de chez eux et les calment. Mais eux ont rapidement pris le relais de leurs chiens, d'abord l'aîné, le grand Louis...

— Qu'est-ce que vous nous voulez encore ? Et toi, Lynn, tu vois où nous mène ton idée ! Depuis qu'ils sont là, tes deux amis flics, et bien, rien n'est résolu, bien au contraire, on va d'emmerdes en emmerdes !

Surprise, Mélanie Kuntz, qui venait juste de sortir de la voiture, observait les deux fermiers sans rien dire. Ils se tenaient debout, à une dizaine de mètres de nous. Eux et nous, on s'est regardés, en chiens de faïence, jusqu'à ce que Jean, le cadet des Gilet, ne lève sa canne en bois, la pointant vers nous, l'air menaçant.

— Allez, du ballet, dehors, laissez-nous tranquille !

Avec son visage de cire, un peu bouffi, sa petite taille, son dos voûté, Jean Gilet faisait plus vieux et malade que son frère aîné. Peut-être à cause de cela, il n'en était que plus impressionnant. Il nous fixa du regard, puis se retourna, faisant signe à son grand frère de le suivre, direction le corps d'habitation de leur ferme.

— Et Xavier, il est par là ? On est venus pour lui...

Ils ne se sont même pas retournés, et Louis s'est permis un geste qui ressemblait fort à un bras d'honneur. La commissaire Kuntz a haussé le ton. Seules ses lèvres bougeaient, tout le reste de son corps était comme figé, tendu à l'extrême.

— Très bien, alors on va faire venir les flics, et cette fois, pour de vrai !

Louis Gilet s'est arrêté, puis son frère Jean a fait de même. Le premier s'est retourné, lentement, avec dans ses yeux noirs l'éclat d'une très grande colère. Il pointait maintenant du doigt Lynn Oudinot, qui se tenait debout, contre la porte de sa voiture, côté conducteur.

— Toi, toi, je te tiens personnellement responsable de tout ce qui pourrait arriver maintenant à cause de ces deux flics que tu as fait venir ici, chez nous !

Lynn Oudinot s'est avancée de quelques mètres, sa frêle silhouette semblant presque voltiger au-dessus du sol.

— Tu étais d'accord pour cela, Louis, tout comme ton frère Jean, et tout comme ton fils Xavier !

— Pour retrouver Julien et les gamins, oui, nous étions partant, et tenter de démêler ce sac de nœud autour d'eux, ça oui, d'accord aussi, mais pour aller fouiller dans la merde du passé, non, il n'en était pas question !

J'ai vu Mélanie Kuntz se tendre encore un peu plus. Ses piercings métalliques brillaient dans la lumière du soleil printanier, ses tatouages, sur ses mains, se déformaient, alors qu'elle serrait fort ses deux poings.

— Vous allez nous expliquer clairement ce que vous appelez cette merde du passé, messieurs Gilet, et plus vite que ça, parce que nous ne sommes au courant de rien du tout, et que si ce n'est pas vite le cas, ce sera les flics pour de vrai, que ça vous plaise ou non !

Louis Gilet l'a toisée du regard, mais c'est son frère Jean qui a répondu le premier, de sa voix faiblarde, un peu chevrotante.

— Laisse tomber, Louis, on va leur expliquer. De toute façon, au point où on en est... Venez, suivez-nous à l'intérieur.

— J'espère que tu prends la bonne décision, Jean, pour nous, et surtout pour Xavier, je l'espère vraiment...

On s'est assis à la même table et dans la même pièce que la veille, mais en comité restreint. Cette fois, Jean Gilet s'était mis à un bout, et il s'apprêtait à prendre les choses en main.

— C'est une longue histoire, sur plusieurs générations, mais je vais essayer d'aller à l'essentiel... Pour ce qui nous concerne, c'est notre père, Joseph, un journalier de la plaine de Jongeac, qui s'est installé ici en dix-neuf cent trente, avec sa toute jeune femme, notre mère, Jeanine, dix-huit ans à peine, alors enceinte de son premier enfant, Louis. Joseph Gilet était un militant actif des Jeunesses Communistes de Jongeac, mais il a fait une connerie à ses vingt ans, en cassant méchamment la gueule d'un percepteur de la ville. Pour ça, il a fait six mois de prison. À sa sortie, il en a voulu aux Jeunesses Communistes, qui ne l'avaient pas assez soutenu, selon lui, et puis il fallait vite qu'il retrouve du travail, car sa compagne, Jeanine, s'est avérée être enceinte jusqu'aux dents. Le hasard a fait le reste : le fermier qui officiait alors au hameau de la Tourette, un vieux garçon qu'on appelait le Tambour, est tombé brusquement très malade, sans doute la tuberculose. Aussitôt, les propriétaires de la ferme et des terres, tous membres de la famille de la Tourette, ont fait passer une annonce dans des journaux de la région, pour un remplacement au plus vite... Joseph est donc arrivé ici trois jours plus tard, avec sa femme très en cloque. Les de la Tourette leur ont trouvé une chambre, sous les toits de la ferme du malheureux Tambour, qui

agonisait sur son lit. Jeannette devait s'occuper du tuberculeux en phase terminale. Il n'a effectivement pas fait long feu : deux semaines après l'arrivée de mes parents, Tambour décédait dans d'atroces souffrances. Pendant ce temps, Joseph s'occupait, comme il le pouvait, de la ferme, à l'époque surtout un beau troupeau de vaches, d'une trentaine de têtes, mais aussi quelques moutons, chèvres et cochons, sans parler de la basse-cour et des lapins, bien sûr... Pour sûr qu'il ne s'est pas ennuyé, notre père ! Voilà, le hasard, en l'occurrence la maladie et la mort, font parfois bien les choses : en moins d'un mois, nos modestes parents se retrouvaient à exploiter une ferme. Enfin, pour un communiste, il y avait quand même une certaine ironie à le faire pour une famille d'aristocrates de longue date, comme l'étaient alors les de la Tourette... À l'époque, c'étaient ceux qu'on appelait les grands-parents de la Tourette, Vianney et Éléonore. Ils tenaient le Logis d'une main de fer, enfin, surtout Éléonore. Vianney, lui, bien que sénateur, et peut-être à cause de cela, menait une vie pour le moins dissolue, à Paris bien sûr, où il passait une bonne moitié de son temps, et où il était de notoriété publique qu'il entretenait une bonne dizaine de maîtresses, sans parler des maisons closes, dont il était un grand habitué, presque autant que les meilleures tables de la capitale... Si encore il s'était contenté de ses frasques parisiennes, mais il fallait qu'il fasse aussi des siennes ici, en troussant notamment les bonnes ou la cuisinière, la grosse Manon, dont il eut au moins trois enfants, jamais reconnus de lui. Mais rien qu'à voir leurs visages, à ceux-là, il n'y avait pas de doute ! Cet obsédé de Vianney demandait presque tous les jours à voir une telle ou une autre, dans ses appartements privés, une grande pièce au deuxième étage du Logis, qui lui servait de bureau, mais pas seulement... Il envoyait à celles qui devaient passer à la casserole de véritables convocations, en bonne et due forme, souvent par écrit, avec papier à en-tête, sur un ton très solennel, et toujours signées du sénateur Vianney de la Tourette. Ça en imposait, pour sûr ! À chaque fois, les jeunes femmes concernées s'imaginaient qu'elles avaient fait quelque chose de très mal, et le vieux malin jouait effectivement là-dessus. Il les convoquait souvent pour des broutilles, le moindre prétexte était bon... Le pire, dans tout ça, c'est que son épouse Éléonore savait très bien l'enjeu des convocations de son mari, mais, pour éviter tout scandale, elle anticipait déjà les demandes de celui-ci, en prévenant les jeunes femmes, dès leur arrivée au Logis, à demi-mots, que son mari avait des besoins très pressants, de ce côté-là, comme elle disait pudiquement, et qu'elle-même ne suffisait pas à les satisfaire, ces fameux besoins, et qu'en cédant aux avances du sénateur, elles sauraient éteindre son courroux, en même temps que ses besoins pressants... Vous savez, c'était une autre époque, une époque où ce genre de pratique était effectivement monnaie courante, surtout dans ce genre de milieu aisé. En tout cas, il est arrivé ce qui devait arriver : notre mère Jeannette a elle aussi été convoquée par Vianney de la Tourette, pour une histoire de lait soi-disant tourné, qu'elle avait ramené la veille, au Logis, depuis Montignac... Le sénateur était au courant du

bref passé carcéral de notre père, et il n'a pas manqué de le rappeler à notre mère. Évidemment, juste avant que celle-ci ne pénètre dans les appartements de Vianney de la Tourette, il y avait sa femme Éléonore, qui se tenait dans le hall d'entrée, et qui glissa à ma mère de ne surtout pas repousser les avances du sénateur, car, sinon, il pourrait aussitôt congédier le jeune Joseph et elle, et faire une sale réputation à son mari, et qu'avec un jeune enfant d'à peine deux ans, ce serait bien embêtant pour eux, de ne plus avoir ce travail à la ferme qui leur plaisait bien, et que si elle ne disait rien, rien ne serait su, et qu'elle lui en faisait même la promesse, devant dieu s'il le fallait. Sa réputation serait ainsi préservée, et qui mieux qu'une de la Tourette, une vraie aristocrate, pouvait faire pareille promesse devant dieu ? Bref, notre mère a été violemment troussée, comme tant d'autres avant elle, par le sénateur de la Tourette, et ce ne serait que la première fois d'une longue série, et il l'engrosserait à l'occasion, ma mère, et ce serait alors moi, Jean, qui verrait le jour...

De grosses larmes roulaient sur la peau blanche des joues de Jean Gilet. Louis, d'un geste de la main sur l'épaule de son frère – une ou deux tapes à peine perceptibles – grommelait quelques mots incompréhensibles. Le cadet des deux frères reprit d'une voix égale, comme si les larmes n'avaient bizarrement pas altéré sa capacité à parler.

— Quand ça s'est passé, Vianney et Éléonore de la Tourette avaient encore leurs deux filles au Logis, Léonie, l'aînée, et Catherine, la cadette. Elles avaient la vingtaine et toléraient de moins en moins la mauvaise réputation, parfaitement avérée, de leur père. Petit à petit, elles mettaient la pression sur leur mère pour que cesse son acceptation pleine et entière des frasques sexuelles de son mari. Mais Éléonore de la Tourette ne voulait rien savoir, si bien que Catherine, la plus remontée des deux sœurs, a fini par prendre une décision radicale : dénoncer aux premières personnes concernées, c'est-à-dire aux familles proches des femmes agressées, les abus perpétrés par leur père. Il en fut ainsi pour Joseph, notre père à nous, qui apprit, par un courrier anonyme, ce qui se passait réellement dans les appartements de Vianney de la Tourette, et le rôle de sa femme Éléonore dans tout ça. La colère de notre père fut d'abord rentrée, c'est en tout cas ce que nous raconta plus tard notre mère. Il exigea tout de même d'elle de lui raconter dans les moindres détails ce que lui avait fait subir le vieux châtelain, sous le couvert de sa femme. Elle lui expliqua tout, y compris pour moi, les secrets de ma naissance... Il paraît que, ce jour-là, il promit qu'elle serait vengée, mais plus tard, quand nous serions tous les deux assez grands pour être autonomes, Louis et moi. Peu après, il a demandé à voir sur le champ Vianney et Éléonore de la Tourette. On ne sut jamais exactement ce qui s'était dit, ce jour-là, entre eux et lui. Quoi qu'il en soit, trois mois plus tard, Joseph Gilet devenait propriétaire de cette ferme où nous sommes toujours, une annexe du Logis, à savoir des bâtiments agricoles et une maison d'habitation, ainsi que quelques terres, le tout vendu par les de la Tourette, et ce pour une bouchée de pain, ce qui nous fut confirmé plus tard par le

notaire de Montignac. Notre père avait su monnayer son silence... Et Vianney de la Tourette, par la suite, s'est montré beaucoup plus discret dans ses appétits sexuels, au moins par ici. Les mœurs changeaient, lentement, mais elles changeaient...

Jean Gilet avait maintenant ses yeux presque clos. On aurait dit qu'il dormait, au moins pendant quelques longues secondes. Puis il reprit de plus belle sa longue confession.

— Mais les choses n'en sont pas restées là. Le huit juillet mille neuf cent cinquante-deux, le lendemain de mes dix-huit ans, et alors que Louis s'apprêtait à fêter sa vingtième année, il y a eu un accident de chasse du côté des bois de Noirfond, situés entre ici et Montignac. Une battue aux sangliers y avait eu lieu, réunissant une petite dizaine de chasseurs, dont Vianney de la Tourette et Joseph Gilet. On a retrouvé le premier gisant dans un ruisseau, la tête à moitié arrachée par une balle de gros calibre. On a jamais su qui avait tiré, et, à vrai dire, nulle enquête sérieuse ne fut diligentée. Il faut dire que sa femme Éléonore, comme ses deux filles, Catherine et Léonie, se satisfaisaient apparemment très bien des premières conclusions des gendarmes, à savoir un dramatique accident de chasse ayant entraîné la mort du patriarche du Logis. Mais nul n'était dupe : presque vingt ans plus tard, la vengeance de Joseph Gilet était advenue, et, ma foi, pour beaucoup, Vianney de la Tourette méritait bien son châtiment ! Mais ce n'était pas le dernier drame ! Trois ans plus tard, notre mère se suicidait par pendaison, après avoir appris, cette fois, l'infidélité de notre propre père, Joseph Gilet, lui pourtant si obstiné à poursuivre de son courroux les frasques sexuelles de Vianney de la Tourette. On apprit ainsi que notre père entretenait, depuis de nombreuses années, une relation avec la très jeune Léonie de la Tourette, celle-ci ayant même eu un fils caché avec lui, Henri de la Tourette, dont tout le monde croyait qu'il avait pour géniteur un journalier de passage à la ferme. Pris de remord, une nuit, Joseph Gilet avait tout avoué à sa femme. Jeannette ne le supporta pas, et lui non plus, d'ailleurs, ne supporta pas la mort de sa femme : un an après le suicide de celle-ci, Joseph Gilet se donnait aussi la mort, encore une fois par pendaison. Voilà, vous savez quelques-uns des petits secrets bien cachés de nos deux familles, les de la Tourette et les Gilet... Allez, Lynn, maintenant, c'est à toi de parler.

Petits secrets, c'était vite dit ! Je repensais à mes deux grands-parents, décédés récemment de leur belle mort, comme on dit, c'est-à-dire banalement, dans leurs lits... Enfin, qui sait, peut-être eux aussi avaient-ils gardé quelques petits secrets bien enfouis ? En tout cas, ils les avaient définitivement emmenés dans leur tombe.

Pendant ce temps, Lynn Oudinot se raclait discrètement la gorge. Son regard était perdu dans le potager des Gilet, qui s'étendait derrière une des fenêtres de la pièce, côté sud.

— Et bien, en ce qui me concerne, je peux vous narrer l'histoire, un peu plus récente, de nos trois familles : les Clark, les Oudinot, et encore et toujours les de la Tourette... Mes parents et moi, nous

sommes arrivés ici en dix-neuf cent soixante-dix, en provenance d'Angleterre, mon père pour travailler comme simple manœuvre à la station de Montignac 1800, qui venait juste d'ouvrir. Don et Kathleen habitaient alors chez Steve Moor, un ami à eux de Sheffield, installé ici depuis quelques années déjà. Il possédait un salon de tatouage, qu'il avait ouvert dans le centre de Montignac. C'est là-bas qu'ils ont croisé l'ex-femme de Louis Gilet, Lison Genet, qui venait de quitter son mari. Elle était restée en relation avec Catherine et Léonie de la Tourette, qui s'arrachaient les cheveux avec leurs deux vieux parents, Vianney et Éléonore, tous deux ayant largement perdu leur autonomie, sans compter Henri, le fils de Léonie, un jeune homme qui, déjà, pétait régulièrement les plombs... Bref, les deux sœurs cherchaient quelqu'un pour s'occuper de leurs deux vieux parents, et de leur dérangé de fils et neveu. Il s'agissait aussi de faire un peu de ménage dans l'immense Logis, au moins dans les quelques pièces, pas plus de quatre sur les vingt au total, qui étaient encore utilisées. Don et Kathleen ont tout de suite accepté cette offre, d'autant que le travail à la station de ski ne leur plaisait pas du tout. Il faut rappeler que Catherine de la Tourette, elle aussi, avait eu un enfant, une petite fille dénommée Thérèse, issue d'un bref mariage avec François de Montgrain, un vieux noble désargenté de Jongeac. Il est décédé d'une pneumonie foudroyante, trois ans après son mariage et deux ans après la naissance, donc, de son unique fille, la petite Thérèse. Celle-ci avait la trentaine quand mes parents et moi sommes arrivés d'Angleterre jusqu'ici, à Montignac. Je n'avais pas dix ans mais je me souviens très bien d'elle à cette époque, et de son mari Martial Oudinot, ainsi que, surtout, de leur fils Julien, mon futur mari. Il était de trois ans mon aîné, une éternité à cet âge-là... Je suis immédiatement tombée folle amoureuse de lui. Avec mes parents, nous habitions alors au dernier étage du Logis, que papa avait rénové avec l'efficacité qu'il savait mettre dans tous les travaux manuels qu'il entreprenait. J'attendais avec ferveur les week-ends et surtout les vacances scolaires, périodes où les Oudinot montaient d'Altys jusqu'ici, au hameau de la Tourette, pour voir leur famille, et ce qu'ils appelaient déjà, l'un comme l'autre, leurs terres. Maman s'occupait comme elle le pouvait de Léonie et de Catherine, enfin, très vite, de Léonie seulement, parce que Catherine est décédée avant la fin de l'année soixante-dix, d'une leucémie foudroyante. Quant à Henri, il se gérait désormais pas trop mal tout seul, car son état psychique s'était plutôt stabilisé, une fois arrivé à la trentaine, avec quelques rechutes, malgré tout, des rechutes assez imprévisibles... Catherine de la Tourette décédée, les Oudinot se sont faits plus pressants quant à l'avenir du Logis et de ses occupants historiques, les de la Tourette. Il faut dire que Catherine n'avait hérité de presque rien du tout de son mari, François de Montgrain, pas plus que Léonie, qui n'avait jamais travaillé et jamais voulu recevoir la moindre aide des Gilet, dont le défunt Joseph était pourtant le père de son unique fils, Henri, lui n'ayant jamais travaillé non plus. Les terres encore louées aux Gilet ou à quelques autres fermiers de Montignac ne rapportaient pas assez pour

entretenir l'immense Logis et ses dépendances. Bref, les de la Tourette se retrouvaient sans-le-sou, ce qui n'était pas nouveau, mais surtout sans la seule de la famille à encore tenir la route, à savoir Catherine. Léonie et Henri n'ont jamais voulu admettre, avec leurs cerveaux dérangés, qu'il n'était plus possible pour eux de vivre ici, seuls, sans le bon sens de Catherine, leur sœur et tante. Et mon père et ma mère, Don et Kathleen, pas de la famille, et anglais de surcroît, n'avaient aucune légitimité pour eux, et aucun soutien de quiconque. Il n'y avait plus de pilote dans ce grand navire à la dérive qu'était alors le Logis... Thérèse s'avérait soumise à son mari et surtout persuadée qu'il amènerait ici son bon sens des affaires, éprouvée au sein des assurances. Il avait aussi de l'argent, qu'il avait su efficacement mettre de côté, à Altys. Occuper le terrain, gérer le Logis et investir, c'est ce qu'ils firent, peu à peu, au fil des années soixante-dix, jusqu'à leur installation définitive, au tout début des années quatre-vingt, avec le rachat en viager de la dernière part de Léonie : les Oudinot devenaient ainsi les seuls propriétaires des lieux, désormais leurs terres, pour de vrai. Quant à papa et maman, ils ont continué pendant quelques années à apporter leur précieuse aide à la vie de tous les jours, sur le Logis : Don comme homme à tout faire, Kathleen toujours aux côtés de Léonie, de plus en plus grabataire. Enfin, jusqu'à ce que Thérèse ne revienne vivre ici, sur ses terres, et qu'elle ne décide alors de s'occuper, seule, de sa tante. En échange des bons et loyaux services de mes parents, rémunérés jusqu'ici principalement par l'octroi gracieux du dernier étage du Logis, ils ont obtenu, de la part des Oudinot, les nouveaux propriétaires, l'achat à très bas prix du terrain sur lequel papa a ensuite construit, lui-même, la maison dans laquelle ils habitent toujours aujourd'hui.

À l'évocation de la maison de ses parents, Lynn Oudinot avait détourné son regard vers la petite construction toute blanche, visible un peu plus à l'ouest, et dont le modernisme tranchait au milieu des vieilles bâtisses en pierre du hameau. Puis son même regard fila plus loin encore, du côté du Logis, et de son ancienne grange, que son mari Julien et elle, plus tard, avaient transformée en habitation.

— Léonie de la Tourette et son fils Henri n'ont jamais pu accepter que le Logis, ainsi que ses dépendances et ses terres, ne deviennent la propriété exclusive de Martial et Thérèse Oudinot, bref, que le hameau de la Tourette n'appartienne plus à leur famille, celle portant leur nom, le seul légitime, pour eux... Pourtant, Léonie, en toute conscience, a bel et bien signé la vente en viager. Plus tard, quand elle a essayé de remettre en cause cette vente, un médecin a même émis un avis positif sur son état de santé mentale au moment de la signature, déclarant qu'elle était encore suffisamment autonome. Mais Henri n'a cessé de répéter que Martial avait abusé d'elle, qu'il avait ensuite graissé la patte du médecin, que c'était un complot contre lui et sa mère Léonie, contre les

de la Tourette dans leur ensemble, à tel point qu'il a fini par convaincre sa tante, et même quelques autres au hameau, qui en ont profité pour régler des comptes personnels avec les Oudinot...

Mélanie Kuntz s'était redressée sur sa chaise, l'œil sombre, le front soucieux.

— Quels autres ?

Lynn Oudinot observait Louis et Jean Gilet avec une certaine appréhension. Elle soupira, tandis que Jean Gilet l'encourageait alors à poursuivre, accompagnant sa parole lapidaire d'un geste du bras résigné.

— Vas-y, Lynn, tu peux parler, il n'y a plus rien à cacher !

— Les autres, c'est d'abord Xavier Gilet, évidemment, et vous aussi, Louis et Jean, quand il y a eu l'histoire entre les Bleus et les Rouges, puis les tergiversations d'Oudinot Assu et de Martial. Et, plus récemment, les autres, c'est aussi Julien, mon propre mari, le fils de Martial, ainsi que mes propres enfants, Victor et Mia, mais aussi Rose, la fille de Xavier. Eux aussi ont eu à subir les tergiversations d'Oudinot Assu : un coup pour soutenir les Bleus et leurs nouvelles activités sportives, dont le très cher snowboard de mes enfants, un coup pour se ranger derrière les Rouges et leur sacro-saint ski !

On a ainsi dérivé de vieilles histoires de cul et de cœur, qu'on hésitait à qualifier de familiales, aux passions tristes du business, qu'il soit assurantiel ou sportif, et, là encore, familial. Les anciennes générations semblaient marquées par l'emprise des hommes sur les femmes, les nouvelles par un idéalisme matérialiste qui paraissait ne connaître aucune limite : propriétés terriennes, argent des assurances, sports de montagne étrangement au cœur de tout... Enfin, les frontières entre ces générations et ces mondes étaient tellement floues, et ça rendait les choses encore plus tristounettes.

Il était déjà midi cinq quand on a pris congé des deux vieux frères Gilet et de leur ferme. Lynn Oudinot nous a accompagnés jusqu'à la maison de ses beaux-parents, au Logis, où Mélanie Kuntz et moi, nous étions donc attendus pour manger. Lynn nous avoua qu'elle n'avait plus la force de rester avec nous pour le repas. Elle avait besoin de se reposer, seule chez elle, et c'était sans doute mieux comme ça. On allait enfin pouvoir parler plus librement avec Martial et Thérèse Oudinot. Il ne restait plus qu'à vider l'abcès, là-bas aussi.

Comme la veille, j'actionnais le lourd heurtoir en fer forgé, et la porte en chêne massif du Logis s'ouvrait déjà sur une Thérèse Oudinot manifestement préoccupée. Elle nous regardait de travers, la mine grise, la démarche mal assurée.

— Ah, si vous saviez dans quel état s'est mis Martial depuis hier... Il n'a presque pas dormi de la nuit. Je ne sais pas si Lynn a bien fait de vous faire venir jusqu'ici...

— On verra, madame, on verra bien...

Mélanie Kuntz avait pris le même air contrit que Thérèse Oudinot, mais quand on arriva dans le grand salon du Logis, où Martial était assis au fond du canapé, et Léonie dans son habituel fauteuil pour vieux, la commissaire devint aussitôt plus enjouée.

— Madame de la Tourette, monsieur Oudinot, bien le bonjour !

Martial, cette fois-ci, avait pensé à sortir la bouteille de Porto, ainsi qu'un joli bol de cacahuètes, sur un plateau en argent, lui-même posé sur la table basse du salon.

— Ah, bonjour Mélanie, bonjour Philippe, asseyez-vous donc où vous voulez... Alors, vous avez pu parler avec les Gilet ?

— Oui, à l'instant, et aussi avec votre belle-fille, ainsi qu'avec Amédée Ravanel, le président des Rouges, tout à l'heure, en début de matinée.

— Ah... Il a dû vous parler de la fête de fin de saison de ses moniteurs de ski, les Rouges, qui débute cet après-midi à Montignac 1800, n'est-ce pas ?

— Il l'a évoquée, oui, mais pas que...

Thérèse observait son mari – au visage il est vrai très pâle – d'un regard très inquiet.

— Vous voulez que Léonie et moi on se retire, pour vous laisser discuter plus tranquillement, comme hier ?

La vieille de la Tourette, jusqu'à alors apparemment assoupie, les yeux mi-clos, s'est soudainement agitée, son corps comme parcouru d'un brusque courant électrique.

— Et alors, Thérèse, maintenant c'est vous qui allez décider à ma place ! Dites-moi, ma petite Mélanie, les Gilet vous ont expliqué notre tumultueux passé, hein ? Ah, mon père était un sacré salopard, y a pas d'autres mots, n'est-ce pas ?

— Voyons, Léonie, je ne pense pas que la commissaire et l'inspecteur sont venus pour parler de tout ça en ces termes et...

— Et ils sont surtout venus ici pour manger, ma chère Thérèse, non ? Alors, on se le prend, cet apéro, et on se le fait, ce repas de midi ? Si les deux vieux Gilet sont capables de discuter avec madame et monsieur, on va bien y arriver, nous aussi !

Mélanie Kuntz regardait Léonie de la Tourette avec amusement, un sourire aux lèvres, les yeux plissés de malice. Martial Oudinot, la main un peu tremblante, versait le liquide rouge et liquoreux dans de petits verres à pieds au cristal ciselé, tandis que sa femme Thérèse tendait vers chacun le bol de cacahuètes. La commissaire Kuntz prit aussitôt la discussion en main.

— Bon, commençons par le volet familial, que nous avons largement évoqué avec les Gilet, pour passer rapidement aux aspects plus récents de nos investigations... Il semblerait, Léonie, que vous contestiez certains aspects de la vente en viager du Logis aux Oudinot, ici présents, c'est bien cela ?

La vieille de la Tourette prit un air outrée, pour aussitôt sourire, ou grimacer, c'était difficile à dire.

— Je vois que Louis et Jean Gilet ont été loquaces, une fois n'est pas coutume ! Ils n'ont pas inventé l'eau chaude, mais au moins ce sont de braves garçons, fiables et loyaux, eux. Leur père Joseph ne valait pas mieux, côté matière grise, mais il a quand même su me séduire, et me trousse, comme une vulgaire souillon. Ça aussi, les deux Gilet ont dû vous le raconter ? Voyez, la lubricité n'est pas l'apanage des riches et des puissants, c'est même le secret le mieux gardé des hommes, tout comme des femmes, non ?

— Voyons, Léonie, ne parlez pas ainsi, aussi durement...

La dernière de la Tourette s'était tournée vers sa nièce Thérèse, qui venait de parler timidement, et vers Martial Oudinot, avec un regard si dur que l'un comme l'autre n'osèrent pas la réprimander plus que cela. Mélanie Kuntz, elle, insistait encore.

— On sait, d'abord la naissance de Henri, ensuite les suicides des deux Gilet, Jeannette et Joseph... Et, plus loin dans le passé, le viol répété de Jeannette par votre père Vianney, sous le couvert de sa femme Éléonore, la naissance de Jean qui en a découlé... Mais revenons plutôt sur le présent, Léonie, et sur votre refus d'admettre la vente en viager du Logis aux Oudinot, refus partagé par votre fils Henri, n'est-ce pas ?

— Mais tout cela n'est qu'une seule et même histoire, la nôtre ! L'inexorable déliquescence de ma famille, les de la Tourette, et ce après quatre siècles de présence interrompue, ici, sur ses terres qui portent le même nom que les miens, mes plus ou moins glorieux aînés...

À l'énoncé de ces derniers mots, elle semblait tout à coup abattue, la vieille Léonie. À la fois, c'était compréhensible, après quelques minutes de débauche d'une énergie proprement stupéfiante. Elle se reprit, et parla à nouveau, mais cette fois d'une toute autre voix, bien moins haut-perchée, bien moins rapide, presque normale.

— Ce sont des bêtises, tout cela, et mon garçon Henri est au final comme moi, incapable de voir le présent comme il est... Ma foi, il est plutôt triste, non, mon pauvre dérangé de fiston ? Regardez-moi, j'ai presque cent ans, je ne sors plus de ce fauteuil que pour aller dans mon lit, dans l'ancien cellier, juste derrière la cuisine, parce que c'est la pièce la plus proche de ce même fauteuil, et que je ne peux pas faire plus de vingt mètres sur mes jambes flageolantes, et encore, qu'avec l'aide de cette pauvre Thérèse... Ah, voyez-vous, elle l'a bien gagné, son Logis, ma chère nièce, car oui, quand même, c'est un peu une de la Tourette, elle aussi, même si elle n'en a jamais porté le nom. Que voulez-vous, mes petits amis, moi aussi, comme mon fils, je suis restée dans le passé, où seuls les hommes gardaient le Logis et ses terres, les hommes et leur unique nom, la pure lignée des de la Tourette ! Nous, les femmes, nous étions condamnées à être placées, et ma sœur cadette Catherine a

fait comme elle a pu, un temps auprès de ce brave François de Montgrain, aussi désargenté que nous, si n'est davantage, et aussi désargenté que tous les aristocrates de France, croyez-moi ! Hein, ma pauvre Thérèse, ce n'est pas ta mère, et encore moins ton père, malgré leurs particules, qui t'ont donné le moindre sou, n'est-ce pas ? Bah, tu as bien fait de te marier avec ce roturier de Martial ! Lui, au moins, il en a, des sous, il a su en gagner, de beaux billets, il en su en faire, de belles affaires, dans les assurances, et il a su la mener, sa barque, de là où il vient, et de là où il a su aller... Les terres ne rapportent plus rien, et les Gilet ont su prendre leur indépendance vis-à-vis de nous, eux comme tant d'autres ! Ma foi, leur Logis, ils ne l'ont peut-être pas volé...

Léonie de la Tourette s'assoupissait à nouveau. Il faut dire que le Porto était fort, et qu'elle l'avait déjà bu, en entier. Et puis elle avait presque cent ans, il ne fallait pas trop lui en demander.

— Elle est parfois si faible, il faut la laisser se reposer, au moins quelques minutes...

Thérèse Oudinot cajolait du regard sa vieille tante, tandis que Martial, son mari, avait la mine renfrogné de celui qui en a déjà trop entendu. Pourtant, Mélanie Kuntz n'en avait pas fini avec eux deux.

— Autant vous le dire tout de suite, je me fiche pas mal de vos vieilles histoires, familiales ou financières. Si la justice, un jour, doit se pencher là-dessus, bien lui en fasse ! J'aimerais juste savoir le nom de la personne qui, parmi vous, a eu tellement la trouille que tout cela refasse surface ? Au point d'avoir la lumineuse idée de ces courriers anonymes à ce pauvre Henri de la Tourette...

— C'est nous, nous tous réunis.

— Voyons, Thérèse, rien ne nous oblige à...

— Rien ne nous oblige à quoi, Martial ? À garder le silence pour encore plus compliquer la situation ? Ça n'en vaut pas la peine, Martial, non, vraiment, crois-mois, ça n'en vaut plus la peine...

À ces paroles difficilement soufflées par le couple Oudinot, on entendit le bruit sourd du heurtoir en fer forgé, sur la porte d'entrée en bois. Il retentissait au loin, entre les murs épais du Logis de la Tourette.

— Je vais leur ouvrir, Thérèse, pendant que tu commences à leur expliquer.

Martial Oudinot, la démarche raide et le visage fermé, traversait le salon en direction du grand couloir, tandis que Thérèse, sa femme, nous parlait doucement, tout en jetant un œil à la vieille Léonie de la Tourette, qui ronflait un peu dans son sommeil.

— Ce sont les Clark, Don et Kathleen. C'est moi qui ai insisté auprès de Martial pour qu'ils viennent prendre l'apéro avec nous. Normalement, Lynn sera là, elle aussi.

On venait juste de la laisser chez elle, pour qu'elle se repose seule, et je voyais bien que ça perturbait Mélanie Kuntz, cette énième revirement de sa meilleure amie d'enfance.

— Ils font partie de celles et ceux qui ont envoyé les courriers anonymes à Henri ?

— Oui. Quand je disais nous tous, c'est nous tous, à l'exception de Julien et des enfants, bien sûr. Mais on vous expliquera tout cela quand les Clark seront arrivés.

— Et les Gilet, ils ont participé à cette tentative de faire taire Henri ?

— Ils ont donné leur accord pour les courriers anonymes, et Xavier est même allé beaucoup plus loin que ça, en engageant deux gros bras pour effrayer un peu plus Henri...

— Oui, ça, nous l'avions déjà découvert, par nos propres moyens.

Martial Oudinot venait de franchir la porte du salon, suivi de près par Don et Kathleen Clark, puis par leur fille, Lynn, qui fermait la marche. Celle-ci semblait toute penaude, nous regardant avec des yeux un peu mouillés. Elle avait dû pleurer. Ce fut d'ailleurs elle qui parla la première.

— Je suis désolée, ma Mél, désolée de vous avoir amenés dans pareil borborygme, toi et Philippe, ton collègue... Je voulais sincèrement retrouver Julien, rien de plus, mais tout s'est compliqué, par la faute de Henri, par toutes ces foutues histoires de ski et de snowboard, de Rouges et de Bleus, d'assurances, de familles, de...

— Allons, Lynette, c'est bon, maintenant qu'on est là, Philippe et moi, on ne va pas repartir, en tout cas pas avant d'être allés au bout de ce pour quoi on est venus jusqu'ici. N'est-ce pas, cher collègue ?

Je grommelais quelques mots en guise d'acquiescement, l'esprit un peu perdu, sans doute à la recherche de ce qu'avait voulu dire la commissaire Kuntz. Le couple Clark et leur fille Lynn, eux, avaient pris place sur quelques sièges, de part et d'autre de la table basse du salon. Mélanie Kuntz embraya de suite.

— Qui a eu connaissance, en premier, du contenu des écoutes de Henri ?

— C'est moi. Il a voulu me mettre dans la confidence, parce qu'il pensait que j'étais de son côté. Je ne suis pas une de la Tourette, ni une Oudinot, ni une Gilet, et puis je suis une femme... Il m'a fait confiance, et il a espéré que je convaincrai par la suite mon mari Don, puis ma fille Lynn, son mari Julien...

— Convaincre de quoi ?

— De lui rendre le Logis, à lui, le dernier de la Tourette. Il n'y a que ça qui compte, pour ce vieux fou !

— Je crois comprendre que sa tentative n'a pas eu beaucoup d'écho ?

— Non, évidemment. J'en ai aussitôt parlé à Don et à Lynn. Mon mari en a parlé aux Gilet, et moi à Julien et à ses parents, Martial et Thérèse.

— Et, comme d'habitude, on m'oublie ! Vacherie de rosbif !

La vieille Léonie de la Tourette s'était vaguement redressée dans son fauteuil, fusillant du regard l'anglaise face à elle. Kathleen poursuivait de sa voix douce, comme si de rien n'était.

— Oui, bien sûr, Léonie, on vous en a parlé, à vous aussi...

— Et c'est moi qui ait eu l'idée des courriers anonymes à Henri. Rien d'autre ne pouvait avoir de l'effet sur mon fils, je le connais trop bien ! Vous avez déjà essayé de discuter avec lui ? Croyez-moi, c'est impossible !

— Madame de la Tourette, vous aviez peur de quoi, venant de votre fils ?

Tous regardèrent la vieille Léonie, qui fixait calmement et silencieusement Mélanie Kuntz, puis tous se regardèrent les uns les autres, avec un air passablement gênés. La commissaire s'adressa maintenant à eux tous.

— Alors, vous aviez peur de quoi ? De perdre un certain équilibre, auquel tout le monde tenait plus ou moins ?

— Oui, tout le monde, ici, y tenait, sauf Julien, manifestement...

Lynn avait parlé la première, de manière presque inaudible, tandis que Mélanie Kuntz la regardait durement.

— Et Xavier Gilet, pourquoi a-t-il fait intervenir deux gros bras pour faire taire Henri ?

— Allez, Don, parle...

Sa femme poussait du coude le massif anglais, un peu rougeaud, qui se tenait penché au-dessus de la table basse et de son verre de Porto. Il avait une voix étonnement fluette, avec un accent british prononcé.

— Henri avait su, de par ses écoutes, les tentatives de Martial pour ramener les Rouges dans le giron d'Oudinot Assu, et ce au détriment des Bleus, et donc des Gilet et du snowboard, tout ça dans le dos de son fils Julien... Dans un premier temps, je n'en ai parlé qu'aux seuls Gilet, en espérant qu'ils sauraient raison gardée. Mais je me suis bien trompé ! Ils ont été fous furieux d'apprendre tout cela, d'autant qu'eux, de leur côté, avaient prévu tout un plan pour ramener les Bleus à la vie, pour recréer une dynamique autour de ce syndicat. Ils ont eu peur que tout cela s'effondre d'un coup, par la faute des indiscretions de Henri, plus, d'ailleurs, qu'ils ne craignaient les manigances de Martial auprès d'Amédée Ravanel, manigance qui...

Martial Oudinot coupa sèchement la parole à Don Clark, qui se remit à fixer son verre de Porto.

— Manigances, Don, manigances, vous y allez un peu fort ! Plutôt réalisme économique, et surtout sauvetage désespéré d'Oudinot Assu, cabinet de courtage dont je suis toujours à moitié propriétaire, et qui, soit dit en passant, a permis de vous payer très correctement un salaire pendant tant d'années, sans parler de votre maison, cher Don, qui n'aurait pas vu le jour sans...

Cette fois, ce fut la commissaire Kuntz qui coupa la parole de Martial Oudinot.

— Bon, bon, mesdames, messieurs, très bien, inutile de s'éparpiller à nouveau vers d'inutiles querelles de voisinage et de famille ! Je crois que nous savons désormais l'essentiel, c'est-à-dire pas grand-chose, autour de cette regrettable affaire...

Tous, à nouveau, fixèrent Mélanie Kuntz d'un œil interrogateur et quelque peu inquiet. Mais elle se levait déjà, le regard noir, le corps crispé, se contentant d'une courbette pour prendre congé des Oudinot et des Clark.

— Vous nous excuserez de ne pas rester manger comme prévu avec vous ce midi, mais je crois qu'il est important pour nous de rester aux côtés de Henri. Nous l'avons laissé entre de bonnes mains, mais force est de constater que d'autres pourraient être amenés à lui vouloir du mal...

La commissaire plissa des yeux, prit un air énigmatique, balayant de son regard toute la pièce, avant de me faire signe de la suivre, dans le grand couloir qui menait à l'extérieur du Logis. On entendit alors, derrière nous, la voix timide de Lynn Oudinot.

— Il faut que je vous accompagne, non, pour conduire ma voiture ?

— Et merde, oui, j'avais oublié ce petit détail... Euh, ma Lynette, si tu peux prêter ta voiture à Philippe, ce sera mieux qu'on circule seuls, cette fois-ci. Et, bien sûr, on vous tiendra tous au courant, dès qu'on aura du nouveau.

Et ce fut ainsi que nous reprîmes la route, tous les deux, direction Montignac et l'appartement de Jean-Claude Gao. On n'avait pas rejoint la grande route que le téléphone de la commissaire sonnait déjà. Justement, à l'autre bout du fil, c'était le vigile rasta du pub du téléphérique.

— Quoi, Jean-Claude, tu dis que Henri vient de se faire la malle ? C'est embêtant, oui, c'est très embêtant, mais bon, c'est comme ça... Philippe et moi, on arrive, dans quelques minutes.

Dans son appartement tristounet, le pauvre Jean-Claude se tenait assis, à la petite table de sa cuisine. Le jeune Dimitri Saliaz, lui, finissait de préparer un café, dans une cafetière italienne qui glougloutait bruyamment.

— Vous en voulez ?

— Et plutôt deux fois qu'une ! Avec un bout de pain, si vous avez...

L'alternant d'Oudinot Assu, pour la première fois, sourit à la commissaire Kuntz. Il sortit deux tasses d'un petit placard haut, comme s'il était chez lui, tandis que Jean-Claude Dao lui faisait signe de récupérer du pain, dans un sac en papier posé à côté de la gazinière. Le rasta du pub du téléphérique leva alors et ouvrit sa grande main vers nous, et l'on vit dedans un minuscule magnétophone à cassette, dont il ne tarda pas à actionner le bouton lecture.

— C'est à Henri, il nous l'a fait écouter, juste avant de péter les plombs, et de partir d'ici.

On entendit nos voix, enfin, surtout celle de Mélanie Kuntz, ainsi que celles de Léonie de la Tourette, Martial, Thérèse et Lynn Oudinot, mais aussi, un peu plus tard, celles de Don et Kathleen

Clark. Bref, ce sacré Henri avait continué ses petites écoutes au Logis, y compris quand nous y étions, il y a à peine plus d'une heure.

— Quand il a compris que tout le monde s'était ligué contre lui, là-bas à son hameau, il est devenu complètement fou furieux. Il s'agitait comme pas possible, il disait que c'était une machination, que les Oudinot avaient gagné, qu'ils avaient retourné tout le monde, que Julien et les enfants avaient bien fait de se casser de là-bas, et que lui allait en faire autant, parce qu'il n'y avait plus que ça de possible, maintenant...

Jean-Claude Dao avait l'air sincèrement désolé, presque prêt à pleurer. À l'inverse, la commissaire Kuntz souriait discrètement, ce qui sembla agacer le sympathique rasta.

— Je ne vois vraiment pas, madame, ce qu'il y a de drôle...

— Mais si, mon petit Jean-Claude, mais si, dans le fond, tout cela est très amusant, surtout à partir de maintenant, maintenant que tous ceux qui devaient partir sont partis, et que les acteurs sont enfin prêts à monter sur scène. Bref, maintenant, il va y avoir de l'action !

Jean-Claude Gao a regardé Mélanie Kuntz d'un œil inquiet, et il y avait de quoi. Moi non plus, je ne comprenais pas très bien ce que voulait dire la commissaire.

— Allons, les enfants, ne me fixez donc pas comme ça, on dirait que vous me prenez pour une folle ! Et toi, Dimitri, tu comprends quelque chose à ce que je dis, ou bien, toi aussi, tu me vois comme une timbrée ?

— Non, non, je crois comprendre qu'il y a un drame en cours, un drame à la fois familial et professionnel, et qu'il est en train d'éclater au grand jour, enfin, peut-être...

Mélanie Kuntz désigna le timide alternant des deux bras, comme pour présenter une star qui rentre sur scène.

— Et bien voilà, ce jeune homme a tout compris ! Maintenant, il ne nous reste plus qu'à profiter du spectacle. Reste à savoir quand et où il commencera...

Le spectacle n'a effectivement pas tardé à débiter. Il était tout juste treize heures et le téléphone de la commissaire venait de sonner, à nouveau.

— Allô, oui, qui est-ce ? Ah, bien sûr, Boris Schmafell, le sous-directeur aux pistes de Montignac 1800, je vous remets très bien, cher monsieur ! Quand même, on s'est vus hier, il n'y a pas si longtemps. Quoi, vous dites qu'il y a du sang, beaucoup de sang, sans doute du sang de cochon, partout sur la piste de slalom, et alors que la première manche du challenge des moniteurs de ski doit débiter dans moins d'une heure... Oui, oui, je vois très bien le problème pour vous, enfin, je ne peux pas y faire grand-chose, mais j'arrive, car tout cela est sans doute dans la continuité des agissements de ceux que vous savez.

Cette fois, Mélanie Kuntz affichait un franc sourire. Elle se leva prestement, l'air guillerette, revigorée par le café de Dimitri Saliáz, et sans doute plus encore par ce fameux spectacle, qui commençait donc.

— Allez, mon petit Philippe, on est repartis ! Quant à vous, mes chers Jean-Claude et Dimitri, je vous invite à rester tranquillement ici. Appelez-moi, au cas où cet imprévisible Henri refasse surface, à moins ce ne soient ces deux zigotos, ceux que vous avez conseillés, cher Jean-Claude, à Xavier Gilet...

C'est vrai qu'on les avait presque oubliés, ces deux faux moniteurs de ski habillés en Rouges, Tom et Max, avec leur 205 GTI noire. D'ailleurs, j'avais toujours leur batte de baseball, sous le siège passager de notre voiture, une voiture dont ils avaient crevé les quatre pneus, et qui nous attendait, je l'espérais de tout mon cœur, sur le parking du téléphérique de Montignac.

Pour l'heure, nous montions, avec le véhicule de Lynn Oudinot, à la station de ski de cette même ville de Montignac. Virages serrés, avec, dans le ventre, pour seul repas de midi, un Porto, quelques cacahuètes, un bout de pain et du café. Une espèce de pénible nausée me remontait des tréfonds de l'estomac, et, en même temps, elle me redescendait de la tête, comme toujours en pareille circonstance.

— Vous êtes tout pâle, mon petit Philippe, quelque chose qui ne va pas ?

— Je crois que je suis fatigué, commissaire, et aussi brassé, par la route...

— Conduisez moins brusque, et moins vite, car, croyez-moi, on n'est pas pressés. Plus maintenant...

Je n'osais avouer à Mélanie Kuntz que j'en avais plus qu'assez de ses phrases énigmatiques, pour ne pas dire erratiques, de son enquête d'ordre privé, des nos allers et venus dans et autour de Montignac, de toutes ces personnes – présentes ou absentes – qu'elle avait pour partie connues dans son enfance, bref, de tout ce méli-mélo inextricable. Heureusement, nous arrivions enfin à la station de ski, où nous filâmes directement aux locaux de ce bon Boris Schmafell.

Le sous-directeur aux pistes de Montignac 1800 nous attendait à l'extérieur, devant la porte du bâtiment en béton brut où il travaillait. Il avait deux téléphones portables, un dans chaque main, des appareils qu'il portait alternativement à son oreille gauche, puis à son oreille droite. Quand il nous aperçut, il grimaça plus qu'il ne sourit.

— Quelle merde, croyez-moi, quelle merde ! Désolé de parler ainsi, ce n'est pas mon habitude, mais c'est vraiment la merde... Ces trois foutus gamins nous en auront fait voir de toutes les couleurs !

— Malheureusement, cher monsieur Schmafell, je crois que ça ne fait que commencer...

Mélanie Kuntz le regardait d'un air sincèrement désolé, tandis que le brave homme originaire d'Autriche se remettait à parler à je-ne-sais-qui, dans un de ses deux téléphones.

— Oui, Jean-Luc, envoie-moi la dameuse numéro six sur le bas du tracé du slalom, et aussi trois pisteurs, avec pelles à neige, visseuses, piquets et tout ce qu'il faut pour me débarrasser de ce foutu sang de cochon ! Ces connards m'en ont foutu jusqu'à la ligne d'arrivée. Il faudra bien tout ça pour nettoyer la piste... Et oui, il faut que ce soit nickel, Jean-Luc, et dans moins d'une heure...

En même temps qu'il parlait au téléphone, il nous fit signe de le suivre. On traversa au pas de charge ce qu'on appelle classiquement dans les stations de ski la grenouillère, c'est-à-dire le point de convergence bas de la plupart des pistes et des remontées mécaniques. C'est vers le flanc nord, le plus à l'abri des rayons du soleil, qu'avait été tracé le slalom du challenge annuel des moniteurs de ski, une festivité organisée par le syndicat des Rouges.

En parlant de rouge, les vandales n'y étaient pas allés de main morte. En grandes lettres majuscules de sang, chacune d'au moins un mètre de haut, ils avaient inscrit, sur la piste de slalom, à quelques dizaines de mètres d'intervalle, deux courtes phrases.

MORT AUX ROUGES !

MORT À OUDINOT ASSU !

Bon, au moins, maintenant, les choses étaient assez claires... Dans leur empressement, ils avaient foutu du sang de cochon un peu partout sur la neige, impeccablement damnée pendant la nuit, spécialement pour la course, et ils avaient même laissé leur seau en bas de la piste. Un seau à vendange noir, de ceux qu'on utilise dans toutes les fermes. Là encore, les choses semblaient désormais assez claires.

On prit quelques photos, avant que les dameuses et les pisteurs réclamés par Boris Schmafell ne viennent nettoyer tout ça. Un patron de café les avaient vus, ces vandales, vers six heures du matin, en train de finir leur sale besogne, disait-il. Trois jeunes, dont une fille, accompagnés de deux gars, plus âgés. C'était à présent très clair, pour le moins.

— Vous voyez de quoi sont capables ces trois maudits jeunes ! Mais les deux autres, ces hommes plus âgés, qui ça peut bien être, d'après vous ?

Mélanie Kuntz regardait le sympathique sous-directeur aux pistes de Montignac 1800. La commissaire souriait étrangement. On aurait pu croire qu'elle se foutait de sa gueule, mais non, il y avait quelque chose de sincèrement enjoué chez elle, quelque chose sans aucune arrière-pensée ou méchanceté cachées.

— Cher monsieur Schmafell, ces deux hommes plus âgés, ce sont Julien Oudinot et Xavier Gilet, mais vous aurez certainement l'occasion de les voir à nouveau, et même très bientôt...

— Ah non alors ! Ils ne vont pas venir gâcher la fête annuelle des moniteurs de ski, une fête pour laquelle nous mettons tant d'énergie ! Sans compter que les Rouges, pour cela, reversent à la station une somme conséquente, et que nous attendons plusieurs milliers de spectateurs, et que...

— Ma foi, cher monsieur, on verra bien, mais je crains qu'il faille désormais s'attendre à tout.

Nous n'avons pas pu écouter plus longtemps les lamentations du pauvre Autrichien, car le téléphone de Mélanie Kuntz sonnait une nouvelle fois. Au bout du fil, Lynn Oudinot, l'air toute affolée.

— Ils ont pris en otage les deux vieux Gilet, Louis et Jean. Ils leur réclament l'argent qu'ils estiment qu'on leur doit...

La commissaire se mit à rigoler de bon cœur, ce qui devenait franchement déplacé, vue les circonstances. Mais elle ne prenait plus de pincettes, y compris et surtout avec sa meilleure amie d'enfance.

— J'imagine, ma Lynette, que ce sont ces deux imbéciles que vous avez soudoyés pour faire peur à Henri ?

— Oui, évidemment...

— Bon, on descend pour négocier tout ça. Mais, maintenant, il va falloir filer droit, toi, tes parents, les Gilet, les Oudinot, et bien sûr la vieille de la Tourette, c'est bien compris ?

— Euh, oui ma Mél... Tu as l'air fâché, non ?

— Non, mais non, rien qu'un peu... C'est juste que ce week-end commence à vraiment s'éterniser, et que tout ce bazar finit pas me taper sur le système, voilà tout !

Et rebelote pour la route sinueuse entre la station de ski et le hameau de la Tourette. Le peu qu'on avait bu et mangé à midi me remontait à nouveau de l'estomac jusqu'au clapet. Plus-haut, sur la piste maculée de sang où devait se tenir, une heure plus tard, le slalom du challenge des moniteurs de ski, deux grosses dameuses entamaient leur ballet, sous l'œil attentif et inquiet de Boris Schmafell.

J'ai conduit déraisonnablement vite, poussé en cela par la commissaire. Je me suis même laissé aller à un dérapage sauvage, dans la cour gravillonnée des Gilet. Il y avait là, dehors, Lynn Oudinot et ses parents, Don et Kathleen Clark, ainsi que Martial Oudinot. Sa femme Thérèse, elle, était restée à l'intérieur du Logis, avec la vieille Léonie.

— Les deux preneurs d'otages sont au salon, avec Louis et Jean. Ils disent que c'est à eux d'aligner les sous, comme pour l'acompte qu'ils avaient reçu de leur part. Enfin, la première fois,

c'était Xavier Gilet qui s'en était occupé, mais eux disent que c'est aux parents d'assumer les manquements de leurs enfants...

— Ah, ma Lynette, elle est bien bonne celle-là : c'est aux parents d'assumer les manquements de leurs enfants ! Dans cette affaire, je crois bien que les uns ne valent pas mieux que les autres ! Et je ne parle pas des petits-enfants : tous dans le même sac ! Allez, ouste, laissez-nous plutôt passer !

Ils se sont écartés de la porte d'entrée, que Mélanie Kuntz a poussée sans ménagement. À droite, il y avait la porte du salon, grande ouverte, et, au milieu de la pièce, assis sur des chaises autour d'une table, les deux zigotos, Max et Tom, qui faisaient face aux frères Gilet, Louis et Jean.

Le petit brun, Max, tenait un flingue entre ses mains, du genre Beretta de modeste calibre. Sitôt qu'il a aperçu la commissaire, il a posé son arme sur la table, devant lui.

— J'allais pas l'utiliser, bien sûr, c'était juste pour...

Il s'est pris une grande baffe dans la gueule, de la part de Mélanie Kuntz, et même une seconde, de moi, parce qu'il avait quand même fait mine de se saisir de son flingue tout riquiqui, du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Son pote, Max, le blondinet, avait mis ses deux mains devant son visage, et surtout son nez, que j'avais déjà bien amoché, la veille.

— Allez, rangez-moi ce truc, que je ne le vois plus. Et maintenant, on va discuter, vite et bien, histoire de se séparer en bons termes.

La commissaire s'était assise en bout de table, et je restais debout, à sa droite.

— Combien vous doivent-ils, les Gilets et autres ?

— Mille balles, et encore, c'était sans compter tous les imprévus qu'on a eus !

L'aîné des Gilet, Louis, s'est mis à vociférer, comme il savait si bien le faire.

— On n'a rien obtenu de probant, et ils n'ont pas fait tout ce qu'ils devaient faire ! Et puis, excusez-moi, mais venir ici, avec un flingue, pour nous menacer, ce n'est pas très...

— Tout ça, chers messieurs Gilet, on s'en fout. On va faire vite et bien, comme je l'ai dit : ce sera du cinquante cinquante, en l'occurrence du cinq cents, la moitié de ce que vous deviez à Tom et Max, et on en reste là. Comme ça, chacun fait un effort, à part égale, et on n'en parle plus.

Comme il n'y avait pas de question posée, et que Mélanie Kuntz se levait déjà, les quatre ont acquiescé de la tête, de mauvaise grâce, certes, mais ils ont acquiescé quand même. Ça faisait un problème de moins.

On sortait déjà, sous les regards interrogateurs des Oudinot et des Clark.

— Voilà, c'est réglé pour Tom et Max. Ils vont se casser et vous ferez les comptes entre vous, comme des grands, chacun paiera sa part... Allez, nous, mon petit Philippe, on retourne à la station de ski. Faudrait pas qu'on rate la suite du spectacle !

Route sinueuse, virages à faire vomir, et la commissaire qui me poussait à appuyer sur le champignon, encore et toujours... Ceci dit, elle avait raison, car, là-haut, les festivités avaient effectivement recommencé.

D'abord, le départ de la course des moniteurs de ski, avec le fameux slalom, allait être donnée, par le président des Rouges en personne. Amédée Ravanel, juché sur une estrade, en bas de la piste, achevait un discours sur l'excellence du ski à la française, fruit d'une longue histoire sportive où les moniteurs et leur syndicat professionnel, les Rouges, avaient su prendre toute leur place dans une société en pleine mutation...

Il n'eut pas le temps de finir sa longue diatribe que cinq personnes, toutes de bleu vêtues, surgirent de derrière l'estrade. L'une d'elle était armée, d'un fusil de chasse, qu'elle pointait dans le dos d'Amédée Ravanel. Les quatre autres faisaient signe aux quelques officiels présents autour du président des Rouges de quitter l'estrade. Malgré quelques protestations, vite calmées par un tir en l'air du porteur du fusil, l'estrade fut rapidement occupée par les quatre seuls Bleus, l'un d'eux tenant donc en joue Amédée Ravanel.

— Que personne ne bouge, sinon on descend ce gros porc !

C'était une toute jeune fille qui venait de parler, sans doute Rose Gilet. Après un bref mouvement de foule, consécutif au tir de fusil, les spectateurs, maintenant, s'étaient comme pétrifiés, fixant silencieusement ces curieux preneurs d'otage.

Mélanie Kuntz et moi, nous nous situions un peu plus bas, dans ce vaste espace de forme vaguement conique du bas des pistes qu'on appelle la grenouillère, sous une arche en béton qui permettait d'accéder au parking numéro trois de la station de ski de Montignac 1800. La commissaire avait au visage un curieux petit sourire, à moitié gai, à moitié triste.

Un homme plutôt grand et longiligne, le visage grave, fatigué, marqué par l'émotion, surtout de la peur et de la timidité, s'avancait à l'avant de l'estrade. Il était vêtu d'une combinaison de ski bleu vif, manifestement toute neuve. Il tenait entre ses mains tremblantes une feuille de papier, dont il se mit à lire fébrilement les quelques lignes qui y figuraient.

— Chers pratiquants du ski et du snowboard, chers moniteurs, à tous les amoureux de la station de Montignac et de nos belles activités de glisse, depuis de trop longues années, nous vivons sous le joug d'un syndicat professionnel qui ne se contente pas d'imposer ses lois injustes et brutales aux seuls moniteurs de ski. Pratiquants du snowboard et de tant d'autres activités de montagne, actuelles et à venir, sachez que les Rouges, représentés ici par leur président, monsieur Amédée Ravanel, manœuvrent sans relâche pour leurs seuls intérêts, au détriment de leurs partenaires, y compris les plus directs, mais aussi...

— Mais tais-toi donc, fils indigne !

De sous une arche en béton exactement identique à celle où nous nous trouvions, Mélanie Kuntz et moi, mais permettant l'accès, celle-ci, au parking numéro cinq de la station, surgissait Martial Oudinot, suivi de près par sa femme Thérèse.

— Mon petit Julien, arrête tout ça, je t'en prie, écoute ton père, pour une fois !

Le fils s'était arrêté de parler et fixait ses deux parents, le visage blême, la bouche ouverte, tout le corps immobile, comme figé dans le temps et dans l'espace. À vrai dire, il en était de même des quelques centaines de spectateurs, debout devant l'estrade, littéralement scotchés.

Ce fut Xavier Gilet qui rompit cet instant suspendu. S'avancant aux côtés de Julien Oudinot et délaissant du même coup le président des Rouges, il pointa son fusil vers Martial Oudinot, en hurlant vers le fondateur du cabinet de courtage d'assurance présent à Saint Jaux et Montignac, Oudinot Assu.

— Espèce de sale traître, vendu, tu nous avais promis un contrat en or, un contrat d'assurance rien pour les Bleus, incluant le snowboard et bien d'autres activités de montagne délaissées ou même combattues par les Rouges, et tout ça pour quoi, pour nous asséner un coup de poignard dans le dos, pour t'acoquiner avec ton vieil ami Amédée Ravanel ! Ah, les naïfs que nous avons été...

— Et pourtant, je vous avais prévenus de puis longtemps, tous autant que vous êtes, que cet homme appelé Martial Oudinot était Satan incarné, qu'il vomissait l'argent par tous les pores de sa peau d'affairiste né, qu'il vous mènerait à votre perte comme il a mené à sa perte ma famille multiséculaire, les de la Tourette, sans compter l'accaparement scandaleux du Logis, de nos terres, de notre honneur !

L'homme qui venait de parler était nu comme un ver, ce qui ne manqua pas de provoquer une certaine hilarité parmi les spectateurs, même si bon nombre d'entre eux restaient silencieux et inquiets, sans doute à cause du fusil de chasse, toujours brandi par Xavier Gilet, sur l'estrade. Et cet homme dévêtu, qui avançait pieds nus sur la neige en parlant avec des accents gaullois, n'était autre que Henri de la Tourette.

Le vieux fou faisaient de curieux gestes de la main et des doigts en direction de Martial et Thérèse Oudinot, peut-être pour exorciser le mal en eux, à ces disciples de Satan. C'est alors que deux nouveaux arrivants surgirent de sous une troisième arche en béton, celle du parking numéro six de la station. Louis Gilet beuglait comme à son habitude, tandis que son frère cadet, Jean, canne à la main, le suivait difficilement.

— Tu vas lâcher cette arme, espèce de timbré ! Tu nous fais honte, à moi ton père, comme à ton oncle !

Surpris par cette entrée en scène, Xavier Gilet baissa subitement son arme, et tout son corps sembla s'affaïsser, comme brusquement dépourvu d'énergie. Il arborait désormais la même bouche

grande ouverte que son voisin, Julien Oudinot. On les voyait vaincus, tous les deux, suite à l'arrivée de leurs aïeuls, et c'était plutôt pathétique à observer.

L'énergique Louis Gilet gravissait déjà les quelques marches de l'estrade, s'emparait aussitôt de l'arme de son fils Xavier, sans que ce dernier n'oppose la moindre résistance, puis il lui administra une gifle mémorable, qui claqua, justement, comme un coup de fusil.

— Celle-là, petit con, tu l'as bien méritée ! Et tiens, toi aussi, prends-en une, par la même occasion !

Nouveau claquement de la main démesurée du grand Louis Gilet, cette fois sur la joue blafarde de Julien Oudinot. Plus bas, des spectateurs poussèrent quelques gémissements de compassion, quelques rires aussi.

En arrière de l'estrade, les trois plus jeunes – Rose Gilet, Victor et Mia Oudinot – s'éclipsaient déjà, discrètement, profitant du remue-ménage provoqué par l'arrivée de Louis Gilet. Mon œil de lynx n'avait pas manqué leur départ, et j'en avisais aussitôt Mélanie Kuntz. Mais celle-ci me retint d'intervenir, de son bras tendu vers mon torse.

— Laisse-les donc partir de là, ces trois gamins, c'est sans doute ce qu'il y a de mieux, au moins pour eux...

À l'énigmatique phrase de la commissaire, je préférais me détendre : à vrai dire, que restait-il à voir de plus fou que tout ça ? Il y avait maintenant, sur l'estrade, deux hommes en bleu qui pleurnichaient, Julien Oudinot et Xavier Gilet, tandis que Louis Gilet et Martial Oudinot, eux, continuaient à les sermonner vigoureusement, et que Henri de la Tourette, toujours tout nu et lui aussi sur l'estrade, faisait une curieuse danse autour de ces quatre protagonistes, sans doute pour conjurer le mauvais sort... Oui, Mélanie Kuntz avait raison, mieux valait que les trois plus jeunes aillent voir ailleurs.

Toujours sur l'estrade, mais plus en avant, on voyait Amédée Ravanel, le président des Rouges, qui avait repris son micro et qui essayait maintenant de sauver ce qui pouvait l'être de son discours d'ouverture de son très cher challenge des moniteurs, et ce auprès de spectateurs pour certains outrés, pour d'autres moqueurs.

— La course va reprendre, ce n'est plus qu'une question de minutes, mais je m'excuse déjà du retard pris, au nom de mon syndicat. Ce déplorable spectacle, vous l'aurez compris, est totalement indépendant de notre volonté...

Il ne manquait plus que les Clark, Don, Kathleen, ainsi que leur fille Lynn, la meilleure amie d'enfance de la commissaire, mais les voici qui faisaient leur apparition, sous l'arche en béton du parking numéro un de la station, avec tous un air effaré, abasourdi, choqué, il y avait de quoi. Lynn nous a vus, s'est approchée, s'est excusée, encore une fois.

— Vraiment, ma Mel, si j'avais su, ils sont donc tous devenus fous...

— Je ne sais pas, ma Lynette, mais nous, on va avoir besoin d'air, hein mon petit Philippe ?

Je grommelais quelque chose en guise de réponse affirmative.

— Il nous faudra bien tout le dimanche pour nous en remettre... Et puis, ton Julien est retrouvé, c'était le deal de départ, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais ça me gêne tellement de vous voir partir comme ça, au milieu de tout ce bazar, sans même pouvoir se poser, au calme, à la maison...

— Non, non, vraiment, ce n'est pas grave. Tu salueras tout le monde pour nous, et nous nous reverrons peut-être bientôt, par exemple le premier samedi de juillet, pour une autre fête annuelle, celle de ce bon vieux tatoueur, Steve, que tu salueras aussi... Enfin, bref, je te tiendrai au courant, si je viens.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rester ce soir, au moins pour dîner, ou juste pour l'apéro ? Tu n'as même pas pu parler à mon mari, Julien, heureusement de retour, merci encore, et...

— Une autre fois, une autre fois ! Nous, on y va, hein mon petit Philippe ?

Je grommelais, à nouveau, en guise d'acquiescement, tandis que Mélanie Kuntz me poussait vers le parking, où nous attendait la voiture de Lynn Oudinot.

— Et merde, j'avais oublié ce petit détail : nos pneus ne sont toujours pas réparés ! Bon dieu, quelle poisse ! Euh, ma Lynette, on te pose ta voiture devant notre hôtel, sur le parking du téléphérique, ça te va ?

— Oui, oui, je me débrouillerai avec mes parents pour la récupérer ce soir... Merci, merci encore pour tout !

Pressé par la commissaire, je démarrai en trombe, filai une énième fois vers la vallée, le bourg de Montignac. C'était la dernière, je l'espérais, et Mélanie Kuntz aussi, manifestement.

— Bon débarras ! Reste plus qu'à s'occuper de nos pneus, et on se casse pour de bon !

— Et le jeune Dimitri Saliaz : faudrait peut-être qu'on dise à Jean-Claude Gao qu'il peut arrêter de le surveiller en le gardant chez lui ?

— Ah oui, je les avais oubliés, ceux-là... On y passe, mais sans s'attarder !

On s'est garés devant le petit immeuble où logeait le rasta. Quand on a sonné, il est venu nous ouvrir. À l'odeur dans l'air, on a tout de suite compris que la ganja, dans l'appartement, avait dû bien tourner, et pas qu'un peu.

— C'était un peu long, enfermés ici, alors je me suis permis d'en allumer quelques-uns, pour passer le temps...

Le jeune alternant d'Oudinot Assu en avait bien profité, lui aussi. À voir son air béat, assis, ou plutôt affalé, dans le canapé défoncé de Jean-Claude Gao, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. D'un côté, il était maintenant bien plus détendu, un peu trop sans doute.

— Alors, les flics, vous l'avez retrouvé, mon patron, ce brave Ju ? Il était toujours perché dans ses montagnes ?

— En quelque sorte, oui, en quelque sorte... Mais tout de même moins que toi, mon petit Dimitri !

Sur ces belles paroles, on a quitté nos deux fumeurs de joints, posé la voiture de Lynn Oudinot sur le parking du téléphérique, récupéré nos affaires à l'hôtel du même nom, trouvé non sans mal un garagiste pour réparer nos pneus crevés, et enfin quitté Montignac pour redescendre en direction de Saint Jaux, puis d'Altys, bref, chez nous.

C'était samedi soir. La petite enquête d'ordre privé de la commissaire Kuntz prenait fin, un jour plus tôt que prévu. C'était très bien comme ça.

Le lendemain, j'étais chez moi, en train de faire la sieste auprès de ma fille, Amélie, quand le téléphone a sonné. C'était la commissaire Kuntz. Elle voulait absolument me donner quelques nouvelles de Montignac.

— Tout le monde s'est rabiboché, y compris les Bleus et les Rouges, ces derniers ayant promis quelques ouvertures en direction du snowboard, notamment... Enfin, les principaux concernés par tout cela, Rose Gilet, Victor et Mia Oudinot, n'étaient pas là lors de ces discussions autour d'Amédée Ravanel, le président des Rouges, et de Xavier Gilet, avec la présence, évidemment, de Martial et Julien Oudinot, pour la partie assurance... Selon ma Lynette, les trois gamins sont toujours introuvables, et injoignables. Ça te dit d'y retourner, pour essayer de les retrouver, eux aussi ? Non, ne t'énerve pas, mon petit Philippe, c'était juste une blague !

Une bien mauvaise. Ceci dit, grâce aux deux journées mouvementées passées là-haut, j'ai pu obtenir le prolongement de mon congé paternité, pour quatre mois. Chloé m'a proposé de partir tous les trois, en montagne. Ce serait la première fois depuis la naissance de notre petite Amélie.

— Montignac, Philippe, il paraît que c'est très joli. Il y a un bourg, ancien, plutôt grand, avec tous les services, des commerces, des hébergements, dont un bel hôtel, près du téléphérique, et, plus haut, une station de ski...

— Non, ma chérie, franchement, non ! N'importe où, mais, par pitié, pas là-bas !

Il y a les morts, qui partent, les enfants, qui naissent, et les lieux, qu'on aime, ou pas, voir ou revoir.

D'autres qu'on a revus, quelques années plus tard, ce sont les trois gamins, partis brutalement de la station de ski de Montignac 1800, lors de cette folle journée de samedi soir, à l'occasion de

l'ouverture du challenge des moniteurs. Ce sont évidemment Rose Gilet, Victor et Mia Oudinot, snowboarders et Bleus dans l'âme. Ils furent alors mêlés à une sombre histoire de ZAD, du côté de Jongeac, où Mélanie Kuntz et moi, nous avons mené une enquête.

Mais cela est une toute autre histoire. Quoique...

Inspecteur Philippe Nortier – PJ d'Altys